LE NOUVEAU SECRETAIRE DE LA COUR ET DU CABINET,

ou

LA MANIERE D'ECRIRE selon l'usage du temps, & dans la pureté de la Langue Françaiſe.

Enrichi de nouvelles Lettres d'un genre tout ſingulier.

NOUVELLE EDITION.

A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans le Kaveſtiaat.

M. DCC. LXXI.

Manuels
épistolaires
02a
SMRS

LE NOUVEAU SECRETAIRE DE LA COUR ET DU CABINET,

ou

LA MANIERE D'ECRIRE selon l'usage du temps, & dans la pureté de la Langue Françaiſe.

Enrichi de nouvelles Lettres d'un genre tout ſingulier.

NOUVELLE EDITION.

A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans le Kaveſtiaat.

M. DCC. LXXI.

AVIS.

QUOIQUE le ſtyle de ce Livre, qui a été fort ſouvent donné au Public, fut ancien & hors d'uſage; on n'a pourtant pas laiſſé de le recevoir toujours favorablement : on a donc lieu d'eſperer maintenant qu'il ſera lu d'autant plus volontiers, que cette derniere Edition a été non-ſeulement corrigée de tout ce qui choquoit la pureté de notre Langue, & qui ne pouvoit donner que du dégoût à ceux qui parlent bon Français; mais auſſi qu'elle a été augmentée au commencement & à la fin, de pluſieurs lettres, autant utiles qu'agréables. De cette maniére on peut tirer un double avantage de

cette lecture, apprendre la Langue Françaiſe, & ſe former ce ſtyle aiſé, naturel & familier dont on ſe ſert en écrivant des Lettres. On ſouhaite que celles-ci ſoient utiles au Lecteur, & qu'il en faſſe un bon uſage.

LE NOUVEAU SECRETAIRE DE LA COUR.

PREMIERE LETTRE où manque la voyelle A.

MONSIEUR,

Je fus voir derniérement un Médecin pour le consulter sur l'incommodité d'un jeune homme qui souffroit depuis longtemps. Dès qu'il en fut instruit, il me dit qu'il n'étoit point en peine de le guerir, pourvu qu'on suivit tous les conseils qu'il donneroit. Je puis dire, reprit-il, que plusieurs personnes de distinction ont été guéries, dès qu'elles se sont servies de mon reméde qui est encore très-merveilleux pour dissiper toute sorte de vertiges : ce sont des

pillules qui doivent être prises deux ou trois fois le jour, on ne doit point boire de vin lorsque l'on prend ce remède, & le mouton rôti est le seul mets dont on doit se servir ; ceux qui usent de ces pilules, se couchent de bonne heure, & jeunent peu : je connoi plusieurs personnes, qui toutes infirmes ont exécuté ce régime, & s'en sont bien trouvées. Je ne finirois point si j'entreprenois de vous citer tous ceux & celles qui ont reçu un très-prompt secours de mon remède. Comme je suis connu presque de tout le monde, on ne peut compter sur ce que je dis : & mes preuves sont si évidentes, que ce seroit une injustice de vouloir en douter. Le Roi même, le Roi me permet pour le bien public, de débiter une essence qui n'est composée que de simples : elle est très propre pour guérir toute sorte de fiévres. Je veux, me dit-il, vous en montrer une phiole qui se vend trois louis d'or. Il me fit voir ensuite une bouteille où étoit une liqueur d'une couleur fort rouge, & me dit qu'il s'en servoit pour guérir toute sorte de blessures. Comme ce Médecin étoit un des plus curieux, il me fit voir plusieurs belles expériences qui me surprirent ; ce qui me fit juger qu'il étoit bien éloigné d'être du nombre de ces demi-Médecins qui n'ont qu'une science superficielle, & qui n'ont nul soin

de se perfectionner, & de découvrir mille secrets qui nous sont encore inconnus. Comme j'étois extrêmement pressé, je pris congé du Médecin, & lui promis d'envoyer prendre de son essence pour le prix dont il étoit lui-même convenu. Dès que je l'eus quitté, il me prit envie de visiter un Physicien, pour voir chez lui une expérience du vuide, dont je fus très content : je vis en même-temps les effets d'un Telescope, d'un Hydrometre & d'un Thermometre de nouvelle invention ; il me fit voir encore une montre qui ne se montoit que tous les douze mois une fois : lorsque l'heure étoit sur le point de sonner, on voyoit un petit Cupidon qui décochoit une fléche qui tomboit précisément sur l'heure ; & y restoit immobile : je vis encore une horloge d'une construction très-ingénieuse ; lorsque l'heure devoit sonner, l'on voyoit plusieurs petits chiens qui poursuivoient un cerf, & les chiens étoient d'or, & le dehors de l'horloge étoit revêtu de rubis & de pierres précieuses. Ce qui me surprit encore plus, ce fut de voir le mouvement perpétuel que l'on cherche depuis si long-temps : c'étoit une boule d'ivoire qu'un ressort renvoyoit dès le moment qu'elle étoit descendue, & qui rouloit toujours dès qu'elle étoit une fois en mouvement. Entre une infinité de cu-

riosités, je vis un Phosphore qui étoit si vif & si lumineux, qu'il perçoit & dissipoit les ombres d'une nuit très obscure. Comme il étoit temps de souper je fus obligé de quitter ce Curieux, & de me retirer chez moi.

SECONDE LETTRE,
où manque la voyelle E.

J'Ai connu un Courtisant qui passoit à la Cour pour un Saint : il vivoit sans ambition ; il faisoit la cour au Roi huit ou dix fois dans un an : il haissoit fort la dissimulation ; aussi fuyoit-il un fin Courtisan qui l'abordoit ; il avoit fait choix d'un ami, pour qui il a paru toujours fort constant : il occupoit vis-à-vis sa maison un fort joli pavillon ; lui connoissoit un bon fonds ; mais surtout un vrai goût pour l'oraison : il l'aimoit, il s'attachoit à lui. Il avoit un air riant, qui lui plaisoit : tantôt il lui disoit d'un ton fort insinuant : Mon ami, travaillons, travaillons au salut ; imitons saint Paul qui souffroit, qui mortifioit sa chair, qui prioit, qui triomphoit du maudit Satan, qui plus rugissant qu'un Lion, lui livroit un assaut, un combat si sanglant, n'oublions jamais l'instant fatal qui doit finir nos jours : n'imitons pas Salomon qui connut trop tard

l'illusion du plaisir, où il s'abondonnoit sans raison : portons la Croix du Roi Tout-puissant, son joug paroîtra fort doux à la mort, qui finira tous nos maux : nous aspirons tous au Paradis ; mais nous vivons oisifs, sans travail, sans mortification. Si nous avions la foi d'un saint Hilarion, nous craindrions toujours. Tantôt il disoit à son ami, faisons un tour au jardin, là nous lirons l'Imitation ; il y a plaisir, mais sur-tout un grand plaisir à la parcourir ; ouvrons là au hazard, tout y conduit au salut. On tomba sur un discours fort touchant ; mais sur la fin son Laquais arriva, qui lui dit, il y a là un Capucin qui voudroit vous voir ; il m'a dit qu'il alloit partir pour la Mission du Canada. Il courut aussi tôt pour lui offrir sa maison, ravi d'avoir un instant pour s'ouvrir à lui. L'ayant joint, il l'instruisit sur l'oraison, sur l'amour du prochain, sur la soumission aux Croix sur la mortification, sur son habit qui paroissoit fort mondain: il soumit sa raison à un avis si divin ; car d'abord il s'imposa un joug fort fatiguant ; pour tout habit il prit un surtout d'un cadis brun, qui lui coûta, y compris la façon, un Louis d'or ; quand il dînoit on lui apportoit du pain fort noir, son plat ragoûtant consistoit dans un poisson rôti sur un gril, sa boisson dans un vin fort mauvais:

au soir il faisoit sa collation : son lit paroissoit fort dur, car il couchoit sur cinq ou six fagots ; la nuit il faisoit trois fois l'oraison ; au grand matin il travailloit dans son jardin, dont il avoit un grand soin ; il plantoit, il arrosoit ; tout au bout s'offroit un bois ; dans un coin on voyoit un canal, où il nourrissoit du poisson, dans un mur vis-à-vis, un hibou faisoit son nid : sur un balcon on voyoit un cadran fait par un Chinois fort sçavant, où il y avoit un travail infini, plus loin on voyoit un gazon riant qu'invitoit à y dormir : mais pour lui il n'y dormoit point, il faisoit son oraison ; un jour la faisant sur la mort, tout brûlant d'un amour divin, il poussa un profond soûpir, disant d'un ton fort haut : Quoi donc, il faut mourir ? Ah ! la Cour n'aura plus d'attraits pour moi ; courons à la Croix, qui fait tout mon appui, ma consolation. Aussi tôt il partit pour Paris, où il quitta son habit : il fit un grand don à l'Hôpital : il donna à son Laquais un diamant d'un fort grand prix : quant à son ami, il lui laissa sa maison, son jardin si joli ; il garda pour lui un Crucifix qu'il porta aux Capucins, où il prit l'habit, mais il mourut au bout d'un an sans avoir fini son Noviciat.

****

TROISIE'ME LETTRE,
où manque la voyelle I.

VOUS m'ordonnez, Madame, de vous raconter quelque avanture du nouveau Roman dont on n'ose prononcer le nom, les Proverbes de Sancho Pança sont assurement très-agréables, vous n'en saurez pas d'avantage, & pour ne pas vous cacher ma pensée, mon goût n'est pas pour les Romans: leur lecture est un temps perdu, outre que le cœur en est très-souvent corrompu, sur-tout dans le temps de Carême, où ces sortes d'ouvrages sont les plus défendus. Notre amour propre ne nous attaque que trop dangéreusement sans le seconder, & les combats du Démon & du monde trompeur, ne sont que trop véhémens, sans entreprendre de leur donner un nouvel avantage sur nous. Vous sçavez, Madame, que les Peres ont défendu de tout temps la lecture des Romans, par le danger auquel l'un & l'autre sexe est sans cesse exposé: le bon sens & la prudence veulent que l'on ne s'adonne qu'aux lectures capables de reformer les mœurs, celles des Auteurs sacrés sont très propres à nous tracer les routes que nous devons prendre pour

embrasser la vertu, & pour combattre Satan, tournant sans cesse autour de nous pour nous aveugler sur ce moment fatal, d'où dépend toute la sûreté de notre salut. A vous parler franchement, le faux & la vertu ne se trouvent pas ensemble : comme on ressemble aux personne que l'on fréquente, & que le commerce de gens sages & honnêtes nous touche, la bonne lecture opére le même effet sur nos mœurs, elle rappelle tous nos défauts : & en les découvrant on s'efforce de les combattre ; comme l'on tombe malade quand on est en bonne santé, & que la santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps : on tombe de même en s'adonnant à ces sortes de lectures suspectes, eût on la force d'un Samson & la sagesse d'un Salomon, tant de personnes sages & prudentes, en condamnant les Romans, n'ont pu se tromper. On a vu de notre temps un fort grand nombre de femmes dévôtes se relâcher de leur ferveur pour s'en être entêtées ; & la plûpart comptent qu'elles ne feront pas de ce nombre, & qu'elles seront exceptées de cette régle générale : elles ont beau m'alléguer que les lectures des Romans se font par coutume & que l'on n'est pas plus épouvanté de leur mensonge, qu'on l'est quand on souffre les défauts des autres. Le plus sûr, Madame, pour ne pas

s'abuſer, eſt de conclure que l'entêtement pour ces agréables enchanteurs, a été comme les ſpectacles de tout temps très-dangéreux, & un très-grand obſtacle à s'avancer dans la vertu.

QUATRIE'ME LETTRE, où manque la voyelle O.

LE ſilence, Madame, eſt le plus ſûr de celui qui ſe défie de ſes lumieres; je ſuis très-embarraſſé de décider ſur le jeu des échets, principalement ſur celui qui en eſt le premier inventeur : j'ai lu quantité de Livres ſur cette matiére, mais je n'y ai rien remarqué qui puiſſe être capable de ſatisfaire un eſprit curieux : les uns diſent que ce jeu eſt du temps des premiers Grecs, & les autres écrivent qu'il a été inventé pluſieurs années auparavant. Que chacun en penſe ce qui lui plaira, je ſai que les Peuples de la Chine ſe vantent d'être les inventeurs de ce jeu ſi plein d'eſprit, cela peut être, mais il eſt très-difficile d'en citer des preuves certaines. Puiſque je ſuis ſur ce ſujet, permettez, Madame, que je prenne ici la liberté de citer un trait que j'ai lu dans les Remarques faites ſur Tacite, l'Auteur eſt aſſez fameux & célébre; il eſt inu-

tile de dire ici qui il eſt ; d'ailleurs il ne m'eſt pas permis de m'expliquer ſans manquer au deſſein que j'ai imaginé. Ce ſçavant Auteur dit qu'un Cardinal étant aux priſes au jeu des échets avec un de ſes amis, il ſurvint une grande difficulté que les ſpectateurs ne purent jamais décider, il arriva qu'en cet inſtant un grand Seigneur, intime ami du Cardinal, entra bruſquement, & dit ſur le champ en entrant : L'Illuſtriſſime Eminence diſpute ſans ujet, & fait une pure chicane. Cela n'eſt-il pas plaiſant, repliqua le Cardinal ? Quel jugement ! Il ne fait que d'entrer, & il juge ſans démêler la cauſe du différend. Ce ſilence, lui dit ce grand Seigneur, gardé avec tant de réſerve, dans une ſi belle aſſemblée, m'a fait décider en faveur de la Partie adverſe : chacun applaudit au ſentiment déciſif ; & la Partie finie, les ſpectateurs ſe retirerent.

****

CINQUIE'ME LETTRE,
où manque la voyelle V.

LEs grandes richeſſes, Madame, ne rendent jamais les hommes contens, poſſéde-t-on de grands biens on appréhende de les perdre, & l'on eſt infatigable à en amaſſer ; l'homme ſage & chrétien doit les

mépriſer & chercher ſans ceſſe les biens ſolides de l'éternité ; comme il doit rentrer dans la cendre, dont il a été formé, il n'emportera rien à la mort. Non, non, il ne doit rien poſſéder en propre, ni s'attacher à des biens ſi fragiles ; les maximes de la Religion l'engagent à porter ſa Croix, à triompher de ſes paſſions, à renoncer à ſoi-même, afin d'accompagner le Roi des Rois dans ſa gloire. Mais hélas! on fait rarement ces ſortes de réflexions ; les libertins aiment & recherchent les biens préſens : on ne connoît point, diſent ils, les biens éternels, ils ſont trop éloignés de nos ſens, les dignités, la gloire, le plaiſir, la ſanté & la bonne chere, les enchantent, & cet objet infiniment aimable, les délices des Anges & des Saints, ne les charme pas ; les exemples de tant de Martyrs, de tant de Pénitens & d'Anachoretes les confondront à la fin des ſiécles, comme des rebelles ; ils ont réſiſté à la grace de l'Eſprit ſaint, & ils s'en répentiront mais trop tard; car la mort, cette impitoyable, mettra fin à ſes projets imaginaires de pénitence, dont ils ſe flattoient : ils grinceront des dents, dit le Prophéte Royal, & ils ſeront plongés dans le déſeſpoir de s'être opiniâtrés ſi long tems contre la grace. J'finis, Madame, cet entretien moral, en faiſant cette importante ré-

flexion : Si l'on a peine à porter la Croix, n'en est-on pas récompensé dans le Ciel ? Si l'on mortifie sa chair, si l'on répand de larmes ici bas, on possedera des biens infinis pendant l'éternité.

****

Lettre de Compliment.

MONSIEUR,

Mon inclination & mon devoir m'engagent à vous donner ces foibles marques de mon souvenir ; par la Lettre que je me donne l'honneur de vous écrire, je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de m'occuper continuellement d'une personne dont le mérite est aussi distingué que le vôtre ; je ne prétends pas vous obliger par ces complimens à m'aimer davantage, je m'estimerois trop heureux si je puis avoir quelque part dans votre bienveillance en qualité de,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre sur le même sujet.

L'HONNEUR de votre amitié m'est si cher & si précieux, que je ne songe qu'à trouver le moyen de le mériter. Mon seul chagrin, Monsieur, est de ne pouvoir vous

faire

faire connoître mes bons sentimens ; faites-moi, je vous prie, naître quelque occasion favorable où je puisse vous persuader entiérement, que je suis sans réserve.

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettre d'un qui en partant n'a point pris congé de son ami ou de ses parens.

VOUS me condamnez, sans doute, Monsieur, & m'accusez d'indifférence de ce que je suis parti sans prendre congé de vous, cependant vous devez être persuadé que mon cœur est garant de ma conduite; & que s'il n'avoit pour vous autant de tendresse qu'il en a, je n'aurois pas manqué de vous voir avant mon départ : prenez-vous-en à lui, car il est le seul coupable ; si vous avez pourtant quelque égard à mes prieres, vous lui accorderez le pardon que je vous demande pour lui, avec l'assurance que je vous donne qu'il vous sera toujours fidéle.

Autre.

MONSIEUR,

DANS la crainte que j'ai, que vous n'ayez trouvé mauvais que je sois parti sans

vous voir, je suis bien aise de prévenir vos réproches, & de vous assurer que si vous avez assez de fermeté pour recevoir les adieux d'un ami qui vous aime, je n'en ai pas assez pour vous le faire ; si vous condamnez ma conduite, je vous condamne avec plus de raison d'avoir pour moi beaucoup moins de tendresse que je n'en ai pour vous : je ne veux donc plus me justifier, vous connoissez mon cœur, & cela me suffit ; aimez-moi toujours, & faites moi la grace de croire qu'en quelque endroit que je me trouve, je serai toute ma vie,

Monsieur, Votre très-humbre & très-fidéle ami.

****

Lettres d'excuse pour avoir trop long temps différé d'écrire à un ami.

CE n'est point par oubli, bien moins par indifférence, Monsieur, que j'ai tardé jusqu'à présent à vous apprendre de mes nouvelles, mes affaires sont si pressantes, que je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire ; j'espére qu'à l'avenir je pourrai vous dédommager du silence que j'ai gardé malgré moi : je me flatte encore que je recevrai de vous les mêmes marques d'amitié, & que vous n'oublierez pas un ami

qui fera toujours gloire de prendre la qualité de,

Monsieur, Votre très-humble & très-affectionné serviteur.

Autre.

SI je ne vous regardois pas, Monsieur, comme mon véritable ami, j'eusse retarde mes affaires pour trouver le temps de vous écrire, & je me serois acquitté de ce devoir, plutôt par bienséance que par inclination : mais comme votre amitié est sincere, j'ai cru que je pouvois agir librement avec vous, & que je serois toujours à temps de vous renouveller les assurances que je vous ai si souvent données, de vivre & de mourir,

Monsieur, Le plus obéissant & le plus fidéle de vos amis.

****

Lettre de Priere.

MONSIEUR,

JE me trouve malheureusement engagé dans une affaire, dont le succès est incertain, & dont la perte causeroit ma ruine entiere ; dans ce fâcheux état, j'ai recours à vous, Monsieur, pour vous prier très-hum-

blement de me donner votre secours & votre protection : je serai peut être assez heureux dans la suite pour trouver une occasion où je puisse reconnoître vos bontés, & vous assurer que je suis avec un profond respect,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

MONSIEUR,

VOUS avez le naturel si bien faisant, & des maniéres si engageantes, que quelque répugnance que j'aie à importuner les personnes que j'honore, je me suis déterminé sans peine à recourir à vous pour vous supplier très-instamment de me donner votre secours dans une affaire facheuse qui m'est survenue ; prenez-vous-en donc, Monsieur, à votre honnêteté, ou du moins excusez la liberté que j'ai pris : si vous n'étiez aussi honnête que vous l'êtes, je ne serai point aussi hardi que je le suis ; vous ne vous repentirez pas, Monsieur, de me rendre ce service, puisque personne au monde n'est avec plus de respect que moi,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres pour répondre aux Prieres.

VOUS me faites tord, Monsieur, de m'écrire une Lettre si soumise, vous qui pouvez parler en maître : je n'ai pas de plus grand plaisir, que de trouver quelque occasion de vous rendre mes services, si le succès de votre affaire dépend de moi, vous aurez lieu d'être satisfait, je m'y attacherai avec beaucoup de plaisir & avec tout le soin que vous pouvez attendre de celui qui sera jusqu'au tombeau,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

JE partage avec vous, Monsieur, le chagrin que vous cause l'affaire qui vous est survenue : vous me rendez justice, quand vous me comptez parmi vos meilleurs amis ; je tâcherai, Monsieur, de vous le faire connoître dans cette conjoncture, où j'employerai volontiers tout mon crédit & celui de mes amis pour vous tirer de l'embarras où vous êtes : je vous engage ma parole que je n'y perdrai pas un moment ; vous pouvez vous reposer sur moi, comme sur le plus affectionné de vos amis, & le plus obligeant de vos serviteurs.

****

Lettres pour demander réponſe de celles qu'on a écrites.

CETTE Lettre, Monſieur, vous demande réponſe pour ſes compagnes qui l'ont précédée, votre ſilence l'intimidoit, & j'ai eu beaucoup de peine à la faire réſoudre d'aller à vous, parce qu'elle craignoit le même ſort que les autres : elle s'eſt enfin hazardée, & je ſuis, Monſieur, dans l'impatience de ſavoir ſi vous lui avez fait un accueil plus favorable ; je ſuis cependant, Monſieur, Votre très-humble, &c.

Autre.

MONSIEUR,

DANS l'appréhenſion où je ſuis qu'il ne vous ſoit arrivé quelque facheux accident, je vous écris une troiſiéme fois pour m'en éclaircir : comme vous êtes ordinairement exact à me faire réponſe, & que cependant vous n'avez point répondu à mes deux dernieres Lettres, votre ſilence me donne beaucoup d'inquiétude ; tirez-moi, je vous prie, de peine, Monſieur, & faites-moi ſavoir quel eſt l'état de votre ſanté, qui m'eſt auſſi précieuſe que la mienne : ce ſont

véritables sentimens de celui qui sera toujours avec attachement,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres de remercîment.

MONSIEUR,

S'IL faut proportionner la reconnoissance au service qu'on a reçu, j'avoue que je suis dans l'impuissance de reconnoître celui que vous venez de me rendre ; je ne manque point de bonne intention ; & si cela suffisoit pour m'acquitter de ce juste devoir ; je vous assure, Monsieur, que je serois l'homme du monde le plus reconnoissant, puisqu'il ne s'en trouvera point qui soit plus dévoué à votre service, que celui qui est avec beaucoup de respect & de reconnoissance,

Votre très-humble, & très-obéissant & très-obligé Serviteur.

Autre.

JE ne puis présentement, Monsieur, que vous faire de très humbles remercimens, des bontés que vous avez eu pour moi dans l'affaire que vous savez ; j'espére qu'à l'avenir je serai en état de vous en témoig-

ner ma juſte reconnoiſſance ; & juſqu'à ce que je puiſſe effectuer ma bonne volonté, recevez, je vous prie, les proteſtations que je vous fais, de vouloir vivre & mourir en qualité,

Monſieur, Du plus humble & du plus obéiſſant de vos ſerviteurs.

****

Lettres pour répondre aux remercimens.

L'HONNEUR, Monſieur, de vous ſervir m'eſt ſi agréable, que c'eſt moi ſeul qui dois vous remercier, de m'avoir procuré un moyen favorable pour vous rendre mes ſervices : la ſeule grace Monſieur, que j'ai à vous demander, eſt de me donner le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible des occaſions où je puiſſe vous faire connoître que je ſuis avec ſincérité,

Monſieur, Votre très-humble & très obéiſſant ſerviteur.

Autre.

IL y a plaiſir Monſieur, de vous obliger : car pour de petites choſes vous faites de grands remercimens : je ſuis confus de toutes vos honnêtetés : je voudrois les avoir méritées par un ſervice conſidérable, qui me donnât lieu de vous marquer mon eſtime, & la paſſion que j'ai de vous ſervir ; il ne tiendra qu'à vous d'en être convaincu :

c'eſt l'aſſurance que vous donne celui qui eſt avec beaucoup d'attachement,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

****

Lettres pour apprendre à un ami ſon mariage.

COMME je vous mets au rang de mes meilleurs amis, je ne crois pas auſſi que vous deviez être des derniers qui ſachent que je me ſuis marié; j'ai épouſé depuis quinze jours une jeune Demoiſelle, & je vous dirai que l'amour & l'inclination ont plus de part à mon mariage que tout le reſte: c'eſt une perſonne que j'ai toujours aimée, & que j'ai trouvé toujours aimable, la douceur de ſon naturel, la docilité de ſon eſprit & ſa modeſtie dans toutes ſes actions, m'ont enchanté, & me tiennent lieu de tout, je ſuis aſſez riche pour elle & pour moi, & j'eſpére trouver mille douceurs dans un mariage où l'intérêt ne m'a point fait agir, & où je n'ai recherché que mon plaiſir & ma ſatisfaction. Voilà mon cher ami, les nouvelles que j'avois à vous donner, je ne doute pas qu'elles ne vous ſoient agréables, puiſqu'elles vous apprennent l'heureux établiſſement de celui qui eſt ſans réſerve,

Monſieur, Votre très-fidéle ſerviteur & ami.

Autre.

MONSIEUR,

AYANT l'honneur d'être votre ami depuis long-temps, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre que je suis marié depuis un mois : je n'aurois pas manqué de vous en faire confidence dans le temps que je songeai à cet établissement, si des raisons particuliéres & des affaires de famille ne m'en avoient empêché : j'espére que Dieu bénira mon mariage, parce que je ne me suis point conduit ni par intérêt ni par ambition j'ai eu égard à la vertu & au mérite : voilà la dot que ma femme m'a apporté, & que j'estime plus que toutes les richesses du monde : je vous prie que ce changement d'état ne vous change point à mon égard ; j'espére que vous serez toujours le même, & vous continuerez à favoriser de votre amitié celui qui sera toute sa vie.

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres pour féliciter un ami nouvellement marié.

ENFIN vous êtes marié, & vous avez surmonté la répugnance que vous m'a-

vez toujours témoigné avoir pour le mariage ; je désire de tout mon cœur que vous y trouviez toutes les douceurs que vous pouvez souhaiter : je vous supplie que la passion que vous avez pour Madame votre Epouse ne diminue point l'amitié dont vous m'honorez ; c'est ce que je trouverois de plus fâcheux dans votre mariage : je me dispose à vous aller témoigner plus particulièrement la part que je prends à votre joie en qualité de,

Monsieur, Votre très-obéissant serviteur & ami.

Autre.

J'Ai appris aujourd'hui, Monsieur, l'heureuse nouvelle de votre mariage, & je croirois manquer aux dévoirs de notre amitié ; si je différois plus long-temps à vous en témoigner ma joie ; vous ne pouvez d'orénavant que goûter mille plaisirs avec une Epouse dont l'esprit & la beauté ont tant de charmes ; on m'en a fait un portrait si avantageux, que je n'aurai point de repos que je n'aie vu moi-même ce que tout le monde en publie : je vous prie de me conserver l'amitié que vous avez toujours eu pour moi, & de me croire plus que jamais,

Monsieur, Votre très humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres d'excuse, pour n'avoir pu réussir dans le dessein qu'on avoit de rendre du service.

MONSIEUR,

JE suis bien fâché de vous apprendre par cette Lettre, que je n'ai pu réussir dans l'affaire pour laquelle vous m'aviez employé; je n'ai point manqué de bonne intention ni de soin pour en venir à bout; j'y ai trouvé des difficultés que vous ni moi n'avions point prévu; & il m'a été impossible de surmonter tous ces obstacles: je vous assure que j'en ai un véritable chagrin; peut-être serai-je plus heureux dans une autre occasion, ne me l'ôtez pas, je vous prie, si elle se présente; car je n'ai pas de plus grand empressement que de vous persuader que je suis à toute épreuve,

Monsieur, Votre très humble & très obéissant serviteur.

Autre.

JE croyois, Monsieur, qu'il n'y avoit rien d'impossible à un homme qui veut bien servir un ami, cependant j'en connois présentement les difficultés: car je n'ai pu exécuter ce que j'avois résolu de faire à vo-

tre

tre prière ne m'accusez pas, je vous prie, de négligence ; car d'autres que moi vous assureront que je me suis donné tous les mouvemens que j'ai pu pour vous satisfaire : j'ai assez de chagrin de n'avoir pu vous faire ce plaisir, ne l'augmentez pas en me faisant l'injustice de ne pas croire que je suis plus que personne du monde.

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettre pour demander pardon de quelque faute.

MONSIEUR,

J'AI appris avec beaucoup de chagrin, que vous aviez pris en mauvaise part les discours que je tins de Mademoiselle votre fille, dans une assemblée où je me trouvai un de ces jours : je n'ai pas la mémoire assez heureuse pour me souvenir de ce que j'ai dit ; mais je sai bien, & je puis vous le protester que je n'ai jamais eu d'intention à vous faire de la peine, ni à vous, ni à vos enfans ; je vous demande cependant pardon, si je puis avoir dit quelque chose qui vous chagrine, & si je n'ai pas été assez circonspect dans mes paroles, je suis cependant,

Monsieur, Votre très-humble, &c.

Autre.

UN autre que moi, Monsieur, chercheroit de fausses raisons pour justifier sa conduite, & pour reparer la faute qu'il auroit fait : pour moi qui connois la mienne, je ne cherche point aucun détour pour me disculper, & pour paroître innocent à vos yeux ; je vous avoue, Monsieur, ingénument que je vous ai offensé mal-à propos, & que par une trop grande légereté d'esprit j'ai écouté ma passion, & que je l'ai suivie trop aveuglement ; je vous en demande pardon ; & je ne veux point l'obtenir que lorsque je vous aurai fait connoître que je suis, & que je veux être toute ma vie,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettre pour prendre congé d'un ami.

JE vous écris celle-ci, Monsieur, pour prendre congé de vous : mes affaires m'obligent de partir pour Paris, où je croi même, selon les apparences, m'arrêter quelque temps ; si je puis vous y être de quelque utilité pour vous & pour vos amis vous pouvez librement m'employer ; je vous prie que mon absence ne porte aucun préjudice à l'

mitié qui nous unit depuis si long-temps : pour moi, Monsieur, je vous aurai toujours présent dans mon esprit ; & à Paris comme ailleurs, je serai toute ma vie.

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

IL est rude, Monsieur, de se séparer d'un ami qu'on honore, & qu'on aime : il faut cependant que je m'éloigne de vous pendant quelque-temps ; la nécessité de mes affaires m'y engage, & vous devez juger de quelle importance elles sont, puisque j'abandonne ma famille, mes enfans & mes amis, sans savoir si je les reverrai jamais : je vais à Rome, & ce voyage m'inquiéte beaucoup ; mais enfin il est nécessaire : je le ferai avec moins de chagrin, si je puis être assuré que vous serez toujours le même à mon égard, & qu'un si grand éloignement ne diminuera point l'amitié que vous avez pour moi ; je vous proteste, Monsieur, que je parts pour Rome votre bon ami, & que j'en reviendrai dans les sentimens que peut avoir pour vous,

Monsieur, Le plus sincere & le plus fidéle de vos amis.

****

Lettres de récommandation.

VOUS m'avez si souvent offert vos services, Monsieur, & avec tant de générosité, que je n'ai pas eu de peine d'accorder à un de mes parens une Lettre de récommandation auprès de vous : il vous instruira lui même de l'affaire dans laquelle il se trouve malheureusement engagé, & où l'imprudence a toute la part : je vous supplie, Monsieur, de lui faire connoître que vous m'aimez, & que vous avez quelque égard à mes prières ; c'est la grace qu'espére de vous celui qui sera toujours avec beaucoup de reconnoissance,

Monsieur, Votre très-humble & très-affectionné serviteur.

Autre.

ON connoît l'ami au besoin, Monsieur, & c'est maintenant que je saurai si vous m'aimez véritablement ; il est survenu à mon frere une affaire très-fâcheuse, & qui intéresse toute la famille ; je vous supplie, Monsieur, de lui donner tout votre secours, & de lui faire voir que ma sollicitation auprès de vous n'est pas inutile, il

aura l'honneur de vous rendre ſes devoirs, & de vous dire avec ſincérité comment l'action s'eſt paſſée ; vous avez beaucoup de ſageſſe & d'expérience, vous verrez quelles méſures il faut prendre : j'eſpére beaucoup de l'amitié dont vous honorez celui qui ſera toute ſa vie avec reſpect,

Monſieur, . Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

****

Lettres pour donner avis.

JE ſuis ravi, Monſieur, de trouver une occaſion favorable pour vous faire connoître plus particuliérement l'intérêt que je prends dans tout ce qui vous regarde, je vous écris cette Lettre pour vous avertir que l'affaire que vous m'avez recommandée avec tant de ſoin, eſt dans un fort bon état ; néanmoins ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, vous tâcherez de déſintéreſſer la perſonne que vous ſavez ; je crains tout de ſa part ; il a de puiſſans amis ; & étant, comme il eſt mal intentionné pour vous, je ne doute pas qu'il ne ſe donne beaucoup de mouvemens pour s'oppoſer à mes deſſeins, remédiez à cela le plutôt que vous pourrez : j'ai cru vous devoir donner cet avis que vous recevrez ſans doute en bonne part, puiſ-

qu'il vient d'une personne qui sera toujours avec attachement,

Monsieur, Votre très-humble & très affectionné serviteur.

Autre.

MONSIEUR,

JE croirois manquer aux devoirs de notre amitié, si je différois plus long-temps à vous donner un avis qui ne peut que vous être fort utile; j'ai appris que vous songiez à établir Mademoiselle votre Fille avec un jeune homme de votre voisinage; je vous avoue qu'il a beaucoup de mérite; mais je vous avertis que les affaires de sa famille sont en fort mauvais état: son pere a essuyé deux procès qui l'ont mis à sec, je sai que vous aimez tendrement votre fille, & que vous mourriez de douleur si vous la voyez misérable: prenez vos mésures là-dessus: je croi que vous me saurois bon gré de l'avertissement que je vous donne: je souhaiterois que Mademoiselle votre fille fût avantageusement établie, je vous prie d'en être persuadé, puisque personne n'est plus sincérement que moi,

Monsieur, Votre très humble & très-affectionné serviteur.

****

Lettres à un ami absent.

VOTRE éloignement ; Monsieur, me donne beaucoup de chagrin, & la difficulté qu'il y a de recevoir de vos nouvelles, & de vous en apprendre des miennes, aussi souvent que je le souhaiterois, ne me cause pas de moindres inquiétudes, si vous me donniez quelque espérance de vous revoir bien tôt, je supporterois votre absence avec moins de peine ; cependant je sai de bonne part que vos affaires ne vous permettent pas de revenir dans le pays de plusieurs années, je m'estime fort malheureux d'être si long-temps privé d'un ami qui faisoit toute ma joie & toute ma satisfaction : je n'ai goûté aucun plaisir depuis ce moment qui me sépara de vous : si vous avez quelque reste d'amitié pour moi, accordez-moi au moins le plaisir de me faire savoir plus souvent de vos cheres nouvelles : c'est la grace que vous demande celui qui ne peut vivre sans vous, & qui sera jusqu'au tombeau,

Monsieur, Votre très-humble & très-fidele ami.

Autre.

MONSIEUR,

JE n'ai jamais mieux reſſenti qu'à préſent, combien il eſt rude d'être éloigné d'un ami qu'on aime ; je vous avoue que depuis votre départ je ſuis d'une triſteſſe que je ne ſaurois vous exprimer ; le temps me paroît long, tout me rébute & me chagrine ; je deviens incommode à tout le monde, & inſupportable à moi même, revenez donc, Monſieur, inceſſamment. je vous en conjure : on m'a aſſuré que vous ſerez de retour dans un mois pour le plus tard ; je ſouhaite que cette nouvelle ſoit véritable : car enfin ſi vos affaires vous retiennent plus long-temps dans le lieu où vous êtes, je ne puis m'empêcher de vous aller trouver : il n'eſt rien que je n'abandonne volontiers pour me joindre à un ami dont la ſeule préſence fait toute ma joie ; apprenez-moi donc j vous prie, ſi je puis eſpérer de vous revoir bien tôt : mon ſort eſt attaché au vôtre : tirez-moi d'inquiétude, & travaillez au repos de celui qui ſera toute ſa vie,

Monſieur, Votre très humble & très-fidéle ami.

****

Lettres pour apprendre à un ami de ſes nouvelles.

MOnſieur & très-cher ami,

JE ſuis arrivé dans ce pays en fort bonne ſanté, & quoique j'y ſois inconnu, cela n'empêche pas que je n'y trouve beaucoup d'agrément : tout le monde y eſt fort affable & depuis le plus grand juſqu'aux plus petits, il n'y a perſonne qui ne comble d'honnêtetés les étrangers qui viennent ici de toutes parts : je trouve ſur tout dans les femmes beaucoup de politeſſe, elles ne ſont pas communement belles ; mais elles ſont ſi enjouées & ſi agréables, que vous ne pourriez vous défendre de les aimer ; rien ne manqueroit à ma ſatisfaction, & je n'aurois plus rien à deſirer, ſi j'avois le plaiſir d'être près de vous : je ne crois pourtant pas que mes affaires m'obligent à faire ici un long ſéjour ; j'ai heureuſement trouvé des perſonnes qui m'expédieront en peu de temps : ainſi j'eſpére vous revoir bien-tôt, & vous aſſurer que je ſuis plus que jamais,

Monſieur & très-cher ami,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Autre.

JE ne doute pas, Monsieur, que vous ne soyez dans l'impatience de recevoir de mes nouvelles; je ne puis vous en donner que de fort agréables : j'ai fait mon voyage fort heureusement, & je me porte fort bien, mes affaires ont pris un bon train, & on me fait espérer que je n'aurai pas lieu d'être mécontent : j'ai affaire à des personnes de probité, & dont la réputation est bien établie; je vous prie de veiller à mes affaires dans le pays, & de ne pas refuser votre secours à ma famille dans le besoin : vous souhaitez mon retour avec empressement : je vous assure que je ne le désire pas avec moins d'ardeur que vous : je ne puis songer à mes amis qu'avec chagrin, me voyant si éloigné d'eux; & comme vous en tenez le premier rang, je vous laisse à penser si votre éloignement m'inquiéte : mais enfin c'est un mal nécessaire, & que je n'ai pu prévenir : vous savez quels ont été les motifs de mon voyage, vous avez vous-même été d'avis que je le fisse; j'ai en cela suivi vos conseils : je les suivrai aussi en travaillant, comme vous m'exhortez, à terminer incessamment mes affaires, pour avoir le plaisir de vous aller embrasser, & vous protester que je suis de tout mon cœur,

Monsieur, Votre très-humble, &c.

****

Lettres d'un Marchand à son Correspondant.

J'AI reçu, Monsieur, les Marchandises que je vous avois demandé, je les trouve assez bien conditionnées, & j'en suis satisfait; je vous ferai le paiement sans faute à la foire prochaine, comme nous avons convenu: pour les étoffes de soie dont vous me parlez, elles ne sont pas encore prêtes, & je ne puis vous les envoyer que dans un mois: comme vous n'en avez pas un besoin pressant, je prends ce délai, à moins que vous ne le trouviez trop long, & en cela vous me ferez savoir de vos nouvelles: le commerce va fort lentement: je ne manque pas Dieu merci de chalans; mais je manque de bons payeurs: je vous souhaite une meilleure fortune, & suis sans réserve,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

JE vous écris celle-ci, Monsieur, pour vous apprendre une nouvelle, qui sans doute vous surprendra beaucoup; je me suis brouillé avec mon associé, & je ne veux plus absolument avoir aucune relation avec lui; aussi comme notre société prend fin,

& que je veux régler mes affaires avec lui ; je vous prie de m'envoyer l'état des marchandises que vous nous avez fourni depuis l'année derniere, & dont vous n'avez reçu qu'une partie de paiement, je suis bien aise de clorre votre compte : vous nous avez toujours bien servi, il est juste de vous rendre content : quand je serai en mon particulier, je ne m'adresserai point à d'autre qu'à vous : j'attends de vos nouvelles, & je suis de tout mon cœur,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

****

Lettres d'un pere à un fils.

MON fils, je consens avec plaisir que vous suiviez le Barreau aussi longtemps qu'il vous plaira, vous ne sauriez mieux faire pour vous former dans les affaires, & pour devenir un jour un habile Avocat ; pourvu que vous travailliez dans le Cabinet & que vous soyez assidu aux Audiences, je ne désespere pas que vous ne puissiez réussir ; votre Profession est la plus belle & la plus indépendante de toutes ; mais souvenez vous aussi qu'elle ne fait point d'honneur à celui qui ne l'exerce pas dignement, & qu'il n'est rien de plus mépri-

sable

prisables qu'un Avocat ignorant. N'ayez point dans les commencemens cette demangeaison de paroître, & de vous produire; écoutez long-temps avant que de parler; que si vous êtes dans l'obligation de Plaider quelque cause que vous ne puissiez réfuser avec honneur, étudiez d'abord à fond la question qui fait la moitié du procès, & tâchez de ne point plaider en jeune homme; pour ne pas tomber dans ce défaut, évitez, sur-tout dans votre composition, un style guindé & fastueux, qui est ordinairement l'écueil de la jeunesse; n'usez point de redites; n'avancez rien d'inutile, & s'il se peut, ne dites que ce que vous êtes absolument obligé de dire pour éclaircir votre cause, & pour appuyer vos raisons. Voilà mon fils, ce qu'il faut faire: je me flatte que vous suivrez les avis que je vous donne; vous devez aussi attendre de moi toute sorte de secours, puisque je suis votre très-bon pere.

Autre.

MON Fils,

JE vous ai assez souvent découvert mon cœur, & vous n'ignorez pas les chagrins que vous me causez par votre maniére de vivre, que je ne saurois approuver: votre irrésolution m'afflige sensiblement; & je ne

puis songer qu'avec douleur, qu'à l'âge de vingt quatre ans vous ne veuillez pas vous déterminer & vous fixer dans un état : je vous ai souvent exhorté de me déclarer quels sont vos sentimens ; & cependant vous ne voulez pas vous expliquer : si vous avez dessein de prendre le parti ou de la Robe, ou des Armes, ou de l'Eglise, faites-moi connoître pour lequel de ces trois états vous avez plus de penchant, & je n'épargnerai rien pour votre avancement : car enfin je ne suis plus d'humeur à faire de la dépense pour vous mal-à-propos, & sans savoir à quelle fin ; je ne puis plus souffrir votre vie molle & oisive ; prenez vos mesures là-dessus ; choisissez quelqu'un des partis que je vous propose ; donnez moi cette satisfaction, si vous voulez que je sois votre bon pere.

****

Lettre d'un fils à son Pere.

MONSIEUR & très-honoré Pere, J'AI reçu avec beaucoup de joie la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & par laquelle vous m'apprenez que vous êtes en bonne santé ; votre silence commençoit à m'inquiéter ; je craignois que vous fussiez malade, car vous n'avez point accoutumé de laisser passer un si long-

temps sans m'écrire ; je suis ravi que vous ayez réussi dans l'affaire dont vous me parlez ; puisque c'est votre satisfaction, je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre : & pourvu que vous soyez content, je m'estimerai le plus heureux de tous les hommes ; la seule raison qui m'obligeoit au commencement de vous en détourner, étoit l'embarras où je vous vois présentement engagé : vous n'avez pas une santé bien affermie, & je crains qu'un travail pénible ne soit capable de l'altérer ; ménagez-vous donc, je vous en prie, pour une famille à qui vous êtes nécessaire, & sur-tout conservez-vous pour un fils dont la vie dépend de la vôtre, & qui est avec un profond respect,

Monsieur & très-honoré Pere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

Autre.

MONSIEUR & très-honoré Pere,

AGRE'EZ que je songe sérieusement à l'affaire que vous m'avez proposé avant que d'y répondre ; un mariage doit durer toute la vie, & je croi qu'on ne sauroit y songer trop long-temps : je ne doute pas que la Demoiselle dont vous me parlez n'ait beaucoup de mérite, puisqu'elle est de votre

chois, je la trois accomplie : néanmoins je souhaiterois la voir & la connoître ; cela m'obligera de venir bientôt dans le pays : je verrai si mon humeur est conforme à la sienne, & si nous pouvons sympathiser ; car enfin quelque belle qualité qu'elle ait d'ailleurs, si mon humeur ne lui revient pas, & que je ne puisse pas m'accorder à la sienne, vous voyez qu'au lieu de trouver des douceurs dans notre mariage, nous n'y trouverions l'un & l'autre que du chagrin & de l'amertume : j'espére que vous trouverez mes raisons bonnes ; je suis persuadé que vous voulez que je sois content, & que je suive mon inclination : je ferai néanmoins tout ce que vous voudrez ; je prendrai aveuglement l'époux qu'il vous plaira me donner, & je ne regarderai que la main qui me la présente, n'ayant point d'autre empressement que celui de vous assurer que je serai toute ma vie avec un profond respect,

Monsieur & très honoré Pere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

Autre Lettre d'un fils à son pere.

MONSIEUR & très honoré Pere,

Je suis arrivé dans cette Ville en parfaite

santé ; je n'ai pas manqué de m'adresser d'abord à Monsieur..... comme vous me l'aviez ordonné : je lui ai rendu votre Lettre ce matin, & dès qu'il l'a lue, il m'a fait mille caresses : il m'a placé chez un de ses amis, où selon les apparences je serai parfaitement bien : je tâcherai, mon très-honoré pere, de ne pas vous donner lieu à vous répentir de la dépense que vous voulez faire pour moi ; je m'appliquerai à suivre vos avis de point en point, à profiter du temps, & à l'employer le plus utilement qu'il me sera possible : j'entrerai Lundi à l'Université, & je vous promets que ce sera sans interruption, à moins que je ne sois malade ; je n'ai pas de plus grand désir que de répondre à vos intentions, vous n'aurez qu'à me les faire connoître, & vous trouverez toujours en moi de la docilité & de l'exactitude à suivre tous vos ordres : c'est l'assurance que vous donne celui qui est avec un profond respect,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur.

Autre.

MONSIEUR & très-honoré pere ;

Je trouve une si grande différence de cette Ville à la nôtre, qu'il me semble que je tombe des nues ; il y a tant de carrosses &

de beaux trains, tant de propreté & de magnificence, qu'enfin je ne me connois pas; toutes les rues sont si fréquentées, & il y a par tout un si grand embarras, qu'on ne peut souvent y passer que les uns après les autres: on m'a placé chez un Marchand dont la Boutique est une place publique, c'est un flus & reflus continuel du monde; nous sommes six Facteurs, & cependant nous avons peine à suffire à tout; je suis avec des personnes qui ont beaucoup de bonté pour moi, qui me préviennent dans tous mes besoins; je ne puis que m'en louer, & je croi que je planterai ici le piquet pour quelques années: car je me conduirai d'une maniére à ne pas leur donner aucun sujet de mécontentement: par cet endroit aussi je me conserverai vos bonnes graces, & ce sont là mes vues principales: je suis avec beaucoup de respect & de soumission,

Monsieur & très-honoré pere,

Votre très-obéissant fils.

Lettres d'une mere à son fils.

MON Fils ce n'est pas sans beaucoup de douleur que j'ai consenti que vous vous séparassiez de moi pour quelque temps, j'ai vu que c'étoit votre avantage, & que

dans une Ville comme celle où vous êtes, un jeune homme se fait, & prend des manières plus polies & plus de l'usage du monde que dans les petites ; mais aussi, mon fils, vous avez plus d'occasion à vous dérégler, si vous n'y prenez garde : vous êtes jeune ; & quoique vous ayez les inclinations bonnes, cependant les méchantes compagnies pourroient aisément les corrompre ; si vous faites quelque connoissance, adressez-vous à ceux que vous connoîtrez les plus sages & les plus réglés, dont la conversation soit honnête, dont les actions soient sans reproche, avec qui enfin vous ne puissiez apprendre que de bonnes choses ; soyez sage, vertueux & dévôt à la sainte Vierge ; c'est à quoi, mon fils je vous exhorte : je me flatte, quoique vous soyez loin de nous, vous ne serez pas moins exact, ni moins réglé, & que votre absence ne produira en vous aucun changement : je vous embrasse de tout mon cœur, & je suis votre très-bonne mere.

Autre.

MON Fils,

VOTRE Lettre m'a comblé de joie, puisqu'elle m'apprend que vous vous portez bien & que l'air de Paris ne vous est pas contraire, ménagez-vous, je vous prie, le

plus que vous pourrez : je crois que je mourrois de chagrin, si j'apprenois que vous fussiez malade, parce que mon âge avancé & mes incommodités fréquentes ne me permettent pas de faire un si long voyage pour vous venir rendre mes secours ; pourvu que vous vous comportiez bien, & que vous ne fassiez point d'excès, je ne craindrai rien ; vous êtes d'une constitution assez forte, & c'est ce qui me console dans votre éloignement : faites-vous autant d'amis que vous pourrez : il n'est rien de plus agréable que d'avoir des belles connoissances ; mais surtout ne vous attachez qu'aux personnes de mérite, & dont l'amitié ne puisse vous faire que de l'honneur ; évitez les personnes dont la réputation est suspecte, apprenez-moi le plus souvent que vous pourrez de vos nouvelles, c'est le plus grand plaisir que je puisse recevoir ; adressez vous à moi dans vos petits besoins ; & je ferai tout ce que je pourrai pour votre satisfaction, étant, mon cher fils, votre très bonne mere,

****

Lettres d'un fils à une mere.

MAdemoiselle & très-honorée mere,

JE vous suis fort obligé des bons avis que vous me donnez dans votre derniere Lettre ;

je vous promets que je les suivrai fort soigneusement. je suis ravi que vous soyez soulagée de vos douleurs : je vous laissai en partant dans un état si pitoyable, que pendant tout le voyage, & jusqu'à ce que j'aie reçu de vos nouvelles, j'ai souffert mille inquiétudes : je vous prie de ménager votre santé, qui m'est beaucoup plus chere que la mienne, j'accepte avec plaisir l'offre que vous me faites de pourvoir à mes petits besoins ; je m'adresserai à vous plus librement qu'à mon pere : vous savez qu'un jeune homme a toujours besoin d'un peu d'argent ; vous devez être persuadée que je ne ferai pas un méchant usage de celui que je vous demanderai ; je l'employerai à me divertir honnêtement avec mes amis, & je trouve qu'on ne sauroit le mieux employer : je souhaite que mon éloignement ne diminue point votre amitié & votre tendresse pour moi : & qu'au contraire il l'augmente, s'il se peut : pour moi j'aurai toujours le même attachement, & je serai toute ma vie avec un profond respect,

Mademoiselle & très-honorée mere,

Votre très-humble & très-obéissant Fils.

Autre.

MAdemoiselle & très-honorée mere,

JE vous écris cette Lettre fort précipitamment : je suis dans un chagrin qui n'est pas concevable, mon pere m'a écrit des duretés qui m'accablent ; quand je serois le plus grand fripon qui soit sur la terre, il n'auroit pu m'écrire une Lettre aussi foudroyante que celle que je viens de recevoir, & cependant je suis le plus innocent de tous les hommes : il me réproche avec beaucoup d'aigreur que je suis incessamment au cabaret, que je joue continuellement, & qu'enfin je m'abandonne à toute sorte de débauches : je vous proteste que je ne mérite pas un aussi mauvais traitement, qu'il s'informe de tous ceux qu'il connoît dans cette Ville, & qui me connoissent, & je suis sûr que personne ne lui dira de moi rien de semblable ; j'entrevois qui peut lui avoir fait ces faux rapports : c'est un fripon de notre voisinage qui m'a joué ce tour ; parce que pendant le séjour qu'il a fait dans cette Ville, je n'ai pas voulu être le compagnon de ses débauches : je vous prie de représenter toutes choses à mon pere, quand il sera un peu appaisé ; je lui écrirai pour justifier ma conduite : j'at-

tends de vos nouvelles, je suis avec beaucoup de respect & de tendresse,

Mademoiselle & très honorée mere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

****

Autres Lettres d'un fils à une mere.

MAdemoiselle & très-honorée mere,

Je n'oserois jamais écrire à mon pere pour lui apprendre l'accident qui m'est arrivé ; je vous écris avec plus de confiance & j'ose espérer de votre bonté que vous me donnerez votre secours, dans une conjecture aussi fâcheuse que celle où je me trouve malheureusement engagé : je sortis l'autre jour de la Ville pour m'aller promener avec deux de mes amis, nous rencontrâmes trois jeunes hommes, avec qui ceux qui étoient de ma compagnie avoient eu quérelle, quelques jours auparavant : ils se joignirent d'abord à nous dans le dessein de se battre, comme il arriva un moment après : car un de ces trois mit d'abord l'épée à la main : ses deux camarades en firent autant, nous autres trois fûmes obligez de nous défendre ; nous nous battîmes long-tems ; j'ai reçu une blessure au bras, mais c'est peu de chose : ce qui m'inquiéte le plus, c'est qu'un des trois qui nous atta-

querent, est blessé à mort, & on cherche tous ceux qui se sont battus pour les poursuivre en Justice; je demeure caché depuis ce temps-là, & je n'ose point paroître: je voudrois quitter ce pays pour quelque tems, & je vous prie de m'envoyer pour cela de l'argent: j'attends de vos nouvelles, & je suis avec respect,

Mademoiselle & très-honorée mere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

Autre.

MAdemoiselle & très-honorée mere,

JE vous écris cette Lettre avec beaucoup de chagrin, pour vous avertir que le lendemain que mon pere est arrivé dans cette Ville, une fièvre violente l'a pris, avec un mal de tête qui ne l'abandonne point: il m'avoit défendu au commencement de vous l'écrire; parce qu'il espéroit que son mal n'auroit point de suite; cependant il m'a aujourd'hui chargé de vous donner avis de sa maladie, & de vous prier de venir incessamment auprès de lui pour le faire bien soigner, il est d'une inquiétude qu'on ne peut concevoir: il est chagrin d'être malade, & de l'être loin de chez lui; le Médecin qui le voit l'a déja fait saigner deux fois, il doit lui appliquer ce soir des ventouses pour le soulager de son

son mal de tête, & pour le tirer de son assoupissement : il m'assure que la maladie de mon pere n'est pas dangereuse, & qu'il ne faut point s'allarmer, cependant je crains beaucoup : je vous attends au premier jour, & je suis avec un profond respect,

Mademoiselle & très-honorée mere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

****

Lettres d'un mari à sa femme.

MAdemoiselle & très-chere épouse,

Je vois, quoiqu'éloigné de vous, toutes les inquiétudes que mon absence vous cause, j'entends toutes vos plaintes, & je sens vos peines & les miennes : il me semble qu'il y a un siécle que je vous ai quittée, quoiqu'il n'y ait que quinze jours ; je suis d'un chagrin qui m'accable ; & si je devois passer un aussi long-temps sans vous voir, je croi que je mourois de douleur : je mene une vie languissante ; & il me semble qu'étant éloigné de la moitié de moi-même, je ne puis vivre qu'à demi ; je me porte d'ailleurs assez bien ; mais quand l'esprit n'est pas content, le corps s'abat fort aisément : apprenez-moi plus souvent de vos nouvelles, je vous en prie ; je voudrois en recevoir à tous mo-

mens : c'eſt la ſeule conſolation que je puis avoir, juſqu'à ce que mes affaires me permettent de vous venir embraſſer, & de vous aſſurer, ma chere épouſe, que je vous ſerai fidéle juſqu'au tombeau.

Autre.

MADAME,

IL me ſeroit difficile de vous exprimer le chagrin que j'ai d'être éloigné de vous : je reſſens mille inquiétudes ; & mon amour ingénieux à me tourmenter, ſemble me réprocher que je ne devois point quitter une épouſe à la veille de ſes premieres couches, cette raiſon m'afflige particuliérement ; car enfin vous devez accoucher au premier jour, & cependant je ſuis éloigné & hors d'eſpérance de pouvoir me rendre auprès de vous dans ce temps-là ; la ſeule conſolation qui me reſte, c'eſt que vous avez vous-même ordonné ce voyage ; & que c'eſt plus par complaiſance que pour ma propre ſatisfaction que je l'ai fait : vous m'avez vous-même repréſenté qu'il étoit néceſſaire, & que dans une affaire d'éclat comme celle-ci, je ne pouvois pas m'en diſpenſer : puiſque j'ai ſuivi vos ordres, ayez du moins égard à la priére que je vous fais de vous bien ménager ; vous ne ſauriez uſer de trop de précaution

dans l'état où vous êtes : conservez-vous pour un époux qui n'a d'autre passion que celle de vous plaire, & qui vous sera fidéle jusqu'au dernier soupir,

****

Lettre d'une femme à son mari qui est dans le service.

MONSIEUR,

Je suis la femme du monde la plus malheureuse & la plus à plaindre, parce que je suis la plus tendre qui fût jamais ; je suis ingénieuse à me tourmenter, & la passion que j'ai pour vous, m'en fournit à tous momens de nouveaux sujets : il me semble à toute heure qu'on doit m'apporter la facheuse nouvelle, ou qu'on vous a tué, ou blessé, ou fait prisonnier ; je n'entends parler en quelque endroit que j'aille, que d'assauts, que de sorties, on ne parle que de morts & blessés : je sai que votre Régiment est dans le pays où la guerre est plus allumée que par tout ailleurs, & jugez des allarmes de mon cœur à ces tristes récits : quand je songe à tous les dangers où vous êtes nécessairement exposé, & que votre grand cœur vous fait même rechercher, je meurs mille fois d'affliction & de tristesse : ne voudrez-vous jamais vous retirer ? m'ayez-vous épousée pour m'a-

bandonner & pour me priver de votre chere compagnie, Ayez, je vous prie, égard à la vie languiſſante d'une épouſe qui n'a que la force de vous dire qu'elle vous ſera fidéle juſqu'au tombeau.

Autre.

MONSIEUR & très-cher époux,

JE partage avec vous la gloire que vous vous êtes acquiſe par une action de valeur & de prudence que tout le monde admire; vous m'avez fait beaucoup de plaiſir de m'en dire vous-même le détail dans votre derniere Lettre; en la liſant je ſuis entrée dans pluſieurs paſſions, mais la joie arrête la derniere: continuez, mon cher époux, à ſervir glorieuſement votre Prince, ſous ſes auſpices la victoire ne vous abandonnera jamais; c'eſt cette aſſurance que j'ai d'un avantage toujours aſſuré ſur tous nos ennemis, qui diſſipe toutes les craintes que l'amour que j'ai pour vous pourroient m'inſpirer; ſans ceſſe je fais des vœux au Ciel pour votre ſanté & votre proſpérité; c'eſt tout ce que je puis faire dans l'éloignement où nous ſommes: je ſuis avec toute la fidélité que vous pouvez attendre de moi,

Monſieur & très-cher époux,

Votre très humble & très obéiſſante ſervante.

****

Autres Lettres d'une femme à son mari absent.

LE soin de votre famille, mon cher époux, ne doit vous donner aucune inquiétude : je prends des mesures justes pour réussir dans vos affaires, & je vous souhaite un succès aussi heureux que celui que j'ai eu jusqu'à présent : vous ne me marquatez pas dans votre derniere Lettre, si vous avez fait toute votre emplete, & quand vous pourrez charger vos marchandises, n'en prenez pas, je vous prie, si elles ne sont d'un bon débit : vous savez que le dernier voyage que vous fites, vous vous chargeates de plusieurs étoffes de soie, dont les couleurs étoient si bizarres que nous n'en avons pu vendre que doux ou trois piéces ; j'ai envoyé notre aîné à la campagne depuis quatre ou cinq jours pour faire la récolte : elle sera, Dieu merci, assez abondante : tous les enfans jouissent d'une parfaite santé ; je me porte aussi fort bien, quoique je prenne beaucoup de fatigue, je vous prie de vous bien ménager ; & de revenir le plutôt que vous pourrez : c'est la grace que vous demande celle qui est de tout son cœur,

Mon cher époux,

Votre très-humble servante.

Autre.

JE vous apprendrai par cette Lettre, mon cher époux, une nouvelle qui vous comblera de joie, & qui ne peut que vous être fort agréable; notre vaisseau dont nous avions désespéré il y a plus de six mois, est enfin arrivé des Isles, chargé de sucre & de plusieurs autres marchandises considérables; le Capitaine qui le monte m'a assuré qu'il avoit couru beaucoup de danger; il a failli être pris deux fois par les Hollandais; il n'a perdu que deux hommes de son équipage, qui sont morts de maladie: le bon Dieu ne nous abandonne point, & nous avons grand sujet de le remercier de toutes ses faveurs; votre présence est ici absolument nécessaire pour la décharge des marchandises, c'est pour cela que je vous ai incessamment envoyé cet Exprès avec un cheval qui vous servira: je vous attends après demain pour le plus tard; je suis avec toute sorte d'attachement, mon très-cher époux,

Votre très-humble & très-obéissante servante.

****

Lettres d'un frere à une sœur qui se marie.

J'AI reçu avec plaisir, ma chere sœur, l'agreable nouvelle qui m'apprend que

vous vous mariez ; je vous désire toute sorte de joie & de satisfaction : j'ai oui parler en fort bonne part du jeune homme que vous devez avoir pour époux : outre qu'il est d'une condition fort honnête, & qu'il a même un bien assez considérable, on m'a dit d'ailleurs qu'il avoit beaucoup de mérite, un esprit fort joli, & une humeur fort douce & fort complaisante ; je ne doute pas, connoissant comme je connois vos inclinations, que vous ne soyez fort heureuse ; j'écris à mon pere pour lui témoigner la part que je prends à sa joie : je l'exhorte de vous marier en aînée, pour moi, je suis content de mon sort, & je consens avec plaisir qu'il vous fasse tous les avantages que vous pouvez espérer ; j'ai toujours eu pour vous une tendresse toute particuliére, & un amour de préférence à mes autres sœurs, parce que j'ai connu aussi de votre part plus d'amitié pour moi ; je vous prie que l'amour d'un mari ne diminue point l'affection que vous avez pour moi, l'un n'est pas incompatible avec l'autre : de mon côté je vous assure que je vous aimerai toujours, & que vous aurez toujours en moi un frere très-affectionné.

Autre.

J'Ai appris, ma chere sœur, depuis peu de jours, que vous vous mariez : je ne crois

pas que le mariage soit encore conclu ; je me flate que vous m'en auriez fait confidence & que vous n'auriez point donné votre parole sans ma participation ; il est vrai que mon oncle m'écrivit il y a déja trois ou quatre mois, qu'on lui avoit parlé d'un jeune homme avec qui vous seriez heureuse ; mais je n'en ai eu depuis ce temps-là aucune nouvelle que par la voie d'un de mes amis qui me l'écrivit l'autre jour ; quoiqu'il en soit, je vous exhorte de songer à un bon établissement, & de bien prendre garde à qui vous vous donnez, le mariage n'est pas pour un mois ni pour un an, il est pour toute la vie : & votre bonheur ou votre malheur dépend d'un bon ou d'un mauvais choix : vous êtes encore jeune ; vous aurez une dot assez considérable pour votre condition ; ainsi si vous ne trouvez pas un établissement avantageux, vous pourriez encore attendre un ou deux ans ; il est vrai que n'ayant ni pere ni mere, une fille doit plutôt s'établir, que si l'un ou l'autre étoit en vie, cette raison me paroît bonne : vous devez vous consulter là-dessus ; mon oncle ne fera rien que pour votre avantage, suivez ses conseils, & croyez moi votre très-affectionné frere.

Lettres d'une sœur à un frere sur le dessein qu'elle a de se marier.

JE vous écris, mon très-cher frere, la larme à l'œil pour vous faire part de toutes mes peines, & de tous les mauvais traitemens que je reçois de mon pere; il est vrai que j'ai eu le malheur & la foiblesse de tomber dans une faute qui intéresse ma réputation & l'honneur de toute ma famille; mais enfin on veut réparer cette faute, on veut m'épouser: on demande présentement pour ma constitution une partie des droits que je puis un jour prétendre: cependant mon pere ne veut point écouter cette proposition: il voit mes larmes d'un œil tranquille; j'ai beau gémir, il est sourd à mes plaintes: il aime mieux me laisser dans l'opprobre que de se dépouiller d'une partie de son bien qui lui est inutile, & sans lequel il peut vivre fort à son aise; je suis la plus malheureuse de toutes les filles; je ne crois pas pouvoir résister plus long-temps à la violence de ma douleur, qui est d'autant plus grande, que tout le monde la trouve bien fondée: donnez, mon cher frere, quelque consolation à une sœur affligée; je vous ai quelquefois consolé dans d'autres conjonc-

tures, car vous êtes, comme mort à la merci d'une sœur qui s'oppose à tous les bons sentimens que mon pere pourroit avoir pour nous : je suis avec toute l'affection dont je suis capable, votre sœur très-affectionnée.

Autre.

MONSIEUR,

COMME vous me tenez lieu de pere & de mere, & que d'ailleurs, je ne veux rien faire sans savoir votre sentiment, je vous écris celle-ci pour vous avertir d'un établissement qu'on me propose avec un homme de la campagne ; on me fait entendre qu'il a du bien : pourvu qu'il touche un peu d'argent, il peut régler ses affaires ; il demande qu'on lui compte présentement quatre mille livres, & que ma tante me promette mille écus après sa mort, si elle veut avoir cette bonté pour moi, la chose est faisable ; il est vrai que je n'ai pas encore vu le galant : tout ce qui me fait de la peine, c'est qu'il faut que je m'aille ensévelir à la campagne, & y demeurer toutes les saisons ; ce changement me donnera beaucoup de chagrin : je suis fort étonnée, moi qui aime la ville, & qui ai toujours une grosse compagnie ; cependant je suis bien aise de m'établir ; faites-moi je vous prie, savoir ce que vous trouvez à

propos que je faſſe : Je ſuis avec ſoumiſſion,
Monſieur & très-cher frere,

Votre très-humble & très obéiſſante ſervante.

****

Lettres d'un frere à une ſœur qui veut être Religieuſe.

VOTRE deſſein eſt trop louable, ma très-chere ſœur, pour que je prétende vous en détourner : vous prenez le meilleur parti : vous entrez dans une ſainte ſolitude où vous n'aurez d'autre occupation que celle de prier Dieu, & de vous ſanctifier ; que je vous eſtime heureuſe de vous mettre à l'abri de l'embarras du monde, où tout n'eſt que folie & que vanité, où les honneurs, les richeſſes & les plaiſirs ſont de véritables amuſemens pour une ame qui s'éleve au-deſſus de la terre, & qui étant immortelle, ne doit point s'attacher à des choſes qui paſſent! Que je vous eſtime encore une fois heureuſe, ma chere ſœur ! ni le ſoin d'une famille, ni l'humeur bizarre & incommode d'un mari ne vous donneront point d'inquiétude : que les vignes ſoient gélées, que la récolte ſoit méchante, que le Palais ſoit abandonné, que le commerce ceſſe, que les vins ne ſe vendent pas, tous ces ſoins ne vous troubleront point

vous conserverez toujours une tranquillité d'ame, toujours égale, toujours uniforme, vous marcherez d'un pas égal dans la voie étroite que vous allez prendre: Dieu vous comble de ses bénédictions, ma chere sœur, ce sont les vœux que fait pour vous celui qui sera toute sa vie votre bon frere.

Autre.

J'Ai appris, ma chere sœur, que vous êtes entrée dans un Couvent, & que vous deviez bien-tôt prendre l'habit de Religieuse; cette nouvelle m'a surpris: car je ne l'aurois jamais prévue: prenez garde ma sœur, à ce que vous faites, il n'est rien de plus doux que la Religion quand on est bien appellé: mais si on embrasse cet état, ou par quelque chagrin, ou par respect humain, la vie est un martyre continuel, & un martyre qui ne reçoit point de couronne; je ne sai point, ma très-chere sœur, quel peut être votre motif; s'il est bon, & que vous sentiez une forte inclination pour le Cloître, je n'ai garde de vous détourner d'une si sainte résolution; mais aussi si par crainte ou par respect humain ou par dépit, vous embrassez cet état, je crains que sous un habit religieux vous ne couvriez une ame fort irréligieuse: & qu'au lieu d'entrer dans un lieu de repos & de sainteté, vous n'entriez dans un enfer:

consultez-

consultez-vous encore quelque temps, ma chere sœur; différez votre prise d'habit pendant cinq ou six mois, on verra si vous persistez dans la même volonté: je voudrois que vous fussiez contente, c'est ce qui m'a obligé de vous écrire cette Lettre incessamment; suivez mes conseils, je vous prie, & croyez-moi votre bon frere.

****

Lettres d'une sœur à un frere, sur le dessein qu'elle a d'être Religieuse, & qui peuvent servir de réponse aux deux précédentes.

JE suis ravie que vous approuviez mon dessein, & que vous le trouviez louable: votre Lettre m'a donné beaucoup de consolation, & m'a servi d'un grand secours; car enfin, quoique je sois appellée à l'état Religieux & que ma vocation ne vienne que de Dieu seul, qui m'a fait cette grace, cependant le Démon me trouble à tous momens: il me représente que je quitte le monde pour renoncer au plaisir, à la joie, à la satisfaction; aux biens de la fortune, & que je n'embrasse que des croix, des mortifications, des pénitences, des macérations, toutes ces idées m'inquiétent, & votre Lettre m'a servi d'antidote à ce venin dangereux & m'a donné la force de repousser toutes ces vaines

illusions : car enfin, le monde n'est qu'une folie; les plaisirs qu'il nous donne, ne sont pas capables de nous satisfaire, il ne nous en reste pour tout avantage que le funeste souvenir de nous y être trop attachés, qu'est-ce enfin que le monde, qu'une occasion toujours prochaine d'offenser Dieu ? Je m'en retire, mon frere, avec plaisir; & confuse de balancer si long-temps, je vais travailler à prendre l'habit le plutôt qu'il me sera possible; secourez-moi de vos priéres, & croyez-moi votre très-obéissant Servante.

Autre.

MON Frere, ce n'est ni par dépit, ni par crainte, ni par respect humain, que je veux embrasser la vie religieuse; l'aversion que j'ai conçu pour le monde, & l'amour que j'ai pour la solitude y ont toute la part: Dieu m'a inspiré cette résolution, & j'espére de sa bonté, qu'il me donnera la force pour l'exécuter. Je vous avoue que tous les malheurs de ma sœur, pour les chagrins qu'elle a essuyé depuis son mariage, m'ont été d'une grande instruction, & n'ont pas contribué de peu au dessein que j'ai pris de m'enfermer dans un Cloître : Dieu se sert de plusieurs moyens pour nous attirer à lui, & peut-être m'a-t-il donné cet exemple domestique pour m'avertir d'éviter cet

écueil & d'entrer dans un lieu où je sois à l'abri de toutes ces peines ; & c'est ce que j'espére trouver dans la solitude que j'ai choisie, où je ne m'appliquerai à autre chose qu'à louer Dieu continuellement, à m'occuper de lui, à songer à ce moment qui doit m'unir à lui ou me séparer de lui pour une éternité. Voilà mon très-cher frere, quels sont mes véritables sentimens : priez Dieu que j'y persévere & qu'il me fasse la grace de vivre & de mourir en bonne Religieuse ; je ne vous demande que le secours de vos priéres ; en renonçant au monde je renonce à toutes ses fausses douceurs ; je suis, mon très-cher frere, votre très-humble servante.

****

Lettres d'un néveu à son oncle dont il a besoin de conserver l'amitié.

MONSIEUR, & très-honoré oncle,

Vous m'avez toujours témoigné tant de bonté que je m'adresse à vous avec confiance, pour vous prier très-instament de ne pas m'abandonner ; & de me donner tout le secours que vous pourrez sans vous incommoder ; vous avez un Bénéfice dont le revenu est considérable ; votre Paroisse est riche ; & vous n'avez point de Pauvres

à nourrir : vous savez que mon pere est chargé d'un grand nombre d'enfans : il a du bien, il est vrai ; mais quand il faut le partager avec dix ou douze enfans, l'homme le plus riche est pauvre : je sais bien que le revenu d'un Bénéfice est quelque chose de délicat, & qu'il faut bien prendre garde à l'usage qu'on en fait, car vous n'en êtes que les dispensateurs ; mais je ne crois pas qu'on emploie mal le revenu Ecclésiastique, quand on l'emploie à secourir ses parens, qui ne peuvent point se soutenir dans leur condition : si je vous demandois du secours pour m'élever au-dessus de mon état, mes demandes seroient fort injustes & fort déraisonnables ; mais je ne vous demande que ce qui m'est absolument nécessaire ; j'espére, Monsieur & très-honoré oncle, que vous aurez quelque égard à la priére que je vous fais, & que vous ne refuserez point de marques de votre amitié à un neveu qui sera toujours avec beaucoup de respect,

Monsieur très-honoré oncle,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur & neveu.

Autre.

MONSIEUR,

Je tâche de suivre autant qu'il m'est pos-

sible les bons avis que vous eûtes la bonté de me donner avant que de partir de chez vous ; comme vous me faites la grace de me regarder comme votre successeur dans votre Bénéfice, je m'applique de toutes mes forces à m'en rendre digne : je sai que pour être bon Curé, il faut de la vertu & de la science pour nourrir ses ouailles, & par la parole & par l'exemple ; aussi je fais tous mes efforts pour acquérir la science qui m'est nécessaire, & pour acquérir les vertus qui doivent accompagner un si saint Ministére : on nous a déja donné en Théologie plusieurs traités ; mais je m'applique avec plus de soin au traité des Sacremens que je crois plus utile & plus d'usage pour moi : j'espére être bien-tôt en état de vous servir de Vicaire, & de vous soulager dans vos fonctions curiales : vous êtes d'un âge un peu avancé, & d'ailleurs vos incommodités fréquentes ne vous permettent point d'agir autant que vous le voudriez pour le soin de votre Troupeau : je me recommande à vos priéres : offrez-moi, s'il vous plaît, à Notre-Seigneur dans le saint Sacrifice de la Messe, pour qu'il me fasse la grace d'être un jour un bon Prêtre ; je suis, avec un profond respect,

Monsieur & très honoré oncle,

Votre très humble & très-obéissant serviteur & neveu.

****

Lettres d'un oncle à un neveu.

VOus me rendez justice, mon neveu, quand vous croyez que j'aie de bons sentimens pour vous; je voudrois être en état de vous en donner de plus grandes marques; je vois bien que mon frere est chargé d'une nombreuse famille, & qu'il a besoin de secours pour donner une bonne éducation à ses enfans: je vous assure que je fais souvent des réflexions sur le fardeau qu'il a, & je voudrois de tout mon cœur pouvoir le soulager. Je n'épargnerai rien pour votre avancement; vous êtes l'aîné de la famille, vous devez un jour être son appui: ainsi il faut vous mettre en état de pouvoir la secourir: je conviens avec vous que le revenu des Ecclésiastiques doit être employé utilement, je ne crois pas aussi pouvoir en faire un meilleur usage qu'en soulageant votre pere, quand j'aurois un revenu plus considérable, je l'employerai volontiers pour la famille, & sans aucun scrupule; je suis d'un âge & dans un état qui me défendent de faire de la dépense mal-à-propos: vous recevrez au premier jour des nouvelles de mon Fermier, son terme doit échoir à la fin du mois; je suis avec affection, votre bon oncle.

Autre.

JE suis bien aise d'apprendre, mon neveu, que vous travaillez à acquérir de la vertu & de la science, j'aurois plus de plaisir, si quelqu'autre que vous me l'apprenoit : vous avez raison de dire qu'il faut avoir l'un & l'autre pour bien remplir votre Ministére, il faut de la science pour bien conduire les ames qui nous sont confiées ; car autrement si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans le précipice, la science seule ne suffit pas, il faut avoir beaucoup de vertu pour édifier son peuple ; car vous savez qu'il n'y a rien de plus précieux que le mauvais exemple : on a beau prêcher, on a beau exhorter à la vertu, si la vie dément nos paroles : Il arrive que l'exemple détruit ce que le Sermon pourroit avoir édifié ; travaillez donc, mon cher neveu, à vous rendre sçavant, & sur-tout homme de bien, j'ai connu depuis long-temps que vous avez jetté vos vues sur mon Bénéfice ; mais souvenez-vous que si vous n'avez point toutes les bonnes qualités que doit avoir un saint Prêtre, je n'aurois point ni plus d'égard pour vous, que si je ne vous avois jamais vu ni connu, & que vous me fussiez tout-à fait étranger, faites votre compte là-dessus : je fais état que la plûpart des Bénéficiers se dam-

nent par cet endroit, je ne veux pas tomber dans le même malheur : soyez sage & reglé, & je serai votre oncle.

****

Lettres d'une niéce à une tante dont elle espére la succession.

MAdemoiselle & très-honorée tante,

ON m'a proposé depuis quelques jours l'établissement le plus avantageux & le plus honorable que j'puisse jamais espérer : on veut me marier avec un homme de robe qui a beaucoup de bien ; mais qui avoit besoin de mille pistoles pour régler une affaire qu'il a ; c'est le paiement de la dot de sa sœur qu'il a mariée depuis un an : comme j'ai toujours reconnu en vous beaucoup de tendresse pour moi, & que n'ayant jamais eu d'enfans vous me faites la grace de me regarder comme votre fille : j'ai pris la liberté de vous écrire pour vous communiquer ce dessein, vous aimez trop mon plaisir pour ne pas le procurer quand l'occasion s'en présente ; je n'ai rien répondu aux personnes qui m'ont fait la proposition : j'ai seulement fait réponse que je vous en donnerois avis, & que n'étant pas maîtresse de moi-même, je voulois savoir ce que vous m'ordonneriez : j'espére que vous me ferez connoître

vos sentimens, & que vous aimerez toujours une niéce qui sera toute sa vie avec un profond respect,

Mademoiselle & très-honorée tante,

Votre très-humble & très obéissante servante.

Autre.

MAdemoiselle & très-honorée tante,

Vous devez être présentement satisfaite, j'ai exécuté vos ordres comme vous pouviez souhaiter : vous m'avez ordonné de n'entrer point de six mois dans le Couvent, j'ai laissé passer ce temps-là pour vous plaire ; il est temps maintenant, ma très-chere tante, que je me contente à mon tour : je persévere toujours dans la volonté d'être Religieuse ; vous desirez avec passion que je m'établisse dans le monde, Dieu me fait la grace de m'appeller à la Religion, mon inclination m'y porte, ne veuillez pas, je vous prie, vous opposer à ce dessein ; donnez-moi au contraire le secours dont j'ai besoin, vous savez que je n'ai pas beaucoup de bien, & qu'il me faut encore cinq mille livres pour ma constitution (car il faut être riche pour faire vœu de pauvreté dans le Couvent où je souhaite d'entrer) ainsi je vous supplie de me secourir dans cette occasion : si je me donnois au

monde vous m'avez offert une grande succeſſion ; je me voue au ſervice de Dieu, pourquoi ne m'aſſiſteriez vous pas ? Je me flatte, ma chere tante, que vous ne balancerez point à me ſecourir, voyant que je perſévére dans ma vocation, j'eſpére tout de votre amitié, & ſuis avec un profond reſpect,

Mademoiſelle & très honorée tante,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante & niéce.

****

Lettres d'une tante à ſa niéce & qui peuvent ſervir de réponſe aux deux précédentes.

OUI, ma niéce, je conſens avec plaiſir à la propoſition qu'on vous fait de vous marier avec un homme de Robe, & je ſuis fort obligée aux perſonnes qui travaillent à votre établiſſement : je n'ai pas de plus grand plaiſir que celui de vous voir contente; comme ma préſence eſt néceſſaire, & qu'on ne peut rien faire ſans moi, je viendrai au premier jour ; cependant informez-vous du Monſieur, s'il eſt bien fait, s'il a du mérite, s'il eſt réglé, s'il a du bien, & s'il n'a point de méchante affaire : Il ne vous ſera point difficile de découvrir tout ce que je dis ; étant homme de Robe, il eſt ſans doute connu, & dans les petites Villes on connoît

assez le fort ou le foible des familles : je n'ai point présentement dans mes coffres tout l'argent qu'on demande, mais je pourrois l'avoir en fort peu de temps, & dès demain j'y travaillerai ; car enfin si le galant vous revient, & qu'il ait assez de bien pour vous : je ne veux point que cet affaire traîne ; il faut la conclurre incessamment ; travaillez donc de votre côté je travaillerai du mien : vous devez tout attendre d'une tante qui vous chérit tendrement, & qui vous aimera toute sa vie.

Autre.

JE ne m'opiniâtre plus, ma chere niéce, à vous détourner du dessein que vous avez d'entrer en Religion, je vois que votre vocation est bonne, & qu'elle vient de Dieu, & je n'ai garde à m'opposer à votre résolution ; j'eusse souhaité du moins que vous fussiez entrée dans un Couvent où la Régle ne fût pas aussi austére qu'elle l'est dans celui que vous avez choisi, vous pourriez également vous sanctifier, vous trouveriez par tout une solitude, vous pourriez par tout vous mortifier, j'appréhende que vous n'ayez point assez de santé pour soutenir les austérités de la vie que vous allez embrasser, vous êtes d'une complexion fort délicate, peu de chose vous incommode ; vous êtes même fort malade ; je vous ai souvent représenté toutes

ces raisons ; mais enfin Dieu vous donnera la force pour finir ce qu'il a commencé, je donnerai, puisqu'il le faut le secours que vous me demandez pour l'aumône dotale qu'on exige avant la Profession, si vous en deviez profiter en votre particulier, je donnerois mon argent avec plus de plaisir. Le Couvent en sera plus riche & vous ne serez pas moins pauvre ; ce qui me console, c'est que je travaille à votre satisfaction, vous pouvez donc vous reposer sur moi, je suis votre affectionnée tante.

****

Lettres d'un Créancier à son Débiteur.

MONSIEUR,

JE ne suis pas marri de vous avoir fait plaisir, & de vous avoir prêté mon argent dans un besoin aussi pressant que le vôtre ; mais je suis fort fâché de ce que vous n'êtes point fidéle à votre parole : vous m'aviez promis de me rendre la somme entiere trois mois après que vous l'auriez reçue ; cependant il y a tantôt un an, & vous ne m'avez point satisfait. En vérité, Monsieur, vous n'engagez point les personnes à vous servir ; vous me causez un préjudice fort considérable : j'aurois pu faire valoir mon argent, au lieu

que

que dans vos mains il ne me donne que beaucoup de chagrins & d'inquiétude : vous savez que dans le commerce que je fais, je ne puis rien faire que l'argent à la main : je vous prie, Monsieur, d'avoir égard à ces raisons vous obligerez beaucoup celui qui est avec attachement,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

MONSIEUR,

Il m'est survenu une affaire très-facheuse, & à laquelle je ne puis remédier qu'à force d'argent ; vous me devez mille écus : je ne puis ni ne veux vous contraindre à me payer le capital de cette somme, parce que vous me payez exactement l'intérêt & que je n'ai pas lieu de me plaindre de vous ; cependant si vous vouliez de bonne amitié me faire ce plaisir, pourvu que ce paiement ne gatât point vos affaires, je vous serois infiniment rédévable, je pourrois être en un état dans un mois pour le plus tard de vous en rendre autant ; mais l'affaire que j'ai, ne me permet pas d'attendre ce temps-là ; vous pouvez me rendre ce service, ou par vous ou par vos amis ; je vous supplie de me sécourir dans ce besoin, en revanche vous pouvez disposer de moi

& de mes biens : j'attendrai impatiemment de vos nouvelles, j'espére que vous me ferez cette grace, aussi-bien que celle de croire que je suis à toute épreuve,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres d'un débiteur à son créancier.

IL est vrai, Monsieur, & je ne puis le désavouer, vous m'avez rendu un service très-considérable, & avec beaucoup de générosité; & je suis dans la derniere confusion de ne pouvoir répondre comme je devrois à toutes vos honnêtetés : je vous assure, Monsieur, que ce n'est point ma faute si vous n'êtes pas encore payé; vous savez que j'ai été grêlé deux années consécutives, & que mes vins sont ma plus grande ressource; j'espére que j'en pourrai cueillir cette année suffisamment pour vous faire le paiement entier de cent pistoles que je vous dois : puisque vous avez attendu jusqu'à présent avec tant de bonté & de patience : ne me refusez pas, Monsieur, le terme de quatre mois que je vous demande, vous ne vous répentirez jamais de m'avoir fait ce plaisir : je le reconnoîtrai autant qu'il me sera possible; c'est la parole que vous donne celui qui sera toute sa vie, Monsieur, Votre très-humble, &c.

Autre.

MONSIEUR,

J'AI plus d'intérêt que qui que ce soit de régler mes affaires, & à acquitter les dettes dont je suis chargé, ainsi vous ne devez pas douter que je ne travaille de mon mieux à satisfaire mes créanciers : j'en ai satisfait la plus grande partie, & j'espére que les autres seront bientôt contens : vous devez considérer, Monsieur, que le temps est rude, que le commerce est interrompu, & que l'argent est très-rare ; si vous vouliez vous contenter d'une cession, je vous la donnerai avec plaisir, & j'entrerai en caution : celui que je vous indiquerai est un Bourgeois qui a du bien, & qui n'a point de méchantes affaires ; je ne puis pas faire toutes les poursuites pour me faire payer de ce débiteur, parce que j'ai des ménagemens à garder avec lui ; voyez, Monsieur, si cela vous convient, & si vous voulez encore me donner quelque temps ; j'attendrai de vos nouvelles, & je suis cependant,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres pour féliciter un ami qui a abjuré l'Hérésie de Calvin.

JE ne puis vous exprimer, Monsieur, & très-cher ami, la joie que j'ai ressenti en apprenant l'heureuse nouvelle de votre abjuration : enfin mes prières ont été exaucées, & je n'ai plus rien à désirer, puisque le Ciel m'a accordé cette grace ; vous connoîtrez de plus en plus, mon cher ami, la vérité & la grandeur de notre Religion, & vous gémirez d'avoir si long-temps suivi les sentimens ridicules de Calvin, & de vous être attaché à une Secte dont la seule nouveauté fait voir combien elle est dangéreuse ; nous avons toujours été unis par plusieurs endroits, mais une même Religion & une même Foi nous uniront sans doute beaucoup plus étroitement que nous ne l'avons été par le passé ; vous avez un grand sujet de rendre graces à Dieu de vous avoir fait sortir de votre égarement, & de vous avoir mis dans le droit chemin : je souhaite que vous n'en sortiez jamais, & que vous profitiez de la grace que vous avez reçue ; je vous embrasse de toute mon ame, & je suis plus que jamais,

Monsieur, & très-cher ami,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

SI on doit féliciter un ami, & lui faire de complimens sur un bonheur qui lui est arrivé, que ne dois-je pas faire à présent, Monsieur & très-cher ami, pour vous féliciter du plus grand bonheur qui pût jamais vous arriver? Vous avez abandonné une fausse Religion pour embrasser la véritable; vous étiez dans l'obscurité & dans les ténébres & vous êtes sorti de cet aveuglement, quel plus grand bonheur pouviez vous espérer dans cette vie? Je prends autant de part que qui que ce soit à la joie que donne cet heureux changement à tous vos amis: je l'ai désiré long-temps, & je n'en avois jamais désespéré; je vous ai trouvé toujours docile, & vous ne m'avez jmais paru obstiné dans vos sentimens; je remercie Dieu de la grace que vous venez de recevoir, & préférablement à tant d'autres qui vivent & qui mourront dans leur erreur; je vous souhaite toute sorte de bénédiction; je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur, & je suis sans réserve.

Monsieur, & très-cher ami,

Votre très-humble & très obéissant serviteur.

****

Lettres d'un beaupere à son gendre.

J'AI appris avec beaucoup de chagrin, Monsieur, la désunion qu'il y a entre vous & votre femme; je ne sai à qui j'en dois attribuer la faute: je vous dirai pourtant que ma fille est d'une humeur fort douce: elle est extrêmement docile; sa conduite a toujours été sans réproche: & je sais de fort bonne part que vous êtes l'homme du monde le plus violent & le plus facheux; vous êtes très-difficile à ménager: je suis faché Monsieur, de ne vous avoir pas connu plutôt, je n'aurois eu garde de vous donner ma fille, & de la sacrifier à votre méchante humeur; si vous vouliez vous faire un peu de violence, il n'y a personne dans notre état qui puisse vivre plus heureusement que vous; je vous prie très-instamment de travailler de votre côté à vivre en paix & avec union dans votre famille, c'est le plus grand de tous mes désirs, & c'est la seule grace que vous demande celui qui sera sans réserve,

Monsieur, Votre très-humble & très-affectionné serviteur.

Autre.

JE vous écris cette Lettre, Monsieur, pour vous ouvrir mon cœur, & pour vous déclarer toutes les peines que votre conduite me cause ; on m'a assuré, & vous n'en disconviendrez pas sans doute, que vous passez les jours & les nuits à jouer, & que vous faites de grosses pertes ; je vous avoue que cette nouvelle m'afflige sensiblement ; nous avons l'exemple de plusieurs familles que le jeu a entiérement ruiné ; & vous savez qu'un joueur de profession comme vous, ne fait jamais bien ses affaires ; vous êtes un homme de négoce, & comment voulez-vous que d'autres Marchands prennent quelque confiance en vous, lorsqu'ils sauront que vous avez cette maudite passion ? je vous supplie, Monsieur, de vous défaire de cette méchante habitude, car autrement vous réduirez à la mandicité votre femme, vos enfans & vous-même ; & j'aurai le déplaisir de voir ma fille dans la misére, sans pouvoir être en état de la sécourir : épargnez moi ce chagrin, je vous en supplie ; c'est la priére que vous fait celui qui sera avec affection,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres d'un gendre à un beau-pere.

J'Aurai voulu, Monsieur, vous épargner le chagrin que ma Lettre vous causera sans doute; mais enfin après avoir long-temps balancé, j'ai cru que je devois m'adresser à vous pour me plaindre de la conduite de votre fille : puisque mes avertissemens ont été inutiles, & qu'elle n'a pas pour moi toute la déférence qu'une femme doit à son mari; je vous dirai d'abord, Monsieur, que votre fille est d'une humeur la plus revêche qu'on puisse jamais avoir : j'ai beau la traiter avec douceur, la prier avec instance, tout est inutile; il suffit que je lui demande une chose pour qu'elle en fasse une autre; elle se fait un plaisir de me chagriner, & je vous avoue qu'elle réussit; elle s'étudie à faire tout ce qu'elle sait m'être désagréable; je vous supplie, Monsieur, de lui représenter toutes ces choses; je n'ai garde d'en venir à une extrêmité; il n'est pas d'un honnête homme de maltraiter une femme; je souhaite que vous ayez sur l'esprit de votre fille plus de pouvoir que moi : j'aime la paix, & je suis ennemi du désordre : je suis avec beaucoup de respect,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

MONSIEUR,

JE n'ai point de termes assez énergiques pour vous exprimer les douceurs que je goûte dans mon mariage avec Mademoiselle votre fille : il y a tantôt dix ans que je l'ai épousée, & nous avons trois filles de notre mariage ; mais il me semble qu'il n'y a pas un an que je suis avec elle : la douceur de son naturel, la docilité de son humeur me donnent tous les jours de nouveaux agrémens. toutes les personnes qui la connoissent ne peuvent se défendre d'avoir pour elle de l'estime & du respect ; son esprit vif & brillant charme tout le monde ; quoiqu'elle ne soit jamais attachée à la lecture, elle parle le Français dans toute la pureté de la Langue ; sa conversation est très-agréable ; & ce que je ne puis assez admirer, elle a des réparties aussi ingénieuses & aussi promptes qu'on en puisse avoir ; vous diriez qu'elle sait ce qu'on lui doit dire, & que ses réponses sont étudiées depuis long-temps : elle prévient les pensées de ceux avec qui elle converse, elle répond avec une justesse qui enchante : je ne parle pas en mari, mais en amant passionné, comme vous voyez ; cependant je

lui rends la justice qui lui est due : je suis avec respect,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres d'un beau fils à sa belle-mere.

MADEMOISELLE,

PUISQUE vous me tenez présentement lieu de mere, j'ai pris la liberté de vous écrire cette Lettre pour vous prier très-instamment d'en avoir aussi l'amour & la tendresse : je sai que les enfans d'un premier lit sont presque toujours en horreur & en aversion ; mais enfin j'espére que vous n'aurez pas pour moi les rigueurs d'une marâtre, & que vous me regarderez comme si j'étois votre fils ; je vous promets de mon côté que j'aurai toute ma vie pour vous les respects & l'attachement que je pourrois avoir pour ma mere, si elle vivoit ; c'est l'assurance que vous donne celui qui est avec un profond respect,

Mademoiselle, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

PUisque je devois avoir une marâtre après la mort de ma mere, je suis ravi, Mademoiselle, que mon pere ait jetté les

yeux sur vous, & qu'il vous ait prise pour sa seconde épouse; on m'a parlé de votre humeur & de votre naturel, si avantageusement, que je me flatte trouver en vous une mere que j'ai perdu, & qui m'aimoit avec beaucoup de tendresse; de ma part vous devez attendre toute sorte de satisfaction: il me suffit que vous soyez mariée avec mon pere pour me résoudre à vous respecter & à vous chérir autant qu'il me sera possible: regardez-moi donc, je vous prie comme votre fils, & aimez-moi en cette qualité puisque je veux vous regarder comme ma mere, & rechercher avec empressement les öccasions de vous témoigner que je suis avec beaucoup de respect & d'attachement,

Mademoiselle, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

Lettres d'une belle-mere à son beau-fils, & qui peuvent servir de réponse aux deux précédentes.

VOUS me rendrez justice, Monsieur, quand vous croirez que j'aurai pour vous toute la tendresse qu'une mere peut avoir pour son fils: vous savez que je ne suis pas d'un âge à avoir des enfans; votre pere aime trop les siens, & il est d'un âge

trop avancé pour avoir voulu prendre une jeune femme; le seul intérêt de sa famille l'a déterminé à se marier avec moi; j'ai du bien, & je vous ferai connoître dans la suite, que les secondes nôces ne portent pas toujours du préjudice aux enfans d'un premier lit: j'ai le nom de marâtre, il est vrai; mais je vous assure que je ne la ferai que de nom, & que j'aurai pour vous tout l'attachement que vous pourriez espérer d'une mere la plus tendre & la plus passionnée pour ses enfans; c'est la parole que vous donne celle qui vous aimera toujours.

Autre.

L'Estime que j'ai toujours eu pour votre pere & l'attachement que j'ai eu pour sa famille, m'ont obligé de consentir au mariage qu'on m'a proposé avec lui: je n'ai point eu d'autre motif que celui de le soulager dans l'embarras où il se trouveroit, j'ai cinquante ans passés, votre pere en a soixante, chargé de dix enfans: vous voyez que je lui ai sacrifié mon répos, & que je n'ai eu d'autre vue en l'épousant que de travailler à l'établissement de sa famille; vous le connoîtrez dans la suite, plus particulierement que vos autres freres, puisque j'ai toujours eu de l'amitié pour vous: je vous prie de me regarder comme votre mere,

vous

vous savez combien nous étions unies votre mere & moi : cela vous doit engager à m'aimer d'avantage ; cela m'engagera aussi à vous aimer & à chercher autant qu'il me sera possible, votre plaisir & votre satisfaction dans toutes les occasions qui se présenteront.

****

Lettres d'un ami sur le récouvrement de sa santé.

J'Ai eu besoin, Monsieur, de votre Lettre pour me consoler dans l'affliction où j'étois depuis votre maladie ; je vous avoue que je ne trouve rien de plus insupportable que d'être éloigné d'un ami, & de savoir qu'il est dangéreusement malade ; la difficulté que j'avois d'apprendre de vos nouvelles positives, augmentoit mes inquiétudes ; mais enfin vous êtes hors d'affaire, j'en suis ravi ; & la seule grace que je vous demande ; c'est de vous bien ménager ; à l'âge où vous êtes, une rechute seroit très-dangéreuse ; travaillez donc à vous conserver pour vous, pour vos enfans, à qui vous êtes nécessaire & enfin pour vos amis : je vous proteste que sans vous la vie ne me seroit point agreable : je vous demande toujours la continuation de votre amitié, & faites-moi la grace de croire que je suis sans réserve,

Monsieur, Votre très humble, &c.

Autre.

J'Ai appris, Monsieur, avec une joie que je ne puis vous exprimer l'heureuse nouvelle de votre réconvalescence : je vous assure que j'ai beaucoup apprehendé pour vous & sur-tout quand on me dit que vous étiez entre les mains d'un jeune Medecin, qu'il suffit seulement de le voir pour connoître que c'est un véritable Charlatan ; si vous n'aviez eu recours à un autre, je ne doute pas que vous ne fussiez enterré il y a long temps : ne vous fiez point je vous prie ni à votre jeunesse ni à votre complexion, du moins pour quelque-temps, gardez un bon régime de vivre ; ménagez-vous autant qu'il vous sera possible ; ne songez point à vos affaires ; ne travaillez qu'à recouvrer entierement votre santé ; c'est à quoi vous exhorte celui qui sera toute sa vie avec beaucoup d'attachement,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Lettres à une personne pour l'exhorter à un accommodement.

J'Espére, Monsieur, de votre générosité, que vous m'accorderez une grace que je n'ai point eu de répugnance à vous deman-

der, je conviens que vous avez lieu d'être très mécontent de Monsieur.... il vous a fort maltraité & sans aucune raison; vous ne vous êtes point attiré par votre conduite un si mauvais traitement; cependant, Monsieur, je vous prie de vouloir écouter la proposition d'un accommodement que je suis chargé de vous faire: vous devez excuser l'emportement d'un jeune homme qui n'a pas encore toute la prudence qui lui est nécessaire, je vous proteste qu'il a de la douleur de vous avoir maltraité, & il est assez puni par le chagrin qu'il a d'être venu à de si grandes extrémités; je connois, Monsieur, combien vous êtes généreux, & vous ne le paroîtrez jamais plus qu'en pardonnant l'offense que vous venez de recevoir: j'attends de vos nouvelles, & je suis avec sincérité,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

J'Ai appris, Monsieur, avec chagrin, que vous êtes en procès avec Monsieur..... votre beau frere; la part que je prends à vos intérêts, m'a déterminé à vous écrire cette Lettre pour vous exhorter à régler vos affaires à l'amiable; il est facheux que pour un peu de terre qui ne mérite pas d'être disputé vous alliez vous consumer en fraix, & vous

ruiner l'un & l'autre ; je vous conjure, Monsieur, par toute l'amitié que vous avez pour moi de changer de résolution, & d'agréer que deux amis communs terminent vos différends ; vous ne savez pas, comme moi, les dépenses qu'il faut faire dans la poursuite d'un procès ; si je n'en avois eu, je ne serois pas dans le triste état où je suis reduit : réflechissez, je vous prie, à toutes ces raisons ; & je ne désespére pas que vous ne consentiez à l'accommodement que je vous demande : je suis sans reserve,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Lettres à un ami sur la naissance de son fils.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir, Monsieur, la nouvelle des heureuses couches de Madame votre épouse ; je me représente la joie que vous avez, & cela augmente la mienne : je ne doute pas que ce nouvel enfant ne vous donne un jour beaucoup de satisfaction, & qu'il ne soit heureux, puisqu'il est né coiffé : je lui souhaite toute sorte de bonheur & de prospérité ; l'attachement que j'ai pour le pere, m'oblige à former des vœux pour le fils ; je présente mes très-humbles respects à la nouvelle accouchée, je

vous prie de la bien ménager, & de me croire avec beaucoup d'attachement,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

ENFIN, Monsieur, vous voilà présentement au comble de vos vœux: vous avez désiré depuis plus de dix ans, d'avoir des fruits de votre mariage: vous n'aviez pu encore en avoir; mais enfin Dieu a exaucé vos prières, & vous donne un fils: je vous en félicite, Monsieur, & j'en ressens autant de joie que qui que ce soit: je suis encore ravi d'apprendre que la nouvelle accouchée se porte bien, & que ses couches ont été heureuses: elle désiroit des enfans avec autant d'ardeur que vous; & je m'imagine que le plaisir qu'elle a eu de sortir de sa stérilité, l'a rendue insensible aux douleurs de l'enfantement: je souhaite que vous goûtiez longtemps le plaisir que vous donne la naissance de votre fils & que rien ne puisse le troubler; ce sont les vœux que fait pour vous celui qui est véritablement,

Monsieur, & très-cher ami,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres à un parent, sur le gain de son procès.

JE viens d'apprendre, Monsieur, que vous avez gagné votre procès, & que vous avez obtenu un Arrêt qui vous met à l'abri des chicanes de votre Partie : je n'ai jamais désespéré du gain de votre cause ; car vous aviez à faire à des Juges qui outre l'inclination naturelle qu'ils ont de rendre la justice, sont animés par l'exemple d'un illustre Chef, dont les rares vertus ont été admirées par le plus sage & le plus éclairé de tous les Rois ; qui joint à une science profonde, une intégrité inviolable, & qui ne peut donner que des Arrêts pleins de justice : après cela pouviez-vous perdre votre procès ? Je vous félicite de tout mon cœur, de la bonne issue que vous avez eu, & je vous prie de me croire,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

QUE j'ai de joie, Monsieur, d'apprendre que vous avez gagné votre procès, & que votre Partie a été déboutée de sa Requête civile, qui étoit enfin la dernière batterie qu'il avoit dressé contre vous ! Que

vous êtes heureux d'être débarrassé de cette affaire, & d'avoir triomphé aussi glorieusement que vous avez fait, de vos ennemis! Votre Partie se promettoit la victoire, & la passion l'aveugloit jusqu'à ce point, que de croire que la faveur l'emporteroit sur le bon droit, & sur la justice de votre cause; l'Arrêt que vous avez obtenu, vous assure une paisible possession de votre bien, & met le repos dans votre famille; je souhaite de vous voir jouir long-temps d'un si heureux succès, puisqu'il n'y a personne qui soit plus véritablement que moi,

Monsieur, Votre très-humble & affectionné serviteur.

****

Lettres à un Jeune-homme pour le porter à l'étude.

EN vérité, Monsieur, je n'ai pu m'empêcher de vous écrire cette lettre pour vous représenter qu'à l'âge où vous êtes, vous devriez songer à mieux employer le temps; vous passez votre jeunesse dans une vie molle & oisive, & vous ne pouvez vous résoudre à étudier: vous voyez cependant quel mépris on fait dans le monde d'un homme ignorant, & au contraire combien on estime un homme sçavant & éclairé; com-

ment pouvez-vous vous présenter dans une compagnie d'honnêtes gens ? Car enfin, quand on ne sait rien, on est obligé de se taire, & quand on est reduit à un silence forcé, on fait un mauvais personnage ; la lecture est un des meilleurs remédes qu'on puisse opposer à l'ignorance ; ainsi, Monsieur, appliquez-vous à lire de bons Livres ; entretenez-vous ensuite avec quelques personnes d'esprit, des choses que vous avez lues, servez-vous de votre esprit ; c'est l'avis que vous donne celui qui est avec affection,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

L'INTERÊT que je prends, Monsieur, à tout ce qui vous régarde ; m'a obligé de vous écrire pour vous avertir de ce qui se passe : je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où vous futes mis sur le tapis, un honnête-homme entre autres condamna hautement votre ignorance, & ne pouvoit digerer qu'un jeune homme de votre âge, avec le petit collet, employât si mal son temps à battre le pavé, sans regarder jamais un Livre ; j'ai cru que je devois vous donner cet avis pour vous exhorter à mieux profiter du temps, & à vous rendre habile homme : vous avez envie d'être Prêtre, & vous

ne sauriez vous imaginer combien il est dangéreux d'être Prêtre ignorant ; le libertinage qu'on voit parmi eux, ne vient que de leur inapplication, de leur oisiveté & de leur ignorance ; pour prévenir un si grand défaut, faites vous un étude réglée : par-là vous vous ferez un plaisir d'étudier & vous vous y accoutumerez insensiblement : je suis avec tout l'attachement possible,

Monsieur, Votre très humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres à un jeune-homme pour l'exhorter de s'adonner au Commerce.

VOUS me jettez, Monsieur, dans un grand embarras, puisque vous me demandez mon sentiment pour vous déterminer à prendre un état : vous savez la répugnance que j'ai à m'expliquer quand il s'agit de choisir une profession ; ma difficulté ne vient que de la crainte que j'ai qu'on ne s'en prenne à moi si le succès ne répond point à l'espérance qu'on peut avoir : il me semble cependant qu'il n'est pas difficile de vous déterminer : vous avez été élevé dans le commerce, Monsieur votre pere vous a laissé beaucoup de bien & de bonnes instructions pour le continuer ; d'ailleurs une nouvelle

occupation vous donneroit plus de peine & moins de profit; autant que je puis en juger, vous vous bornerez dans cet état: je vous le conseille, sans que pourtant je m'engage à être le garant du succès: je suis sans reserve,

Monsieur, Votre très-humble & très obéissant serviteur.

Autre.

NOUS sommes dans un temps si rude & si misérable, qu'il est difficile de vous dire, Monsieur, dans quel état & dans quelle profession on peut faire sa fortune, cependant comme il faut avoir égard à vos inclinations, & à votre industrie, je vous trouve très-propre pour le commerce; vous aimez la navigation, vous avez fait plusieurs voyages dans les Isles, vous y êtes connu & estimé, je vous conseille de vous faire dans le négoce: vous avez beaucoup d'industrie, vous avez assez d'expérience, je crois que vous réussirez; je ne vois pas quel autre emploi pourroit vous convenir, vous n'avez point étudié; vous n'aimez point le Palais ni la chicane; vous n'êtes point d'une condition à prendre un métier: je trouve que vous ne sauriez mieux faire que de vous jetter dans le commerce: je souhaite que vous en ayez tout le succès que vous pouvez

espérer, puisqu'il n'y a personne qui soit avec plus d'attachement que moi,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres à un ami pour lui persuader d'épouser une Demoiselle qui n'est point belle.

J'Ai appris, Monsieur, avec beaucoup de chagrin que vous ne songiez plus au mariage qu'on vous a proposé avec Mademoiselle..., parce qu'elle n'est pas belle : je suis surpris qu'un homme d'esprit comme vous, rejette un établissement avantageux pour une si foible raison : vous ne savez point, Monsieur, ce que vous faites ; vous n'avez pas encore senti toutes les peines & toutes les inquiétudes que cause quelquefois une belle femme : la Demoiselle que vous pouvez épouser, n'est pas difforme : elle n'est pas belle, mais enfin elle n'est pas d'une laideur affreuse, & de l'humeur dont je vous connois elle vous conviendroit mieux que toute autre : elle a beaucoup de vertu & beaucoup de bien, ces deux qualités peuvent bien contrebalancer une beauté qui est dépourvue de l'un & de l'autre ; elle est d'ailleurs alliée à des personnes de considération, & dont l'alliance vous fera beaucoup d'hon-

neur : réfléchissez, je vous prie, Monsieur, sur toutes ces raisons, vous conviendrez avec moi, que si on ne recherchoit que la beauté dans le mariage, peu de belles se marieroient dans ces quartiers : je suis avec beaucoup d'attachement,

Monsieur, Votre très-humble, &c

Autre.

J'Ai reçu, Monsieur, votre Lettre ce matin, quoiqu'elle soit de vieille date je n'aurois pas manqué d'y répondre plutôt si elle m'avoit été rendue ; votre irrésolution me donne beaucoup de chagrin : vous convenez que la Demoiselle que je vous ai proposée en mariage est riche, & qu'elle a beaucoup de mérite ; mais vous n'êtes pas encore déterminé à l'épouser, parce qu'elle n'est pas assez belle ; je trouve que vous avez le goût fort difficile, une vertu consommée, un bel esprit, un bien considérable, & une beauté accomplie, ma foi vous demandez trop ; & quoique vous méritiez beaucoup, je vous assure que si j'étois fille & que j'eusse toutes ces belles qualités, vous ne m'auriez jamais pour femme : rendons-nous justice : trouve-t-on en vous ce que vous demandez dans une fille ? croyez moi, ne refusez pas le parti que je vous offre ; & quand on trouve beaucoup de vertu & beaucoup

coup de bien dans une femme, un homme eſt trop heureux : faites-moi je vous prie, ſavoir de vos nouvelles, & ſoyez perſuadé que vos intérêts me ſont à cœur, & que je ſuis ſans reſerve,

Monſieur, Votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur.

****

Lettres pour exhorter un Gentilhomme d'aller à l'armée.

LA part que je prends, Monſieur, à tout ce qui vous regarde, m'oblige à vous écrire cette Lettre pour vous donner des avis dont vous profiterez ſi vous voulez & que je vous prie cependant de prendre en bonne part : je me trouvai, il y a quelques jours, dans une compagnie où l'on vint à parler de vous, & en des termes fort déſavantageux : on dit entr'autres choſes, qu'un Gentilhomme comme vous, ſans femme & ſans enfans, ne devroit pas vivre dans une telle oiſiveté, & paſſer ſa jeuneſſe dans l'obſcurité & ſans éclat ; on jugeoit que le parti des armes vous conviendroit, & que dans le ſervice vous prendriez une éducation & des maniéres que vous n'avez pas. Voilà, Monſieur, les diſcours qu'on tint de vous : je ſoutins vos intérêts avec chaleur : je répondis que vous

n'aviez pas de bien pour aller à l'armée ; que vous dépendiez d'un pere, que vous n'aviez aucun Patron, & qu'enfin vous aviez pris, quoique jeune, un train de vie, qui seroit impossible de réformer : je dis plusieurs autres choses pour vous défendre ; car personne n'est plus sincérement que moi,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

ON me fait l'honneur de croire, Monsieur, que j'ai quelque pouvoir sur votre esprit ; & que vous déferez aux avertissemens que je vous donne : je souhaiterois que cela fût véritable, je m'adresserois à vous avec plus de confiance, & je vous parlerois avec plus de liberté : quoiqu'il en soit je vous écris celle-ci, Monsieur, pour vous proposer si vous voulez entrer dans la Cavalerie, Monsieur votre oncle vous y a procuré une Lieutenance, tout vous invite à accepter de si belles offres : vous êtes de qualité, vous avez un puissant Patron, & d'ailleurs vous servirez un Prince qui n'a jamais manqué de récompenser le mérite, quand il lui a été connu ; prenez donc, Monsieur, une noble résolution ; faites-moi savoir de vos nouvelles, & croyez-moi avec beaucoup d'estime,

Monsieur, Votre très humble serviteur.

****

Lettres pour inviter un ami à venir passer les Vacances à la Campagne.

JE profite, Monsieur, de la commodité que je trouve pour vous écrire, & pour vous faire ressouvenir de la parole que vous m'avez donné de me venir voir ces Vacances : je vous attends avec impatience, & je ne puis goûter de véritable plaisir qu'en votre compagnie ; si vous aimez la chasse, le lieu où je suis est très-propre ; nous avons beaucoup de gibier & de fort bons tireurs ; si vous aimez la pêche, nous pourrons vous donner ce plaisir : si vous voulez quelquefois vous promener sur l'eau, la riviere est à quatre pas de la maison : enfin nous sommes dans un lieu de délices, & où votre seule présence seroit nécessaire pour que j'y puisse trouver tout l'agrément que je souhaite : je n'ai encore fait aucune partie de divertissement ; ce ne seroit pas pour moi une partie de plaisir, si vous n'y étiez pas : venez donc incessamment, je vous en conjure, & croyez-moi plus que jamais, Tout à vous.

Autre.

COmme votre santé m'est très-précieuse, & que je ne veux rien omettre pour l'entretenir, je vous prie, Monsieur, de venir

passer quelques jours à la Campagne avec moi, vous n'avez que le temps des vacances pour vous reposer & pour vous délasser des grandes fatigues que vous prenez pendant le cours de l'année : & comme je suis persuadé que dans le temps que nous sommes, la Campagne a beaucoup plus d'agrémens que la Ville, je vous prie d'y venir prendre quelque divertissement ; le temps & la saison vous y invitent : je vous promets que vous n'y ennuyerez point ; faites-moi savoir si je puis espérer de vous ce plaisir, ayez la bonté de m'en donner avis deux ou trois jours avant ; afin de vous envoyer des chevaux : je suis de tout mon cœur,

Monsieur, Votre très humble serviteur.

****

Lettres pour retirer un jeune homme d'un mauvais commerce.

JE ne me lasserai point, Monsieur, de vous écrire, quoique vous vous obstiniez à ne pas répondre à mes Lettres ; je connois l'obligation indispensable où je suis de ne rien ménager pour vous retirer du mauvais commerce où vous êtes depuis long-temps ; & dussent tous mes avertissemens être inutiles, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait de mon côté ce que j'ai cru devoir faire ;

votre vie eſt ſcandaleuſe ; il n'eſt point de débauche dont vous ne ſoyez capable ; tout le monde vous mépriſe ; il n'y a perſonne qui ne parle de vous en de termes très-déſavantageux, c'eſt une folie de dire que vous êtes jeune & que vous changerez de vie lorſque vous ſerez marié ; en vérité, Monſieur, on ne ſauroit aſſez tôt ſe défaire de ſes méchantes habitudes : je ſouhaite plus que qui que ce ſoit que vous quittiez les vôtres, puiſque je ſuis avec beaucoup d'attachement,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Autre.

JE ſuis obligé, Monſieur, de vous écrire une troiſiéme Lettre pour vous faire toujours les mêmes remontrances, puiſque vous perſéverez dans vos débauches : ſi la Religion ne peut rien ſur vous, du moins l'honneur du monde devroit vous retenir ; cependant vous êtes inſenſible à l'un & à l'autre ; & votre déréglement a paſſé toutes les bornes de la pudeur & de l'honnêteté : je vous conjure, Monſieur, de vous faire un peu de violence, de changer de conduite, & ſur tout de vous défaire de cette méchante habitude que vous avez de vous enyvrer tous les jours : il n'eſt point de vilaine action dont vous ne ſoyez capable quand vous êtes

dans ce misérable état : vous ruinez votre santé, & vous devenez tout hébêté, vous ne sauriez croire le tort que cela vous fait dans le monde ; vous devriez suivre l'exemple de Monsieur votre frere ; j'espére de votre amitié que vous aurez égard à la priére que je vous faits, puisque je n'ai d'autre vue que vos intérêts, & que je suis très-sincérement,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres pour exhorter un homme de parler moins.

J'Avois toujours oui-dire, Monsieur, que le propre des femmes étoit de parler beaucoup, & qu'il n'y avoit que les personnes du sexe qui tombassent dans ce défaut ; je vois cependant que tous les hommes n'en sont pas exempts, & qu'il s'en trouve parmi eux qui ne cederoient point aux plus grandes parleuses ; vous en fourniſſez un bel exemple, & vous passez pour le plus grand brailleur qu'on ait jamais entendu ; vous ne vous appercevez pas cependant que vous faites voir par-là la petitesse de votre esprit, que vous ne découvririez pas, si vous parliez moins ; souvenez-vous que le silence est le parti le plus sûr de celui qui a sujet de se

défier de soi-même, & c'est le parti que je vous conseille de prendre ; je connois la portée de votre esprit ; croyez-moi, moins vous parlerez, moins on vous mépriſera : je suis très-sincérement,

Monsieur, Votre très-humble & très obéissant serviteur.

Autre.

JE vous avoue, Monsieur, que le discours que vous avez tenu de moi m'auroit donné du chagrin, si on ne m'avoit dit en même-temps en quel état vous étiez : il est bien vrai que le vin ôte entiérement la raison à un homme ; car enfin pouvez-vous me traiter de fou, vous assurement qui ne passez point pour sage ? si vous êtes capable de recevoir quelque conseil, vous mettrez un frein à votre langue, & vous ne parlerez, si vous me croyez, de personne qu'en bonne part : vous seriez en peine de prouver ce que vous avancez ; au lieu qu'on ne peut rien dire de vous qu'on ne puisse justifier quand on voudra : je suis autant comme je dois l'être,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres pour détourner un ami de vivre dans le Célibat.

NON, Monsieur, je ne saurois approuver les raisons qui vous détournent du mariage & qui vous déterminent à vivre dans le célibat : vous prévoyez, dites-vous, que vous seriez jaloux, & qu'étant tourmenté de cette passion, vous seriez malheureux & vous rendriez une femme malheureuse : cette raison, Monsieur, seroit bonne si ce que vous prévoyez devoit infailliblement arriver, mais ces conjectures sont fausses ; & parce que vous êtes Amant jaloux, ce n'est pas une conséquence que vous le soyez quand vous serez marié ; car la jalousie, Monsieur, n'est autre chose qu'un déplaisir causé par la crainte qu'on a de perdre ce qu'on aime : un Amant craint toujours que sa Maîtresse ne l'abandonne, & qu'elle ne lui ôte son cœur pour le donner à un autre : dans cette crainte la jalousie le tourmente, & cette passion alors est excusable : mais dans le mariage un mari devient le maître du cœur de sa femme par le Sacrement qui l'unit à elle : il en a toute la tendresse il en goûte toutes les douceurs ; après cela peut-il craindre qu'on lui enleve un cœur qui travaille à se

conserver par de véritables sentimens d'amour & d'estime ? Désabusez vous, Monsieur, quand on aime tendrement une femme, on peut être à l'abri de toute sorte de crainte : je me reserve à vous entretenir plus long-temps sur ce sujet, quand je vous verrai ; je suis cependant,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

VOUS ne voulez pas vous marier, Monsieur, parce que vous craignez l'embarras d'un ménage : si tous les hommes étoient dans la même crainte, le monde finiroit bientôt ; cependant, Monsieur, croyez-vous être exempt de trouble & d'embarras, étant seul & n'ayant point de femme ? & ne savez-vous point que Dieu n'a donné la femme à l'homme, qu'afin qu'il eût une compagne fidéle, avec qui il pût partager ses peines & ses ennuis ? La vie d'un garçon est quelque chose de triste : pour moi, je ne trouve rien de plus doux que d'avoir une femme qu'on aime, à qui on découvre son cœur, & avec qui on partage ses chagrins & ses plaisirs, ce sont de douceurs que vous ne goûterez point dans le célibat : réfléchissez, Monsieur, à toutes ces raisons : je suis de vos amis autant qu'on peut l'être, & je

suis faché de vous voir toujours éloigné pour le mariage : je suis avec attachement,

Monsieur, Votre très-humble serviteur.

****

Lettres pour exhorter une femme à garder le secret.

JE ne doute point Mademoiselle, que vous ne me gardiez le secret que je vous ai confié ; je ne vous ai découvert dans quels sentimens on étoit pour vous, que pour votre avantage, afin que vous preniez là-dessus vos mésures ; l'amitié dont vous m'honorez, me fait espérer que vous me tiendrez parole, & que vous ne me mettrez point en jeu : vous connoissez de tout temps la sincérité de mon cœur ; je connois aussi la sincérité du vôtre : il y a plaisir de confier les choses les plus sécrettes à une personne qui a autant d'esprit & de jugement que vous en avez : je n'entreprends pas ici de faire votre éloge, je le réserve à un autre temps : je suis avec un profond respect & avec beaucoup d'estime,

Mademoiselle, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

C'Est vous demander beaucoup, Mademoiselle, quand je vous demande de garder le secret ; les femmes n'en sont pres-

que point capables, & cependant je voudrois l'exiger de vous; comme je connois votre jugement, pour peu que vous vouliez vous faire de violence, & reprimer en vous la passion que les personnes de votre sexe ont de trop parler, je ne doute pas que vous ne gardiez toutes sortes de secrets, vous savez qu'il n'y a rien qui fasse plus connoître la petitesse de l'esprit, que lorsqu'on découvre tout ce qu'on a sur le cœur & qu'il n'y a rien qui distingue le fou du sage, si ce n'est que celui-ci pense ce que l'autre dit; je me propose de vous voir en peu de jours & vous assurer que je suis plus que jamais avec un profond respect,

Mademoiselle, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres pour exhorter un jeune-homme d'être plus sobre.

J'APPRENDS, Monsieur, avec une extrême douleur, que les rémontrances qu'on vous a faites jusqu'à présent sont inutiles, & que vous continuez toujours à faire des excès à boire qui sont indignes d'un honnête-homme: en vérité ne faut-il pas que vous soyez sans Religion & sans honneur, pour mener une vie de bête, & non pas

d'une perſonne raiſonnable : Si la Religion ne peut rien ſur vous, du moins par un principe d'honneur vous devez vous corriger; car enfin dans le monde on ne regarde un yvrogne de profeſſion qu'avec le dernier mépris; on le juge incapable de tout commerce ne pouvant jamais compter ſur un homme dont la raiſon eſt toujours troublée : je vous prie, Monſieur, de refléchir à toutes ces raiſons, & de ne plus affliger un pere qui n'a de l'attachement que pour vous; je ſuis autant que je le dois,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Autre.

J'Ai appris, Monſieur, que vous étiez enfin réſolu d'aller au ſervice : je ſuis ravi que vous ayez ce deſſein, vous ne ſauriez mieux faire; & comme je vous ai toujours compté au nombre de mes meilleurs amis, j'eſpére que vous prendrez en bonne part un avis que je veux vous donner, & qui vous ſera très-utile dans la ſuite ſi vous vous en ſervez, vous avez le malheur de ne pas vous poſſéder dans le vin, & je ne vous croyois pas dans ce défaut : votre mérite d'ailleurs & votre naiſſance ne vous ſeront d'aucun ſécours : car enfin de tous les vices l'yvrognerie eſt le plus pernicieux à un homme de guerre

guerre ; & quelle apparence qu'on confie de grands emplois à un homme qui eſt toujours à la veille de perdre ſa raiſon ? Le Maréchal de Rantzau, qui étoit d'ailleurs un grand homme, eut le cruel déplaiſir, pour n'avoir pas eu la force de ſe poſſéder dans le vin, d'avoir manqué l'entrepriſe d'Oſtende dont la conquête lui eût été ſi glorieuſe. On devient encore mal-propre, ſtupide, incapable de ſecret : qualité de toutes les qualités la plus néceſſaire à la guerre, pour un homme qui aſpire à de grandes choſes : j'eſpére vous voir avant votre départ, & vous entretenir plus long-temps ſur ce ſujet ; vos intérêts me ſont à cœur, puiſque je ſuis plus que perſonne,

Monſieur, Votre très-humble, & très obéiſſant ſerviteur.

****

Lettres à une perſonne qui avoit mal pris une raillerie.

JE vous avoue, Monſieur, que je fus extrêmement ſurpris, quand vous ſortites l'autre jour bruſquement d'une maiſon où nous étions, pour une raillerie qu'on vous fit, & que vous parliez fort mal pour un homme d'eſprit : vous ſavez que la raillerie a été de tous les ſiécles : & on paſſe pour

un esprit mal-fait, si on la souffre en de certaines rencontres, le principal est de ne la pas confondre avec l'offense; c'est ce que vous avez fait : vous me permettrez de vous dire que dans cette occasion vous ne fites point paroître votre Jugement; car je puis vous assurer qu'on n'avoit aucun dessein de vous faire de la peine, & vous devez être persuadé qu'il n'y avoit personne dans la compagnie assez emporté pour vous chagriner de propos délibéré; pour moi, Monsieur, en mon particulier je vous proteste que ce n'étoit point mon dessein, puisque je suis avec beaucoup d'attachement,

Monsieur, Votre très humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

JE conviens avec vous, Monsieur, que la plaisanterie ne plaît pas toujours; & que le personnage déplaisant, quelque bien qu'on le fasse, est un personnage qu'il est bon de faire rarement; mais vous m'avouerez aussi que la raillerie qui n'a d'autre but que de surprendre & de réjouir tout ensemble, peut avoir son mérite, & qu'il faut être brutal pour se plaindre lorsqu'elle est innocente : vous voyez sans doute que tout ce préambule que je fais, ne rend qu'à vous faire connoître la faute que vous avez faite

de prendre en mauvaise part la plaisanterie qu'on vous fit l'autre jour ; il n'étoit pas besoin de brusquer pour nous obliger de la finir : vous n'aviez qu'à témoigner dans le moment, d'un air un peu sérieux, qu'elle ne vous étoit pas agréable, & nous aurions d'abord changé de stile : croyez-moi, Monsieur, cette action ne vous a point fait d'honneur : on ne vous auroit jamais cru si violent, tout le monde avoit meilleure opinion de vous, nous sommes pourtant bien aise de vous connoître ; nous en userons autrement avec vous dans de semblables rencontres : je suis, Votre très-obéissant serviteur.

****

Lettres à un jeune homme qui fréquente les mauvaises compagnies.

NON, Monsieur, je ne saurois goûter vos raisons ; & parce que parmi les personnes de votre condition vous trouverez de malhonnêtes gens, je ne vois pas que cela puisse vous empêcher d'éviter leur mauvaise compagnie : nous sommes dans un temps où l'on aime les gens sages ; & quand on trouve des personnes d'un autre caractére, si on ne peut se dispenser absolument d'avoir quelque commerce avec eux, ce n'est pas du moins qu'autant que la bienséance & la nécessité

l'exigent, on s'en défait avec adresse, & on se garde bien d'en faire des amis : voilà, Monsieur, comme vivent les personnes sages ; il faut se faire aimer de tout le monde, si on peut ; mais il ne faut point fréquenter toutes sortes de personnes : je suis avec attachement,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

PUISQUE vous avez une entiere confiance en moi vous agréérez, Monsieur, que je vous avertisse que la fréquentation des personnes que vous voyez dans votre voisinage, peut vous devenir pernicieuse : on se laisse aller insensiblement au méchant exemple, & il est certain qu'on jugera de vous par rapport aux personnes que vous fréquentez ; vous savez sans doute le proverbe, *Dis-moi qui tu vois, & je te dirai qui tu es* : ne vous liez donc qu'avec des personnes dont la réputation puisse répondre de la vôtre, donnez de bonne heure de bonnes impressions de vous, & songez que des premieres démarches que nous faisons en entrant dans le monde, dépend d'ordinaire la bonne ou mauvaise opinion qu'on a de nous tout le reste de la vie : je crois, Monsieur, que vous prendrois tout ceci en bonne part ; vous

connoissez l'amitié qui m'unit à vous ; & il est naturel de désirer la perfection dans une personne qu'on aime : je suis sans reserve,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres à un Auteur sur le jugement qu'on fait de son Livre.

JE me trouvai, Monsieur, il y a quelques jours, dans une compagnie où l'on vint à parler du dernier ouvrage que vous avez mis au jour ; il y eut des personnes qui en condamnerent le stile & les expressions : je vous avoue que je n'ai jamais tant souffert ; le respect qu'on doit aux personnes du sexe m'empêcha de soutenir vos intérêts avec autant de chaleur que j'aurois jamais voulu ; & d'ailleurs j'enrageois d'avoir à faire avec deux Dames qui sont hors d'état d'entendre raison ; car ce n'est point leur affaire de juger d'un ouvrage d'esprit ; & c'est ce que je me contentai de leur représenter le plus honnêtement qu'il me fut possible ; je me propose de vous faire rire quand je vous verrai ; on condamna un terme qui est dans la bouche de tous ceux qui savent parler Français : vous ne verrez rien de plus naïf que la critique de ces personnes ; j'aurois été au desef-

poir qu'elles euſſent eſtimé votre Livre : leur approbation m'en auroit fait concevoir une mauvaiſe opinion : je ſuis avec beaucoup d'attachement,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Autre.

J'AI lu, Monſieur, avec beaucoup de plaiſir le dernier de vos ouvrages qui vient de paroître ; vos remarques ſont très-curieuſes & très-ſçavantes. On ne peut rien voir de plus recherché ; il y en a qui les trouvent trop longues ; & quand elles n'auroient pas été ſi étendues, on dit qu'on auroit eu plus de plaiſir à les lire : pour moi, Monſieur, je ne ſuis pas de ce ſentiment, je n'y trouve rien d'inutile, & tout m'y paroît fort beau ; votre traduction d'ailleurs eſt ſi naturelle, que le Poëte n'auroit pu mieux s'expliquer en notre langue que vous avez fait ; ſi vous avez achevé l'ouvrage dont vous me parliez il y a quelque-temps dans une de vos Lettres, vous me feriez beaucoup de plaiſir de me l'envoyer ; je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

****

Lettres de consolation à un pere sur la mort de son fils.

MONSIEUR, Les tristes nouvelles de la mort de Monsieur votre fils m'ont sensiblement touché, & d'autant plus, que je connois particuliérement son mérite. Je vous avoue, Monsieur, que la perte que vous venez de faire, est fort grande; mais vous savez mieux que moi, qu'il faut souffrir avec patience tous les accidens qui ne nous arrivent point par notre imprudence & par notre faute; ce n'est pas que je veuille condamner vos soupirs & vos regrets; ils sont très-justes; mais enfin il faut que la raison l'emporte, puisqu'il y a de justice à les répandre: je suis avec attachement, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

MONSIEUR, J'avoue que vous avez perdu beaucoup en perdant Monsieur votre fils; il faisoit toute la consolation de votre famille, il adoucissoit les incommodités de votre vieillesse par l'attachement respectueux qu'il avoit pour vous, ces

pendant Dieu vous l'a enlévé dans la fleur de son âge, & dans un temps où il vous étoit plus nécessaire que jamais : cette perte, Monsieur, m'afflige beaucoup, non-seulement par rapport à vous, mais par rapport à Monsieur votre fils, dont le mérite ne m'étoit pas inconnu : si je ne connoissois votre vertu & votre résolution à la volonté de Dieu, je m'efforcerois de vous donner quelque consolation ; mais je suis persuadé que vous n'en cherchez & que vous n'en espérez que de Dieu seul ; je joindrai mes prières aux vôtres, pour qu'il vous donne la force de supporter un accident aussi affligeant que celui là ; je suis avec respect.

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres de consolation à un fils sur la mort de son pere.

MONSIEUR, Je vous aurois plutôt témoigné la douleur que me cause la mort de Monsieur votre pere, si j'avois cru que vous eussiez été capable de quelque consolation ; j'ai voulu vous donner le temps de satisfaire les premiers mouvemens d'un cœur aussi tendre que le vôtre, & vous agréerez présentement que je m'acquitte d'un triste

devoir, en vous témoignant que je suis très-sensible à votre affliction : votre douleur est très juste ; car vous avez perdu tout ce que vous pouviez perdre ; mais enfin, Monsieur, vous savez que Dieu ne vous avoit pas donné Monsieur votre pere pour vous le laisser toujours ; il vous a précédé : nous le suivrons peut-être plutôt que nous ne pensons ; réfléchissez, je vous prie, à la nécessité de mourir où nous sommes tous engagés, & je suis assuré que cette réflexion vous consolera beaucoup : je suis sans réserve,

Monsieur, Votre très humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

MONSIEUR, ce n'est pas pour vous consoler de la perte que vous venez de faire de Monsieur votre pere, que je me donne l'honneur de vous écrire, c'est pour vous marquer la part que j'y prends : votre douleur est si juste & si grande que je désespérois de pouvoir y donner quelque soulagement ; Dieu vous afflige, il vous consolera lui-même, & sur-tout si vous avez soin de lui faire un sacrifice de toutes les disgraces qui vous arrivent dans la vie ; personne n'est à l'abri de ces sortes d'accidens, & c'est ce qui doit nous servir de consolation ; je le

ſouhaite de tout mon cœur, puiſque je ſuis plus que perſonne,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

****

Lettres de conſolation à un ami ſur la mort de ſa femme.

MONSIEUR, Je ne ſai de quels termes je puis me ſervir pour vous conſoler de la perte que vous avez faite de Madame votre femme : j'en ſuis moi-même ſi ſenſiblement touché que je me trouve plus diſpoſé à pleurer avec vous, qu'à vous donner quelque ſorte de conſolation ; je ſai par expérience combien eſt ſenſible une perte ſemblable à celle qui vous afflige : j'ai répandu autrefois des larmes pour le même ſujet qui vous fait ſoupirer aujourd'hui : & quand je me repréſente combien j'ai été affligé dans une pareille occaſion, je ſuis obligé de vous dire que vous ne devez attendre que du Ciel votre conſolation ; le temps adoucira la violence de votre douleur, il eſt vrai ; mais ſi le bon Dieu ne vous conſole, cette même douleur qui paroîtra pour quelques temps aſſoupie, ſe reveillera pour vous affliger plus qu'auparavant ; ainſi ayez recours à celui qui peut ſeul nous conſoler dans nos diſgra-

ces ; je souhaite qu'il vous soulage, & il ne tiendra pas aux vœux & aux prières de celui qui est sans réserve,

Monsieur, Votre très-humble & très-affectionné serviteur.

Autre.

N'Attendez pas de moi, Monsieur, que je vous console dans l'affliction que vous cause la mort de Madame votre femme ; l'amitié qui m'unit à vous depuis si long-temps, & qui me rend sensible à tout ce qui nous touche, m'a mis dans un état, dès que j'ai appris cette triste nouvelle, que j'ai besoin qu'on me console, bien loin d'être en état de consoler les autres : tout ce que je puis vous dire pour notre commune consolation, est que Madame votre femme est morte dans l'innocence & dans la sainteté où elle a toujours vécu : je vous avoue que cette pensée adoucit ma douleur : & la félicité dont nous pouvons croire qu'elle jouit, nous doit faire supporter sa perte avec plus de résignation & de patience : je suis avec plus d'attachement que jamais,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****

Lettres de consolation à une femme sur la mort de son mari.

MADAME, Je suis dans une extrême affliction depuis que j'ai apris la triste nouvelle de la mort de Monsieur votre mari ; elle me touche trop sensiblement : j'ai perdu le plus fidéle & le meilleur ami qu'on puisse jamais avoir ; je suis, Madame, hors d'état de pouvoir vous consoler ; votre vertu vous est présentement d'un grand secours ; & je ne doute pas que Dieu, qui veut éprouver votre patience, ne vous donne dans le besoin assez de force & de fermeté pour supporter sans murmurer les disgraces qu'il vous envoie ; demandons-lui vous & moi cette grace, je vous en conjure : vous ne pouvez trouver qu'en lui votre consolation, je suis avec respect,

Madame, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Autre.

MAdame, Vous avez trop bien connu l'estime que j'avois pour Monsieur votre mari, & l'amitié qui nous uniſſoit depuis si long temps, pour que vous puissiez douter de l'affliction que me cause sa perte ; je

je suis aussi convaincu de votre douleur, parce que j'ai été témoin de la bonne union qu'il y avoit entre Monsieur votre mari & vous dans notre commune affliction, il faut attendre du Ciel notre consolation : Dieu nous soulage toujours des maux qu'il nous envoie, mais il veut des soumissions pour nous rendre dignes de cette faveur ; il faut adorer la Providence sans murmurer : c'est le seul moyen de vivre en repos au milieu des peines & des afflictions qui nous environnent ; pour moi, Madame, je prendrai toujours part aux vôtres, puisque personne n'est avec plus d'estime & de respect,

Madame, Votre très-humble, &c.

****

Lettres de consolation à un Marchand qui n'a pas réussi dans son négoce.

J'Ai appris, Monsieur, avec une extrême douleur, que vous avez perdu un vaisseau qui venoit des Isles, & qui étoit fort richement chargé : s'il étoit heureusement arrivé, votre fortune étoit faite ; au lieu que s'étant perdu, vos affaires sont dans un mauvais état ; cette perte est affligeante, je vous l'avoue, & d'autant plus grande qu'on ne peut presque point y remédier ; j'en suis sensiblement touché ; je vous assure, Monsieur, & je trouve votre douleur fort juste :

mais enfin il faut supporter avec patience tous les accidens qui nous arrivent, quand il n'y a point de notre faute & de notre négligence; & si vous recevez cette disgrace avec résignation je ne doute pas que Dieu ne récompense votre patience, & qu'il ne vous dédommage de toutes les pertes: je le souhaite de tout mon cœur, puisqu'il n'y a personne qui soit avec plus d'attachement que moi,

Monsieur; Votre très-humble, &c.

Autre.

VOus agréérez, Monsieur, que je joigne ma douleur à celle de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître, & que je vous témoigne combien je suis sensible à la disgrace qui vous est survenue; ce qui doit vous servir d'une grande consolation, c'est que tout le monde y prend beaucoup de part; & il n'y a personne qui ne compatisse à toutes vos peines, parce qu'on sait que vous ne vous-êtes point attiré ce malheur par votre imprudence; ni par votre mauvaise conduite: on rend justice à votre sagesse; on a remarqué que vous vous êtes toujours comporté dans votre négoce en homme d'honneur & de bien, & vous devez être persuadé que cette bonne réputation vous aidera à vous relever de votre chûte: vous pouvez particuliérement compter sur

celui qui sera toute sa vie,

Votre très-humble, &c.

****

Lettres de consolation à un homme qui est tombé dans la disgrace d'un grand Seigneur.

SI je ne connoissois, Monsieur, la force de votre esprit, je m'appliquerois avec plus de soin à chercher des raisons pour vous consoler; mais je suis persuadé que vous avez fait voir par votre constance qu'il n'appartient qu'aux ames foibles d'attendre d'une longue suite d'années le remède à leur douleur & à leur affliction; la haine de vos ennemis vous est plus glorieuse, que la bienveillance de ceux qui vous donnoient leur appui; car si vous n'étiez pas tombé dans cette disgrace, votre vertu n'auroit jamais paru avec tant d'éclat; & on n'auroit jamais connu votre fermeté, si on ne l'avoit jamais mise à l'épreuve: on ne peut point mériter le nom de soldat, quand on ne voit que de siéges & de batailles en peintures; aussi ne mérite-t-on pas le nom de sage quand on n'a point donné de preuves de sa constance dans la mauvaise fortune, ainsi bien loin de m'affliger avec vous: je me réjouis de vous voir triompher de l'adversité, & de tous les malheurs qui vous arrivent: je suis avec beaucoup d'estime,

Votre très-humble, &c.

Autre.

MONSIEUR, Si vous êtiez tombé dans la disgrace & dans le malheur qui vous est arrivé par votre imprudence ou par quelque lâcheté, je vous avoue que je plaindrois votre sort; mais tout le monde sait que votre mérite vous a attiré des envieux, qui par des faux rapports vous ont rendu de méchans offices, & vous ont attiré l'inimitié d'une personne qui vous honoroit de sa bienveillance; cette disgrace me paroît moins insupportable; c'est sans doute cette réflexion qui vous fait supporter la vôtre avec plus de résignation; elle vous sera honorable, si vous ne vous laissez point abattre & vous triompherez plus glorieusement de tous vos envieux, par un généreux mépris que vous ferez de tous les accidens qui peuvent vous arriver: je suis convaincu, Monsieur, que vous ne manquerez point de courage & de force d'esprit, je vous rendrai toujours cette justice: & si je ne suis pas assez puissant pour rétablir votre fortune, j'aurai du moins assez de fermeté pour publier la perfidie de ceux qui l'ont ruinée; c'est ce que vous pouvez attendre de celui qui sera toute sa vie,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

LETTRES GALANTES.

Lettres de protestation d'amour & de fidélité.

MADEMOISELLE,

IL faut enfin que je vous dise, mais de cœur plutôt que de bouche, que de toutes les personnes du monde, vous êtes la seule que j'aime uniquement, & que j'aimerai toute ma vie, ce ne sont point de complimens de civilité; mon ame vous exprime tous mes sentimens avec la même sincérité que mon esprit les a conçus, sans avoir eu d'autre objet que celui de votre mérite. Si vous en doutez, Mademoiselle, servez-vous du pouvoir absolu que vous avez acquis sur moi pour en avoir toute sorte de preuves; ma vie est en votre disposition, je la hazarderai avec plaisir pour votre service ou pour votre satisfaction, puisqu'il faut pour mon repos que je sois toujours,

Mademoiselle,

Votre très-humble & très-obéissant & très-fidéle serviteur.

Autre.

MADEMOISELLE,

Quand je vous dirois que vous êtes l'unique objet de mes respects & de mon attachement, je ne vous représenterois encore que fort foiblement l'estime & l'amour que je sens pour vous : je vous proteste que vous êtes si absolue sur mon cœur, que je n'ai d'autre liberté que celle de publier par tout que je suis sans reserve,

Mademoiselle, Votre très-humble & très-soumis serviteur.

****

Lettres pour servir de réponse à ces Lettres de protestation d'amour.

LEs Amans d'aujourd'hui, Monsieur, sont si accoutumés à publier par-tout leur amour & leur constance, qu'ils persuadent leur passion de la même maniére qu'ils la sentent : vous avez beau dire que vous m'aimez uniquement, je me défie tant des discours qu'on tient à mon avantage, que j'ai de la peine à les écouter, bien loin d'y ajouter foi : je ne vous demande qu'un peu d'estime : vous le devez, puisque j'ai beaucoup de considération pour vous ; c'est

de quoi je vous prie d'être persuadé, & de me croire,

Votre très-humble servante.

Autre.

MONSIEUR,

Vous êtes trop éloquent pour être amoureux : une passion violente comme celle que vous feignez avoir pour moi, ne s'exprime, comme toutes les autres passions, que par le silence ; je suis persuadée que vous avez employé plus de temps à composer la belle Lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que vous n'en avez passé dans les peines de l'amour, dont vous dites que vous êtes épris; quoi qu'il en soit, votre dissimulation ne m'est pas si désagréable que je ne vous sois obligée du tour que vous avez pris de bien déguiser votre amour ; j'aurai toujours du plaisir lorsque vous me mettrez au nombre de vos très-humbles servantes.

Lettres de Plainte.

MADEMOISELLE,

IL faut que je vous avoue que je suis bien malheureux de n'avoir jamais pu méri-

ter de vous une déclaration, que les services que je vous rends depuis si long-temps vous sont agréables; quoique cette récompense soit fort considérable, venant de vous, il me semble que je pouvois y prétendre après un si long temps: vous en userez cependant comme il vous plaira; puisque je sais aimer, il faut que j'apprenne à souffrir; considérant d'ailleurs que je dépens entiérement de vous en qualité de,

Mademoiselle, Votre très-humble, &c.

Autre.

MADEMOISELLE,

JE n'eusse jamais cru qu'étant honorée publiquement de tout le monde & parfaitement de moi seul, vous eussiez discontinué à me donner des marques de votre amour; il est vrai que dans la servitude où je suis, je ne dois pas vous demander raison de ce que vous faites: comme il est difficile de souffrir & de se taire, je trouve du soulagement en vous disant mes peines & mes chagrins; si vous ne changez de maniére d'agir, vous courez risque en me perdant d'être privée pour jamais,

Mademoiselle,

Du plus humble & du plus fidéle de vos serviteurs.

****

Lettres pour servir de réponse à ces Lettres de plainte.

MONSIEUR,

JE suis surprise que vous vous plaigniez de moi, puisque je n'ai jamais eu pour vous que de l'estime : il est vrai que mon humeur vous a donné souvent sujet de n'être pas content, mais je vous prie de croire que je n'ai jamais été coupable qu'en apparence de ce dont vous m'accusez, & je n'ai jamais été un moment sans aimer : je vous fais cette déclaration pour vous faire voir l'injustice de vos réproches ; soyez convaincu que je vous serai fidéle toute ma vie, & que je suis autant que je dois l'être,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissante servante.

Autre.

MONSIEUR,

VOUS avez beau publier ma cruauté & mon indifférence, ceux qui connoissent mon inclination & mon penchant en jugeront autrement ; je ne me plains que de ce que je suis trop sensible ; si vous aviez étu-

dié mon humeur depuis le temps que vous m'avez pratiquée, vous auriez meilleure opinion de moi que vous n'avez; j'espére que vous changerez de sentiment dans la suite : le temps vous désabusera, & je m'assure que vous aurez du chagrin d'avoir eu des pensées de moi aussi désavantageuses & aussi injustes que les vôtres; cela n'empêchera pas que je ne sois,

Monsieur,

Votre très-humble servante.

Lettres pour se plaindre d'une inconstance.

MADEMOISELLE,

JE n'eusse jamais cru qu'après tant de protestations & d'assurances que vous m'avez données de fidélité, vous eussiez perdu le souvenir même de les avoir faites; mais enfin en me disant, que c'est votre humeur, vous m'imposez silence; vivez donc contente avec votre nouvelle conquête; & sachez que de tous les Amans que votre légéreté vous procurera; vous n'en trouverez jamais un qui soit aussi sincérement que j'ai été autrefois,

Mademoiselle,

Votre très-obéissant serviteur.

Autre.

MADEMOISELLE,

Ce n'eſt pas pour vous reprocher votre infidélité que je vous écris cette lettre ; car votre inconſtance me fait plus de compaſſion qu'elle ne me cauſe de chagrin ; je dis plus de compaſſion, parce que votre honneur y eſt fort intéreſſé, je ſouhaite néanmoins que votre légéreté vous donne autant de ſatisfaction qu'elle vous attire de réproches de toutes les perſonnes judicieuſes ; je ſuis autant que vous méritez que je ſois,

Mademoiſelle,

Votre très-humble ſerviteur.

Lettres pour répondre aux deux dernieres.

VOUS êtes l'homme du monde le plus injuſte, de croire que je ne vous aime pas autant que vous m'aimez. Si vous connoiſſiez bien le fond de mon cœur, vous feriez conſcience de me faire un réproche qui me cauſe un très-ſenſible déplaiſir ; vous devriez mieux connoître un cœur dont vous êtes abſolument le maître. Vous ſavez ce que j'ai à ſouffrir ; & au lieu de me faire des réproches, vous devriez aſſurement me

plaindre, vous avez tort de croire que je suis capable d'écouter votre rival; je dois le ménager, & vous en savez la raison: que le malheureux sent bien qu'il y a beaucoup de politique & peu d'amour dans tout ce que je fais pour lui! Ne vous allarmez donc de rien je vous en conjure: ma cruelle destinée m'oblige à faire ce personnage. J'ai plus d'un Argus à mes côtés; mais mon amour, qui ne doit rien au vôtre trouvera bien-tôt le moyen d'applanir tous les obstacles, qui traversent notre bonheur, & vous aurez sujet d'être persuadé que je suis véritablement, Votre, &c.

Autre.

MONSIEUR,

Tous ceux qui sauront le sujet de mon changement me donneront plutôt de louanges qu'ils ne me feront des réproches; si j'avois renoncé à votre amour pour m'engager dans un autre, je me condamnerois la premiere, & je vous avoue que ne saurois être assez punie de mon infidélité; mais en rompant avec vous j'ai rompu avec tout le reste des hommes; une femme qui est tombée dans une foiblesse & dans des fautes grossieres, ne sera jamais condamnée quand elle voudra mettre fin à une amitié qui blesse

la

la fidélité qu'elle doit à son mari. Voilà Monsieur, par quel motif je renonce à vous voir ; vous devez être persuadé qu'il a fallu que j'aie essuyé beaucoup de peine pour me résoudre à cela ; mais enfin la raison l'a emporté sur mon amour : je vous prie de changer votre passion en estime ; j'aurai toujours de la considération pour vous, pourvu que vous ne sortiez point de l'estime que je vous prie d'avoir pour moi : je suis autant que je puis & que je dois l'être, &c.

****

Lettre d'un Amant à sa Maîtresse pour la prier de répondre à son amour.

A Juger de ma conduite par la maniére dont vous me traitez, ne diroit-on pas que je suis le plus coupable de tous les hommes, ou que vous êtes la plus injuste de toutes les femmes ? Je ne vous demande pas, Mademoiselle, ce que vous m'avez pris ; mais je vous demande votre cœur que vous m'avez réfusé jusques ici. Vous vous avisez de me donner à tout le monde : je suis à vous il est vrai ; mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous puissiez ni me vendre ni m'engager. Quoique vous soyez ma souveraine, croyez-vous que vous puissiez me donner

comme une bague à la premiere de vos amies ? Vous pouvez garder mon cœur tant qu'il vous plaira ; je ne vous l'ôterai jamais tant que vous ferez aussi aimable que vous l'êtes ; mais ne prétendez pas pour cela le donner, lorsque vous n'en voudrez plus. S'il vous embarrasse, vous n'avez qu'à me le rendre avec sa premiere liberté. Mais vous, Mademoiselle, vous m'obligerez bien plus de le garder, car je ne me sens nullement disposé à le reprendre, & je chéris si fort mes chaînes, que je ne voudrois pas m'en défaire pour rien au monde. Il vous seroit bien plus glorieux de répondre à une passion aussi forte & aussi pure que la mienne. Si jamais cela vous arrive, j'en mourrai de joie, à moins que vous ne me prépariez par avance à un si agréable changement, dont la seule espérance me transporte, & me donne un plaisir anticipé qui arrête le désespoir de celui qui est plus que personne, Votre, &c.

****

Lettre de déclaration d'amour.

CE ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je vous quittai hier. Monsieur *** m'observoit si exactement, que je n'osois tourner les yeux de votre côté ; & comme il est extrêmement pénétrant, je

craignez que cette fausse modestie ne me fit soupçonner ; car le moyen de ne pas vous regarder quand on est auprès de vous, sans faire croire qu'on n'y entend finesse. Si je n'ai le plaisir de vous voir, je ne crains pas moins qu'on connoisse que je vous aime, & il m'est avantageux de ne l'apprendre qu'à vous. Heureux & mille fois heureux ! si je pouvois vous convaincre de la violence de ma passion, & vous persuader en même-temps d'avoir quelques égards pour celui qui est sans réserve,

Mademoiselle,

Votre très-humble serviteur.

Lettre d'un Amant qui espére qu'enfin sa Maîtresse l'aimera.

QUoique vous ayez bien pesté contre la déclaration que je vous ai faite, je parie cent pistoles que vous m'aimerez enfin, & que votre indifférence ne sauroit tenir jusqu'au bout. Je sens que je suis en état de soutenir la gageure, & je ne compte pour rien ce qu'il me faut souffrir pour aimer une Demoiselle qui mérite si bien d'être aimée. Si je dois employer des années, je le ferai avec plaisir ; si vous êtes cruelle, j'aimerai vos cruautés : si vous me faites

quelques petites faveurs, je les regarderai comme quelque chose de fort grand : si vous voulez me rebuter en m'opposant des rivaux, je les rebuterai eux-mêmes par l'impuissance où je les mettrai de vous servir comme je ferai. Je vaincrai enfin votre indifférence, quelque chose que vous puissiez faire & ne sachant plus quel parti prendre, le temps, mon amour, ma tendresse, mes respects vous feront entendre raison, & vous contraindront de m'aimer malgré vous, & de me contraindre pour votre, &c.

Lettre pour protester à sa Maîtresse qu'on l'aimera toujours, & qu'on n'en aimera jamais d'autre.

VOus savez si bien vous faire aimer qu'il n'y a point d'Amant volage qui ne perdit auprès de vous toute sa légereté. Vos charmes sont si puissans, que l'insensibilité même ne sauroit s'empêcher de les aimer. Jugez par-là de l'impression qu'ils peuvent faire sur mon esprit. En vérité, Mademoiselle, il n'est pas aisé de vous oublier après vous avoir vue : on se fait un plaisir de penser continuellement à vous, & l'on ne voudroit pas cesser de vous adorer pour toutes les choses du monde. Pour moi,

Mademoiselle, je ne fais consister mon bonheur, qu'à vous aimer toute ma vie, à vous plaire, & à vous servir. Toutes les autres beautés ne me touchent point; la vôtre ne me laisse rien à désirer; & comme je vous demande tout votre amour, je vous donne aussi tout le mien. Vous êtes trop aimable pour ne vous aimer qu'à demi, & vous savez ce que c'est que le partage en matiére d'amour.

Il en est de l'amour comme d'une riviere;
Qui se perd en se partageant,
Un cœur qui sert à deux ne sauroit jamais plaire,
Et ses soins n'ont rien d'engageant.

Je ne crains rien de semblable de votre part; & je ne mériterois pas d'être aimé de vous si je me défiois de votre sincérité. Rendez-moi la même justice, soyez persuadée que je ne veux jamais servir que vous, & que je ferai jusqu'au dernier soupir, &c.

****

Lettre d'une Maîtresse à son Amant pour lui reprocher son emportement.

VOus êtes bien facile à émouvoir, & vous répondez aussi mal à la tendresse que j'ai pour vous. J'ai eu raison de vous

demander un éclairciſſement, & vous avez eu tort de le trouver mauvais, & de vous en mettre en colere. Je n'ai point de ſecret pour vous & vous me cachez une bagatelle. N'eſt ce point parce que vous ne m'aimez pas auſſi tendrement que je vous aime? Je ne ſerai plus ſi curieuſe, de peur de trouver dans votre ame de la tiédeur, pour ne pas dire de l'infidélité: peut-être ne diſſimulez-vous que pour m'empêcher de connoître votre indifférence, & pour ne pas pouſſer ma foibleſſe à bout, vous me rendrez trop tard ce bon Office: je vous aime juſqu'à la fureur, & mon cœur ne ſauroit imiter l'indifférence du vôtre. Revenez donc, je vous en conjure, n'abuſez pas de la généroſité de mon amour; imitez-là plutôt, & concluez comme moi que,

Le trouble des Amans eſt ſouvent néceſſaire,
Il vaut quelquefois mieux que la plus douce paix;
Ils ne ſe brouillent que pour plaire,
Et pour ſe ſurpaſſer l'un & l'autre en bienfaits.

Faites-moi connoître par votre prompt retour, que vous êtes auſſi tendre & auſſi fidéle, que je ſuis tendrement & fidélement, &c.

Lettre pour servir de réponse.

IL est bien difficile d'être long-temps en colére contre vous ; vous avez de quoi désarmer l'homme du monde le plus furieux, & il n'y a point d'emportement qui puisse tenir contre vos charmes & contre la violence de votre amour. Je ne suis donc plus fâché, Madame, que des injustes réproches que vous me faites de ne pas répondre à la violence de votre passion. Je suis plus jaloux de mon amour que du vôtre, & j'aimerois mieux que vous me fussiez infidéle, que de me soupçonner de l'être. Je vous chéris si tendrement, & vous estime si fort, que je croirois faire le plus grand de tous les crimes, de vous donner sujet de croire que je ne vous aime pas autant que ma vie ; & quand même vous seriez infidéle, j'aimerois jusqu'à votre infidélité. Je sai que quand deux cœurs s'aiment bien il n'est pas inutile qu'ils se brouillent quelquefois. L'amour n'en est que plus épuré après cette petite éclipse.

Un démêlé d'amour est toujours agréable,
La gloire du vainqueur fait celle du
vaincu ;

Et puisque votre cœur en est tout convaincu,
Je l'aimerai toujours autant qu'il est aimable.

Oui, Madame, je vous aime jusqu'à l'adoration : je vous sacrifie mon emportement, punissez-le il le mérite, puisqu'il a eu le malheur de vous déplaire ; mais soyez bien persuadée que l'amour que j'ai pour vous ne peut être ni plus sincére ni plus tendre, & que je suis avec toute la tendresse & la fidélité possible, &c.

****

Lettre de réproche d'une Amante à son Amant pour se plaindre du tort qu'il lui fait de ne pas croire qu'elle l'aime.

NE lisez-vous point dans mes yeux que je vous aime, & croyez-vous que vous ne puissiez m'obliger à vous le dire, qu'en me réprochant que je ne vous aime point ? Vous n'êtes jamais content qu'on ne tranche le mot ; he bien, je vous dis donc que je vous aime, que votre présence me réjouit, que votre absence m'afflige, &c. Il y a longtemps que ma conduite doit vous avoir appris que vous êtes le seul dont mon cœur soit charmé ; & quelques efforts que je fasse

pour persuader le contraire aux personnes indifférentes, on ne laisse pas d'entrevoir que je vous aime autant qu'on peut aimer; & vous cruel, vous n'en voulez rien croire, ou bien vous ne le croyois que foiblement. Que faut-il faire pour vous le persuader? Voulez-vous que je meure? j'y consens. Alors, cruel, vous connoîtrez que les apparences n'étoient point trompeuses, & que j'étois véritablement, &c.

****

Lettre d'une Dame à son Amant, pour se plaindre de son indiscretion.

IL se répand des choses dans le monde que l'on n'a pu savoir que par vous ou par moi. Je suis assurée que ce n'est pas moi qui les ai divulguées; & on le croira sans peine, si l'on considére la nature des choses dont je parle. Ces bruits ne viennent donc que de votre indiscrétion; & cependant vous avez l'imprudence de m'accuser d'injustice & de simplicité, lorsque je crois ce qu'on me dit de vous. Vous ne vous contentez pas de violer la foi du secret, vous êtes assez perfide pour oser encore me faire des fausses protestations d'innocence; mais vous ne triomphérez pas par-là de ma tendresse: je suis revenue de mon erreur, &

vous crois indigne d'occuper la mémoire d'une personne que vous avez traitée d'une manière si lâche. On ne sauroit être indiscret sans être infidéle, je suis persuadée que vous l'êtes : ainsi je ne saurois plus vous aimer, parce que je vous regarde comme indigne de mon amour. Vous ne vous êtes pas souvenu long-temps de la maxime que vous m'avez fait tant valoir, apparemment pour me faire donner dans le panneau ; & vous avez bien-mal pratiqué ce Quatrain, dont vous vouliez faire votre déviſe.

Amans favoriſez, il faut être diſcrets,
Il faut garder un éternel ſilence.
Les bien faits de l'Amour veulent être ſécrets :
On ne veut point de vous d'autre reconnoiſſance.

Ménagez-vous tant qu'il vous plaira, je ne ſerai plus votre dupe : la raiſon qui commence à revenir, m'apprend que les hommes n'agiſſent que par un principe de vanité. Je ſuis obligée à votre infidélité, de m'avoir ouvert les yeux. Adieu, perfide, je mourrai de chagrin & de regret d'avoir été trompée ſi cruellement. Je ſuis malgré moi, &c.

Lettre de rémerciment, d'une Maîtresse à son Amant.

VOus avez dit à Monsieur *** tout ce qu'il falloit lui dire, & je compte que cela fera de bons effets. Je vous en remercie de tout mon cœur, & je conviens qu'un service de cette nature est au dessus d'une reconnoissance ordinaire. Si vous m'aimez peu, au moins puis-je me consoler en ce que vous m'aimez sans déguisement. Comme vous devez tout espérer d'une personne à qui vous avez rendu un service de cette importance, je suis aussi en droit d'attendre toutes choses d'un homme qui m'a obligée d'une maniére si sensible. Je garde le reste pour le tête à tête, où je vous dirai plus ouvertement ce que je pense ; & vous ne serez pas fâché de le savoir, si vous m'aimez autant que je vous estime. Adieu, je suis de bon cœur, &c.

Lettre d'un Amant à sa Maîtresse après rupture.

CElui qui a dit le premier que la femme est un animal équivoque & cérémonieux, a peut-être mieux rencontré qu'il

ne penſoit. Cela eſt plus vrai par rapport à vous, que par rapport à toutes les autres; car depuis le temps que je vous ſers, je n'ai pas encore bien appris quel perſonnage je dois faire auprès de vous. Si je fais le galant & le paſſionné, vous vous mocquez fiérément de ma galanterie & de ma paſſion. Si je prends le parti de faire le dédaigneux & le froid, vous portez infiniment plus loin que moi le dédain & la froideur. Lorſque j'ai fait ſemblant de rompre avec vous, je m'étois imaginé que mon dépit vous cauſeroit au moins quelque inquiétude, & j'eſpérois que vous ſongeriez à me rappeller, mais je vois bien à préſent, que je m'étois abuſé moi-même. Je commence à reconnoître que quand je demeurerois plus long-temps fâché, je ne retirerois aucun fruit de cette feinte. Vous vous prévalez de ma foibleſſe, & ne me tenez aucun compte de l'amour que j'ai pour vous. Quoiqu'il en ſoit, je ne puis plus me contraindre: je ne ſaurois reſiſter plus long-temps aux mouvemens de mon cœur. Je ne ſuis plus en colére, Madame, je vous fais ſatisfaction entiére, & me rends à diſcrétion. Je ſubirai la peine que vous voudrez m'impoſer; mais ſongez, je vous en ſupplie, que je ſuis déja aſſez puni d'avoir été quatre ou cinq jours ſans vous voir; & je ſerois au déſeſpoir, ſi je n'avois

n'avois pas la liberté de vous écrire.

L'Amour ingénieux qui n'aime pas l'absence,
Inventa le moyen de se parler sans bruit;
Et de se dire par écrit,
Ce qu'on sent & ce que l'on pense.

Une beauté ne peut jamais mieux se signaler qu'en faisant grace. Je reconnois ma faute, & j'espére que vous serez assez généreuse pour me la pardonner, puisque je suis plus que personne, &c.

****

Lettre à la même, au sujet de sa réconciliation.

Comme on peut rallumer sans peine une chandelle,
Du luminon qui brûle encore un peu,
Ainsi de la moindre étincelle,
On voit souvent rallumer un grand feu.

UNe autre quérelle, Madame, je vous en prie. Je ne vous ai jamais plus aimée que je vous aime à présent. La colere d'une Maîtresse ne fait qu'augmenter l'amour qu'on a pour elle, pourvu qu'on ne gronde pas long-temps. Deux Amans se querellent

sans que perſonne s'en mêle, & ſe racommodent auſſi ſans le ſecours d'autrui. J'étois l'offenſé; mais je fais gloire de me reconnoître coupable, & de prendre ſur mon compte une faute dont je ſuis innocent. Un homme moins reſpectueux que moi, diroit, peut-être, qu'il y a de votre côté un peu de tirannie; mais quand cela ſeroit vrai, j'aimerois infiniment mieux être tirannisé de cette maniére, que privé du plaiſir de vous voir. Il n'eſt point de tourment qui ne ſoit plus ſupportable que votre abſence, & je ſouffrirai tout plutôt que de m'éloigner de vous.

Quelle ſatisfaction pour vous, Madame, qui êtes naturellement cruelle, de pouvoir l'être impunement, & de trouver un homme ſi réſigné à la ſouffrance! J'eſpére de votre beauté, que vous me traiterez plus favorablement, & que mon retour vous convaincra de la ſincérité avec laquelle je ſuis.

****

Lettre de remercîment d'un Amant à ſa Maîtreſſe, ſur un Sonnet qu'elle lui avoit envoyé.

JE ſuis bien ſenſible à l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer des vers, que je n'ai garde de manquer à vous en témoigner ma reconnoiſſance. La beauté de votre

Sonnet ne me surprend point du tout, parce que je sai que vous ne savez faire que de bon vers. Ce qui seroit difficile pour d'autres, est aisé pour vous ; le Sonnet qu'on appelle la croix des Poëtes, n'est pour vous qu'un espéce de divertissement. Vous trouvez en vous jouant, ce que d'autres ont cherché inutilement toute leur vie. Je voudrois bien vous rendre la pareille, & faire de beaux vers à votre louange, si je ne craignois de vous en donner de mauvais pour de bons. Si vous vouliez vous charger de la peine de les faire vous-même, vous me tireriez d'un grand embarras, mais, Mademoiselle, vous avez trop de modestie pour peindre au naturel le mérite extraordinaire que j'admire en vous. Mais, après tout, que me reviendra-t-il de vous louer, & de faire justice à votre mérite? Rien, sinon de vous avoir rendu plus fiere & plus dédaigneuse : & par conséquent, d'être aussi mal qu'auparavant dans votre cœur. Toutes ces raisons m'empêchent de vous donner Sonnet pour Sonnet : elles sont si justes, que j'espere que vous me tiendrez compte de mon silence, & serez fortement persuadée que je suis avec une extrême passion,

Mademoiselle, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Lettre d'un Amant à sa Maîtresse pour lui marquer la crainte où il est qu'elle ait changé à son égard.

COmme vous m'avez donné la permission de vous voir & que je ne saurois vous voir sans vous dire que je vous aime, ou du moins sans vous l'écrire, j'aurois sujet d'espérer que vous recevrez favorablement ma lettre; cependant je ne laisse pas d'appréhender; & comme on craint toujours de perdre un bien qu'on estime beaucoup, je m'imagine qu'il n'est pas impossible que vous n'ayez changé de sentiment. Je vous aurai des obligations infinies, si vous avez la bonté de me faire savoir ce qui en est. C'est une grace que je souhaite avec autant de passion que je suis,

Mademoiselle, Vôtre très humble & très obéissant serviteur.

Lettre pour servir de réponse.

SUr quoi seroit fondé mon changement? Je ne songe à rien moins qu'à changer: & je ne vous tiens aucun compte de vos pressantes sollicitations. Vous êtes l'homme

du monde le plus incommode, & le plus difficile à contenter. Ne vous suffit-il pas de connoître vos forces, & devez-vous ainsi triompher des foiblesses d'autrui ? C'est assez vous en dire ; mais avec vos sermens & vos protestations, ne me donnez pas sujet de dire,

L'Amour jure cent fois, mais ce sont des paroles :
Ou si vous l'aimiez mieux des crimes impunis.
Que les Amans seroient punis ;
Sans le secours des hyperboles !

Pour moi je puis vous dire sans ce secours ; & ma conduite vous fait bien voir que c'est une vérité :

On ne sauroit cacher une amoureuse flâme ;
Elle trouve toujours le moyen d'éclater :
Aussi-tôt que l'Amour a su toucher une Ame,
Elle ne peut le déguiser.

Dormez donc en repos, & croyez que je suis de tout mon cœur,

Monsieur, Votre très-humble servante.

****

Lettre d'un Amant à sa Maîtresse au sujet de son merite.

JE ne saurois m'empêcher de vous dire, que je suis charmé de tout ce que vous faites, & que je le suis sur tout de la maniére dont vous vous défites il y a deux jours de notre homme qui faisoit tant le bel esprit. Vous savez vaincre les gens sans les blesser, & vous menagez si bien vos paroles, que vos Antagonistes ne sont pas fâchez de leur défaite. Je ne sai si notre homme prit les choses de ce sens-là, je ne le crois pas assez raisonnable : car autant que j'en puis juger, je croi qu'il se retira avec une victoire qui n'est que dans son imagination. Ce fut un grand plaisir pour moi, de remarquer l'ingénieuse malice avec laquelle vous le traitâtes, en lui laissant avoir de l'esprit tant qu'il voulut, si tant que ce soit avoir de l'esprit, de parler éternellement; & en ne lui opposant que de raisons simples & fines, qui l'auroient converti, s'il les avoit comprises. La crainte d'être vaincue vous donna tant d'émulation, que je ne vous ai jamais trouvé plus ingénieuse & plus belle; & vous fites voir tant d'habileté à tourner en ridicule les beaux discours de no-

tre Cavalier, je ne crois pas qu'on puisse le faire plus finement. Enfin, Madame, je trouve en vous tant de charmes que vous ne le devez qu'à vous même, que si jamais j'ai sujet de me plaindre de votre cruauté, il me sera bien difficile de me venger de vous comme j'ai fait de quelques autres, auxquelles j'ai retranché les faveurs dont mon amour & mon imagination les avoient regalées *gratis*. Votre mérite désarmera toujours mes ressentimens; & supposé même que j'eusse bonne envie de ne vous pas aimer, je sens bien que j'aurai de la peine à ne vous pas trouver aimable. Ce que je dis n'est pas trop prudent: mais enfin, je veux dire la vérité, puisque je vous l'ai promis.

L'Amour ne veut point d'artifice;
Soyez routier, soyez novice;
Mais ne jouez jamais le rôle d'un trompeur,
Et qu'enfin votre langue explique votre cœur.

Je ne savois ce que je faisois, lorsque je vous fis cette promesse. Car qu'est-ce que la véritable galanterie? un mensonge perpétuel. Mais avec vous il faut renoncer aux petits artifices de l'amour. Je le fais de tout mon cœur; je vous aime avec d'autant

plus de passion, que vous êtes la seule que j'aie jamais bien aimée, & je puis vous dire avec sincérité que je suis sans reserve,

Mademoiselle,

Le plus sincére & le plus fidéle de vos amis.

Lettre d'un voyageur à une belle qui lui avoit gagné son argent.

JE puis vous dire que vous m'avez fait passer des mauvais momens, & que je n'ai trouvé personne dans mon voyage qui m'ait plus maltraité que vous; cependant je meurs d'envie de vous revoir: & quoique vous ayez mal mené ma bourse, je ne laisserois pas de vous servir de tout mon cœur. Que je serois heureux, Madame, si vous aviez pris mon cœur aussi bien que mon argent! Ce n'est pas en ruinant un homme qu'on s'en fait aimer; cependant cela vous est arrivé: car vous avez gagné tout ensemble mon argent & mon cœur. Je me félicite de ma perte, si je suis assez heureux d'avoir placé en lieu le vôtre. L'honneur de votre connoissance me coûte cher; cependant je me tiens fort heureux de l'avoir faite & plus heureux encore, si je puis la cultiver: car autrement elle vaut deux fois d'avantage.

J'espere que vous me ferez la grace de croire que je parle du fond du cœur & d'être persuadée que je n'oublierai rien pour me conserver l'honneur de votre souvenir, que j'estime infiniment. Je suis,

Mademoiselle, Votre très-humble, &c.

Lettre d'une Amante à son Amant, pour lui reprocher son prétendu changement.

VOs maniéres sont bien singuliéres; de rassurer une Amante jalouse par une Lettre aussi extraordinaire que la vôtre, du.... Vous me dites que vous m'aimez d'un ton qui ne me laisse pas le moindre doute de votre infidélité. La froideur que je remarque en vous me surprend moins que l'amour que je sens en moi. J'en devrois avoir moins pour un ingrat, & n'aimer pas au moins ses défauts; mais il m'est impossible de vaincre mon penchant; & quoique je me plaigne, je ne laisse pas de vous aimer.

Amour que tes traits sont puissans!
Qui peut en éviter les mortelles atteintes?
Contre un si grand pouvoir, foibles & languissans,
Nos seules armes sont nos plaintes.

S'il est vrai que vous soyez infidéle, comme je le crois, j'espere que le peu d'avantage que vous tirerez de votre infidélité me vengera suffisamment.

Un Amant perd toujours sa peine,
Lorsqu'il s'attache à plus d'une Beauté:
Le proverbe nous dit, & c'est la vérité,
Que trop en a qui deux en mene.

Mais hélas ! lorsqu'on aime autant que je fais, la vengeance est une triste ressource. Rassurez-moi donc mieux que vous ne faites; montrez-moi par votre conduite que vous m'aimez aussi passionnement que je vous aime; & soyez persuadé que rien au monde ne peut m'empêcher d'être entiérement,

Monsieur, Votre très humble & très obéissante servante.

****

Lettre d'un Amant à sa Maitresse sur l'absence, & sur ses effets.

SI vous êtes bien persuadée que je vous aime, vous ne devez pas douter que je ne supporte votre absence avec une espéce de satisfaction. L'absence fait en moi un effet d'autant plus singulier qu'elle ne produit rien de pareil dans le reste du monde; elle

redouble ma tendresse, au lieu de la diminuer. Dites tant qu'il vous plaira :

Comme dans un miroir vous voyez un visage,
Qui disparoît en reculant ;
C'est l'emblême d'un cœur inconstant & volage,
Si l'objet disparoît, l'Amour en fait autant.

Je ne prendrai jamais cela pour moi, & ce portrait n'a assurément rien qui me ressemble ; au contraire, l'éloignement me représente les personnes fort aimables, & je suis toujours content de celles que je ne vois pas ; & lorsque je m'imagine que je vous vois sensible, & ayant pour moi mille petites bontés, je suis plus content de cette idée, toute chimérique qu'elle est, que je ne l'ai jamais été de vous même. Quand je vous vois, je sens vos rigueurs, mais lorsque je ne vous vois point, je les oublie, & mon imagination n'en conserve plus aucune trace. Je sai bien que vous n'oublierez rien pour redresser cette imagination hébetée ; mais quoiqu'il en arrive, j'aurai toujours eu en de plus de vous un peu de bon temps. Comme il est naturel de chercher à se rendre heureux, je n'oublie rien pour m'empêcher de revenir sitôt auprès de vous.

Qu'un peu d'absence fait grand bien ! a dit un de nos Poëtes. Il me semble que je respire depuis que je suis ici, & que je suis plus qu'auparavant,

Mademoiselle, Votre très-humble, &c.

Lettre pour servir de réponse.

PUisque vous vous trouvez si bien de l'absence, il ne tient qu'à vous d'en faire durer le temps. Je vous promets de ne m'y pas opposer, puisqu'il vous en revient de la satisfaction, & que vous m'en aimez davantage. Votre amour est bien singulier de devenir plus violent à la faveur de l'absence : c'est un privilége qui n'est, je croi, que pour vous seul. Les autres Amans se plaignent de l'absence comme d'un contre temps qui trouble leur repos, & vous vous en félicitez comme d'un bien qui met votre esprit & votre imagination en meilleure assiette. Le secret en est bon & rare.

Les Amans aguerris savent plus d'un bon tour,
Souvent avec succès ils usent de finesse,
Et ne doivent qu'à leur adresse,
Des biens qu'ils ne pourroient obtenir de l'Amour.

Nous

Nous verrons si vous soutiendrez la gageure. Je ne me sens pas jusqu'ici la moindre démangeaison de vous voir : au contraire il me semble aussi que je commence à respirer depuis votre départ ; mais il ne me semble pas que je sois plus qu'autrefois, &c.

****

Autre lettre sur le même sujet.

L'Absence ne m'a fait encore aucun mal ; non plus qu'à vous : car je puis vous dire que si vous vous faites quelque plaisir de ma fidélité ; l'absence n'en diminuera rien : je ne vous serai que plus fidéle, soyez-en bien persuadée. Lorsque je vous envisage dégagée de vos défauts, je vous trouve la personne du monde la plus aimable ; mais il n'en est pas tout à fait de même lorsque je vous considére avec toutes vos rigueurs. Je veux être de bonne foi, & vous dire que si je vous aime, c'est parce que je ne trouve rien de plus aimable que vous. Je suis persuadé que si vous avez moins de tendresse que bien d'autres ; vous avez aussi plus d'esprit & plus de beauté, & c'est ce qui m'a déterminé à vous aimer ; ainsi vous jugez bien que s'il se rencontroit quelque personne qui pût joindre à un peu de tendresse les avantages de l'esprit & de

la beauté que vous avez sur les autres, vous ne feriez pas bien de compter sur mon amour : croyez que l'esprit & la beauté sans tendresse suffisent pour se faire aimer.

C'est par la seule expérience,
Qu'on juge du plaisir d'aimer & d'être aimé :
De cent mille plaisirs on a la jouissance ;
On est toujours heureux, on est toujours charmé.

Toujours de vos nouvelles, je vous en supplie : cependent soyez persuadée que je suis,
Mademoiselle, Votre très humble, &c.

****

Lettre pour servir de Réponse.

VOUS êtes un étrange homme avec votre absence ; je commence à m'appercevoir qu'elle fait sur mon esprit le même effet que sur le vôtre. On ne connoît jamais mieux le prix des choses qu'après qu'on les a perdues. Il me semble que depuis que je ne vous vois plus, j'ai pour vous des sentimens de tendresse que je n'ai pas toujours eu. Je me fais un plaisir de parler toujours de vous, mais c'est un plaisir que j'achete un peu trop cher.

Si l'Amour a de la puissance,
Il la tire de notre cœur;
Et si nous le flattions au point de sa naissance,
Il détruit notre indifférence,
Et tôt ou tard il est notre vainqueur.

Je ne suis pas la seule qui de la simple amitié ait passé à l'amour. Ce sont des petits ménagemens dont on n'est pas longtemps le maître.

On rechigne d'abord, & puis on s'humanise,
On veut d'abord que l'amitié suffise;
On fait le délicat, le douillet & le fin;
Mais l'amour s'en mêle à la fin.

Le chant d'un Rossignol, le gazouillement d'un ruisseau, tout enfin me parle de vous, & me fait souvenir que je vous aime. Je dis souvent sans penser à ce que je fais, *quand vous reverrai-je*, Cleandre? Vous savez ce que cela veut dire: Il ne dépendra que de vous d'en profiter. Je vous aime; en faut il davantage? & n'êtes-vous pas un cruel homme de m'arracher un aveu que je ne fais pas sans peine? Ne suffit il pas que je vous dise simplement comme à l'ordinaire que je suis, Votre, &c.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

Lettre d'une Amante à son Amant pour le solliciter de reprendre son cœur.

VOUS êtes éternellement sur les plaintes, & je commence à m'en lasser. Vos lettres & vos conversations sont également lugubres. Vous savez que ce n'est pas là le moyen de me plaire; car je vous ai dit plus d'une fois, que les doléances perpétuelles ne m'accommodoient pas. Cet avis charitable n'a fait aucun changement en vous: Faites donc le dolent vous seul, je vous conjure; & si pour me délivrer de vos lamentations il ne s'agit que de vous rendre votre cœur que vous dites m'avoir donné, je vous le rends sans regret, & je vous déclare qu'un cœur aussi gai que le mien ne sauroit bien s'accommoder d'un cœur aussi langoureux que le vôtre; & afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je signe,

DORIMENE.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

Réponse à la précédente.

IL y a je ne sai combien de temps que vous tenez mon cœur dans les fers; & vous me le renvoyez aujourd'hui tout estro-

pié qu'il eſt. Belle récompenſe pour vous avoir ſi bien ſervi ! Vous devriez bien au moins, en me le rendant ſi honnêtement, me dire ce que vous voulez que j'en faſſe, car enfin il eſt ſi mal en ordre, que je ne crois pas, graces à votre humanité, que perſonne voulût le recevoir. Il vous eût été plus honnête & plus glorieux de me le rendre avant que de l'avoir ainſi défiguré. En ce cas, Mademoiſelle, il n'eût pas balancé à prendre ſon parti ; & j'oſe dire même qu'il eût été reçu avec joie. Ingrate ! les infirmités dont vous lui réprochez, ſont des infirmités que vous êtes la cauſe : vous avez fait le mal, & vous voulez que j'en porte la peine. Je vous déclare donc que je ne veux pas le réprendre ; & que quelque dolent qu'il puiſſe être, vous êtes obligée de ſouffrir ſes doléances, ou de faire ceſſer la cauſe qui les produit. Il ne tient qu'à vous de le rendre gai : je vous en ai dit & redit les moyens ; vous n'avez qu'à les mettre en uſage, & puis plus de lamentations. Je ſuis & ſerai, malgré votre injuſtice,

Mademoiſelle,

Le plus humble de vos ſerviteurs.

****

Lettre d'une Amante à son Amant, qui ne l'avoit pas connue en masque.

JE suis bien aise d'avoir occasion de vous dire à brûle pour point, que vous n'êtes guere galant, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'une Dame masquée, qui paroissoit valoir quelque chose, vous dit hier au soir en particulier cent choses obligeantes, auxquelles vous répondites avec tant de froideur, & si peu de présence d'esprit, qu'elle fut obligée de vous quitter fort mal-satisfaite de votre mérite. Elle avoit fait un jugement tout autre de vous, & vous croyoit capable de mieux profiter de l'occasion.

Serez vous toujours un Oison?
Songez à vous, notre ami Blaise;
C'est être doublement Nicaise,
De perdre ainsi l'occasion.

Je vous conseille, après cette belle avanture, de me venir vanter vos promesses. Adieu: vous méritez d'être puni exemplairement. Je suis,

Monsieur,

Votre très-humble servante

****

Lettre pour servir de réponse.

VOtre Lettre ne m'a pas appris la piéce que vous me fites hier au soir. Permettez-moi de vous dire que vous vous êtes donné une peine inutile de vous travestir pour vous rendre méconnoissable; les douceurs que vous me dites, & les duretés que vous m'avez fait essuyer depuis que j'ai l'honneur de vous servir, étoient assez capables de vous faire méconnoître, sans le secours de votre masque. Qui vous auroit cru capable de passer ainsi du blanc au noir! & le moyen de s'imaginer que vous fussiez jamais d'humeur à me la donner si belle! Je suis persuadé que votre esprit & votre visage sont également déguisés. Vous devez me tenir compte de ma fidélité, puisque j'ai eu la constance de ne vouloir pas répondre à la tendresse d'une personne que j'ai regardée comme l'usurpatrice de vos droits; & par conséquent, vous devez m'aimer avec autant de passion que je suis,

Mademoiselle,

Votre très humble & très obéissant serviteur.

Lettre d'une Dame à son Amant qui se plaignoit perpétuellement & qui avoit un penchant à la jalousie.

VOs intérêts me sont trop précieux pour vous abandonner à votre propre conduite, & pour ne pas vous avertir que les plaintes continuelles que vous faites, & les dispositions que vous avez à la jalousie, commencent à me donner quelque dégoût. Vous ne devez pas douter que vous ne soyez aimé, & même que vous ne le soyez tendrement. Sur quoi êtes vous donc toujours dans les plaintes? Est-ce par délicatesse? on peut être délicat; mais il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes qui sont fondées sur la délicatesse, ont des agrémens; mais les autres ne font qu'ennuyer. Vous seriez fâché de convenir de votre bonheur avec moi, & sans les épithétes de cruelle & d'inhumaine que vous me donnez *gratis*, je ne sai pas ce que vous feriez. On ne voit pas de bon œil que vous soyez toujours en garde contre les protestations & les vœux qu'on vous fait; & c'est assez faire de vous dire qu'on vous aime, sans avoir le chagrin de sentir que vous n'en êtes pas persuadé. Si vos plaintes ne regardoient pas le plus ou

le moins de l'amour qu'on a pour vous, elles ne seroient pas si considérables : encore faudroit-il qu'elles fussent accompagnées de beaucoup de douceur, & dégagée des airs chagrins qu'on ne peut s'empêcher d'y remarquer. Les plaintes en général ne font que découvrir le foible de celui qui les fait; mais sur-tout celles qui viennent d'un principe de jalousie, n'aboutissent à rien, qu'à faire concevoir mauvaise opinion d'un Amant. Le meilleur est d'aimer avec assez de confiance pour ne point craindre le changement, ou d'aimer avec tant de modération qu'on puisse voir sans inquiétude les progrès d'un Rival. Si vous vous imaginez que deux personnes qui s'aiment, doivent se tourmenter perpétuellement, je vous déclare que ce n'est pas là mon sentiment, & que je croi tout au contraire, que l'Amour n'est pas incompatible avec le répos. On ne fait pas grand cas de vos inquiétudes; au contraire, on les impute à votre bizarrerie parce qu'elles reviennent souvent : & quoique l'Amour & la raison ne marchent pas toujours ensemble, cela n'empêche pas qu'un Amant ne doive éviter les extrémités. Je vous parle de cette maniére, parce que je vous aime, & que je serois fâchée d'avoir sujet de ne vous plus aimer; profitez des avis sincéres que je vous donne, & croyez que je suis, &c.

Lettre d'une Amante à son Amant qui lui reproche l'injustice de sa jalousie.

JE suis persuadée que vous m'aimez ; vous me l'avez dit, & je vous en crois ; vos paroles & vos lettres sont pour moi des démonstrations Pouvez-vous me refuser la même justice, & croire que je suis capable d'aimer celui que vous appellez votre Rival?

Les pleurs de mon amour, sont de bons témoignages ;
Mais pour mieux vous montrer, Tircis, ce que je sens ;
Vos rares qualités & vos charmes puissans,
Sont les garans de mes justes hommages.

En effet, je vous trouve trop bien fait & trop aimable pour en aimer un autre. Si vous faisiez réflexion combien vos soupçons sont injustes & bizarres, je suis persuadée que vous auriez honte de vous-même. Comptez donc que vous êtes autant aimé, que vous me paroissez aimable, & que je serai toute ma vie,

Monsieur, Votre, &c.

****

Lettre d'une Amante à son Amant, pour répondre à un Billet tendre.

VOus me sollicitez à me souvenir de vous, comme si je pouvois vous oublier. Vous êtes si bien dans mon cœur que je m'oublierois plutôt moi-même. Je vous trouve par tout où je suis, parce que je ne pense qu'à vous. Je ne vous prie pas de ne point m'obliger ; mais je vous prie de ménager une santé qui m'est chere ; aimez moi autant que je vous aime, & me croyez, &c.

Lettre de compliment & de louange à une Dame d'un mérite distingué.

IL n'y a personne qui ne vous loue & qui ne convienne que vous avez beaucoup d'esprit : je serois bien ridicule de me séparer de la multitude, qui a tant de raison d'être charmée des agrémens de votre personne ; & d'autant plus ridicule, qu'il n'y a peut-être en France qui que ce soit qui ait mieux connu que moi la délicatesse de votre esprit, & la grandeur de votre mérite. Vous parlez bien de toutes choses sans affectation, & vous avez tant de justesse à penser & à

vous expliquer sur toutes les questions qui se présentent, que je passerois avec justice pour un homme de méchant goût, si je n'admirois pas la bonté du vôtre. Il n'y a rien en vous qu'on ne doive louer ; mais comme il me faudroit trop de temps pour louer tout ce que vous avez de louable, il suffit, ce me semble, de s'attacher aux choses qui font l'essentiel de la véritable louange, que je ne fais encore qu'effleurer, afin de ne pas faire souffrir votre modestie. Je finis donc en vous assurant que je suis avec beaucoup de respect, Votre, &c.

****

Lettre d'une Amante à son Amant qui lui avoit donné un mauvais conseil.

EST-il possible que vous soyez capable de me donner un conseil que vous feriez conscience de donner à la plus coquette de toutes les femmes ; Qu'avez-vous remarqué en moi qui vous ait fait croire que je donnerois dans le paneau ? Si vous êtes jaloux, & que vous soyez bien aise de vous assurer de ma fidélité, servez-vous des moyens plus honnêtes. Je vous aime plus que vous ne méritez : & si le hazard veut que quelqu'un me trouve aimable, vous connoîtrez par le peu de soin que je prendrai

pour

pour conſerver cette conquête, que je ne penſe qu'à vous ſeul; n'abuſez pas de ma bonté. Je vous traite bien doucement, à conſiderer la faute que vous avez faite qui ne peut venir que de votre ignorance, ou de votre mauvais cœur; mais mon amour vous le pardonne, à condition de n'y plus revenir. Je ne ſuis pas aſſez précieuſe pour me plaindre de l'amour que j'ai pour vous; car je ſens depuis quelque temps que

Les chaînes de l'amour ſont d'agréables chaînes,
Lorſqu'on ſait les enviſager;
Tel déclame contre ſes peines,
Qui ne voudroit pas les changer.

Soyez auſſi généreux que je ſuis douce: riez, ſi vous voulez, de ma ſimplicité; pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je me conſolerai de tout. Adieu, je ſuis à mon ordinaire, &c.

****

Lettre à une Dame pour lui déclarer l'amour qu'on a pour elle.

IL y a déja pluſieurs mois que je pourſuis le paiement d'une ſomme conſidérable qui m'eſt dûe, ſans pouvoir mettre mon

débiteur à la raison. Il fait que je vous aime, & ne cherche qu'à temporaliser, dans l'espérance que l'impatience que j'ai de vous voir me fera quitter la partie, & le délivrera de mes poursuites. Je suis l'homme du monde le plus à plaindre, d'être exposé à vos rigueurs & aux chicannes de ma partie. Il semble que vous agissiez de concert pour me faire enrager. Vous êtes bien cruelle, Madame, de vous joindre ainsi avec mon ennemi pour persécuter un homme qui vous aime comme sa vie. Vos chaînes sont comme les siennes; ainsi j'espére que le même jugement qui le condamnera à me payer, vous condamnera aussi à m'aimer: dans cette vue, Madame, je m'en vais redoubler mes poursuites, non pas tant à cause de ce qu'il me doit, qu'à cause de la tendresse que vous me devez. Je suis de tout mon cœur,

Madame,

Le plus obéissant & le plus fidéle de vos serviteurs.

****

Lettre de protestation d'amour.

JE ne sai si je dois ou ne dois pas vous écrire; en le faisant, je crains de vous importuner; en ne le faisant point, je sens que

je ne satisfais pas au desir que j'ai de vous témoigner combien je vous estime & vous honore. Mais j'ai trouvé, si je ne me trompe, le moyen d'accorder ces deux choses ; premiérement, en vous écrivant le plus briévement que je pourrai ; & ensuite, en vous assurant simplement qu'il n'y a personne au monde qui soit plus véritablement que moi.

Lettre d'une Amante à son amant, qu'elle soupçonne de ne l'aimer qu'en apparence.

JE fais tout ce que je puis pour me flatter ; mais il m'est impossible de me défaire de plusieurs soupçons qui me jettent dans une inquiétude extrême. Je crains (faut-il vous le dire ?) que vous ne m'aimez qu'en apparence.

Un cœur qui chérit tendrement,
Est toujours agité de nouvelles alarmes,
L'espérance lui fait envisager des charmes
Et la crainte lui cause un horrible tourment.

En effet, si vous m'aimiez véritablement, vous ne seriez pas si languissant. Votre esprit est vif, j'en conviens ; mais votre cœur ne l'est pas. Quand on aime bien, il n'est pas

permis d'avoir tant d'esprit, & un amour violent ne sauroit s'accommoder de tant de justesse. Lorsqu'on regarde une chose comme un bien, & qu'on l'aime avec passion, on a toujours peur de la perdre.

A la crainte l'ame est ouverte,
Quand elle aime un objet charmant;
Plus le bien d'un amant est grand,
Plus il en rédoute la perte.

Ces sortes de craintes ne vous troublent point; car vous ne me croyois pas digne d'être soupçonné d'infidélité; c'est-à dire, que si j'étois capable de ne vous aimer plus, vous vous consoleriez sans peine de mon changement. J'aime fort un Amant jaloux, de son amour, & non de la défiance. Un peu de jalousie enfin, car autrement je croirai que vous ne m'aimez point; pour moi, je puis vous assurer que je vous aime tendrement, & que je suis sans réserve, &c.

****

Lettre à un ami pour se consoler du mauvais succès de ses amours.

JE vous pardonne volontiers les plaintes que vous faites contre Madame, l'occasion dont vous n'êtes guères mieux traité

que je suis. J'ai appris par une cruelle expérience, combien cette fantasque fait souffrir les gens lorsqu'elle ne veut pas les favoriser, & sur ce pied-là, je ne puis m'empêcher de vous plaindre, & de me plaindre aussi. Je ne sai pas pourquoi on s'est contenté de la dépeindre chauve par derriere; si elle étoit aussi mutine & aussi bourrue pour les autres que pour moi, on la trouveroit chauve de tous les côtés. Je souhaite qu'elle vous soit plus favorable qu'à moi, & qu'elle rende enfin justice à votre amour. Je l'espére d'autant plus fortement que vous êtes bien avec votre Maîtresse. Il n'y a qu'à se bien aimer, & l'occasion vient malgré elle. Il est bon qu'elle se présente rarement; car si elle venoit si souvent, vous vous en dégoûteriez: les plaisirs ne sont doux que parce qu'ils sont rares. Ne me trouvez-vous pas bien obligeant de vous donner des consolations, & d'en avoir plus besoin que vous. Vous êtes aimé, & je ne le suis pas, cependant j'espére toujours.

Si l'on souffre en amour, ce n'est que pour un temps:
Qu'il est doux de porter les amoureuses chaînes!
L'espérance adoucit nos peines,
Et nous trouvons enfin tous nos désirs contens.

Quoique je ne faſſe pas de grands progrès, je m'imagine que je ne laiſſe pas d'avancer mes affaires.

Aller à petits pas, c'eſt faire diligence :
On fait bien de chemin quand on marche toujours :
Et l'on recueille enfin le fruit de ſes amours ;
Le bonheur eſt le fruit de la perſéverance.

Adieu, aimez-moi autant que je vous aime, plaignez-moi autant que je vous plains, & ſur-tout ſoyez perſuadé que je ſuis

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Lettre d'un Amant à ſa Maitreſſe, pour accompagner des gants qu'on lui envoie.

JE vous envoie les gants que vous ſouhaitez, bien fâché de n'en avoir pas trouvé de plus beaux. Si je ſavois auſſi bien dire que je ſai aimer, je vous ferois une Lettre des plus galantes ſur l'honneur que vous me faites, de me donner occaſion de vous rendre ſervice. Ce n'eſt que de mon eſprit, Mademoiſelle, que vous avez à vous plaindre ; car je puis vous aſſurer que mon cœur

remplit parfaitement bien ses devoirs. Il connoît votre mérite ; il fait tout ce qu'il peut pour vous plaire ; il sait que c'est un crime de ne vous être pas soumis : mais mon esprit est un libertin & un bizarre qui ne veut dépendre que de lui-même & qui ne sauroit souffrir la contrainte, d'autant plus injuste dans ses caprices, que ce n'est que sur son rapport que mon cœur est devenu votre adorateur. Je ne sai quel jugement vous ferez d'une telle division intestine : punissez l'esprit ; je vous l'abandonne ; mais faites au cœur la justice qui lui est dûe, & soyez persuadée de l'ardeur avec laquelle il est entiérement à vous.

Lettre d'un Amant à sa Maîtresse, pour lui dire qu'il la trouve belle, soit qu'elle la soit véritablement, ou que ce soit un effet de son imagination.

JE vous trouve tous les jours plus belle ; & je croi qu'en effet vous embellissez, à moins que ce ne soit mon imagination qui vous donne toutes ces beautés. Si je ne vous aimois autant que je vous aime, la question seroit bien-tôt décidée ; car je ne dois qu'à l'amour l'illusion que mes yeux me font. Mais au reste j'ai tort d'appeller cela une il-

lusion, puisque tout le monde me dit que vous êtes fort aimable. Comme je vous aime jusqu'à la folie, vous pourriez être laide que je n'y connoîtrois rien : aussi ne vous ai je aimée, qu'après avoir été assuré par des personnes désintéressées, que vous êtes en effet telle que mes yeux vous trouvent. Ce n'est pas qu'il me fut avantageux que vous ne fussiez belle que dans ma tête ; car vous m'en aimeriez davantage, ou du moins je n'aurai pas tant de peine à m'empêcher de vous aimer si éperdument. Je suis bien malheureux que votre beauté ne dépende point de moi ; car je croi que si vous la deviez à quelqu'un, vous ne vous en feriez pas tant accroire. Je ne sai si je dois vous dire que j'ai remarqué dans vos yeux quelque chose d'extraordinaire, qui me sent fort le rival ; ce sont des fruits de mon absence ; la chose mérite d'être examinée, & je n'ai garde d'y manquer. Si j'en croi mon cœur, il est certain que j'ai un rival : mais je ne le veux croire qu'à bonnes enseignes, car mon cœur ne me dit pas toujours vrai : il m'a dit plusieurs fois, par exemple, que vous deviez m'aimer ; cependant vous ne m'aimez pas, quoique je sois autant qu'on le peut être,

Mademoiselle,

Votre très-humble, &c.

Une Lettre sans sujet.

UN homme a quatre maîtresses, & n'a qu'un cœur à donner : Que doit-il faire pour les contenter toutes ? S'il avoit quatre cœurs, il devroit en envoyer un à chacune ; mais n'en ayant qu'un, il ne peut que le leur envoyer, & les prier d'en faire elles-mêmes le partage, Votre, &c.

Lettre pour servir de réponse.

IL n'est pas juste en matiére de cœur d'en donner quatre pour un : ainsi vos quatre Maîtresses sont trop raisonnables pour accepter le vôtre sur ce pied-là. Chacune donneroit volontiers le sien pour le vôtre, en cas qu'elle pût l'avoir tout entier : mais la pluralité nous brouille, & l'on a résolu de vous renvoyer votre cœur : que nous trouvons trop beau pour être partagé. Peut-être trouverez-vous moyen d'applanir les difficultés.

Votre, &c.

****

Lettre sans sujet, d'un Amant à sa Maîtresse.

JE voudrois ne vous écrire jamais, puisque je ne vous écris que parce que vous êtes absente, & que votre absence m'afflige extrêmement. C'est un abus de croire que les lettres soient si nécessaires. A quoi servent-elles? on y voit l'esprit de la personne, mais non pas la personne même. Je mets une grande différence entre se voir & s'écrire, & franchement je me passerai bien de vous écrire, & ne serois point fâché que vous ne m'écrivissiez pas. J'ai mille fois revé aux moyens de me contenter; mais je n'ai rien trouvé de satisfaisant, par la raison que je vous ai dit d'abord, que l'esprit est dans les lettres & non la personne, qui est-ce qu'on souhaite le plus lorsqu'on aime autant que je fais, & qu'on est autant aimable que vous l'êtes.

****

Lettre d'une Amante jalouse de son Amant.

VOUS ne vous êtes pas contenté d'avoir une longue conversation avec Mademoiselle**** vous avez eu même la

cruauté de me dire qu'elle ne vous a pas déplu. Elle eſt faite d'une maniére qu'il n'y a que l'amour qui puiſſe rendre ſupportable un entretien auſſi inſipide que le ſien. Ingrat! vous êtes bien ſuſceptible. Tous les Galans du monde épuiſeroient leur ſavoir faire, & ne trouveroient pas le ſecret de me plaire. Par quel endroit la trouvez-vous donc ſi charmante? la trouvez-vous plus tendre & plus conſtante que moi? aime-t-elle davantage? il eſt impoſſible. J'ai quelque réputation de beauté, & je conſens que vous me propoſiez en exemple à votre Belle de deux jours pour mieux échauffer ſa paſſion qui commence fort à s'uſer. Je vous aime juſqu'à la folie, j'en conviens; & j'aimerois mieux me ruiner dans le monde, que de déſavouer une paſſion ſi chere. Je vous aime plus que moi-même, & c'eſt le ſujet de ma jalouſie. Je crois que vous me trahiſſez, & cependant je ne laiſſe pas de vous aimer. Je m'en prends à tout, je haïs tout; il n'y a que vous que je ne ſaurois haïr. Par tout où je vous rencontre, je vous trouve aimable; & tout proſterné que je vous vois aux pieds de ma Rivale, je ne laiſſe pas de ſentir que vous êtes digne d'être aimé.

L'on ne peut arrêter la dévorante flâme,
Sa violence éteint tout,

De même quand l'Amour s'empare de notre ame,
Nous n'avons nul répos, ce Dieu nous pousse à bout.
Ingrat! renonce à ta Climene;
Tu troubles mon répos & la nuit & le jour:
Je te haïs, & cheris ma peine.
O qu'il est mal aisé d'échaper à l'Amour!

Si vous m'aimiez autant que je vous aime, que nous serions tous deux heureux! Hélas! que ne connoissez vous aussi bien mon amour, que je connois votre mérite, & que n'êtes vous mien avec autant de passion que je suis, Votre, &c.

Lettre d'un Amant à sa Maîtresse, pour lui dire qu'il n'est rien de plus charmant que le bien qu'elle fait.

UNE personne qui fait du bien de si bonne grace, devroit prendre plaisir à en faire souvent. Votre agréable Lettre m'a donné tant de joie, que je suis presque consolé de ma disgrace: puisque je vois que vous y prenez part; mais s'il est vrai que la pitié que je vous fais doive finir aussi-tôt

que

que mon malheur, je souhaite qu'il ne finisse pas si tôt. Sur ce pied-là, Madame, je ne sai qui m'est le plus avantageux, ou votre présence, ou votre absence; la première me donne une joie extrême, & l'autre un chagrin mortel. Cependant ne pouvant éviter de souffrir, j'aime mieux souffrir auprès de vous qu'éloigné de vous; car toute cruelle que vous êtes, je vous défie de me faire rien de pis, que de me priver de votre présence. Quoique je vous craigne extrêmement, mon amour l'emporte de beaucoup sur ma crainte, & m'oblige à vous protester que je serai toute ma vie, &c.

****

Lettre badine d'un Amant à sa Maîtresse, pour lui conseiller de ne pas tenir ses têtons si étroitement enfermés.

JE suis bien aise que vous ayez extraordinairement de l'esprit; mais je ne trouve nullement à propos qu'à quatorze ans vous ayez la retenue des personnes de trente. Cela vous fait faire des injustices; & cause que vous tenez dans une étroite prison deux beaux innocens qui n'ont encore fait du mal à personne. Ils souffrent cette captivité tellement à régret, qu'on voit au travers de leurs enveloppes, qu'ils en soupirent de tris-

telle, & s'en enflent de colere. Songez, Mademoiselle, que vous avez quatorze ans, & qu'ils n'ont que quatorze mois, & que par conséquent ils ne sont pas obligés d'être aussi sages que vous. Lorsque vous étiez de l'âge qu'ils sont, votre Nourrice vous faisoit voir toute nue; & vous faites scrupule aujourd'hui de montrer deux jeunes poupons que ne sont jamais si beaux que lorsqu'ils sont nuds. Vous imaginez-vous que s'ils étoient en liberté, ils entreprendroient sur la nôtre? Si cela est, vous devez par même raison vous cacher toute entiere; car vous n'avez rien en vous qui ne puisse dérober le cœur, ou ruiner la liberté des gens. Vous faites précisément ce qu'il faut faire pour rendre vos petits têtons plus méchans & plus dangéreux; car après avoir demeuré longtemps enfermez, s'ils trouvent quelque ouverture pour sortir, ils s'y mettront en embuscade, & comme le Basilic, donneront la mort au premier qui les regardera. Prévenez ce malheur; & pendant que vous êtes jeune, profitez des avantages de la jeunesse. C'est le conseil que prend la liberté de vous donner celui qui vous aime comme soi-même, & qui est assurement avec une extréme passion. Votre, &c.

Fin des Lettres Galantes.

****

Lettre à un ami sur le point de se marier, pour le prier de rompre un commerce de galanterie qui ne peut que lui faire tort.

VOus êtes sur le point de vous marier, & vous entretenez un commerce de galanterie qui fait le plaisir de vos ennemis, & qui décruit la bonne opinion que vos amis avoient de vous. Les fautes ne sont que pour ceux qui les font, & sans l'intérêt que je prends à votre réputation, je rirois de vos bévues comme les autres; mais je ne saurois vous voir faire une fausse démarche, sans vous en dire mon sentiment, sauf à vous de le suivre, ou de ne le pas suivre. Ne voyez-vous pas que vous vous exposez à mille inconveniens; & devez vous esperer que Dieu béniſſe votre mariage, si vous ne contribuez de votre côté à mériter sa bénédiction, en rompant un commerce qui l'offense, & où il ne peut entrer que des pensées criminelles? Au lieu d'étouffer une passion de cette nature, vous faites tout ce que vous pouvez pour l'entretenir, & vous vous rendez par ce moyen l'instrument de vos propres malheurs; car vous ne devez pas ignorer que de l'état du monde le plus triste, c'est un mariage fait à contre cœur. Songez y pen-

dant qu'il eſt encore temps, & ſoyez perſuadé qu'il n'y a que votre propre intérêt qui m'oblige à vous donner cet avis. Je ſuis,

Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Lettre pour rompre avec un ami.

LEs amis de votre caractére ne ſont du tout point de mon goût : je veux qu'ils ſoient honnêtes gens, & je ne puis vous mettre de ce nombre puiſque vous êtes ſans honneur. Je ſerois auſſi lâche que vous, ſi je ne rompois avec vous, après la vilaine action que vous avez faite, il vous faut des amis qui ayent le cœur fait comme vous ; ainſi je vous prie n'ayons plus de commerce enſemble. Je vous ſai bon gré de m'avoir détrompé, en me faiſant connoître de quoi vous êtes capable. Je ſuis heureux que l'impertinente Lettre que vous m'avez écrite, me mette en état de vous oublier pour jamais, & je ſerai plus heureux encore, ſi la réponſe que je vous fais vous oblige de faire la même choſe à mon égard. Elle le doit, puiſque je la finis en vous déclarant nettement, que je ne ſuis plus comme autrefois, Votre, &c.

****

Lettre pour servir de réponse.

LOrsqu'on est si facile à se laisser prévenir contre ses amis, on ne mérite guere d'en avoir : il faut être plus circonspect, quand il s'agit de les condamner ; & puisqu'on les a cru gens d'honneur, on doit supposer qu'ils ont au moins quelque semence de probité, & quelque discernement. Je n'aurois ni l'un ni l'autre, si j'avois fait ce qu'on vous a dit de moi : il n'est rien de plus faux : & le temps vous le fera connoître. Avez-vous pu ajouter foi si légérement à une telle calomnie ? Comment pouvez-vous justifier les injustes soupçons que vous avez de moi ? Que vous ai-je fait pour vous obliger à croire que j'ai tout d'un coup cessé d'être honnête homme ? Je vous prends au mot de tout mon cœur ; les amis aussi imprudens & aussi crédules que vous l'êtes, sont trop peu solides & coûtent trop à entretenir : je n'en veux point qui ne soient persuadez de ma probité, & qui ne sachent démêler les inventions de mes ennemis, & me rendre la justice qui m'est due. Si vous avez été assez simple pour vous laisser surprendre à la calomnie, j'espére qu'un reste de générosité vous fera rougir de honte des

voir été la dupe de votre crédulité, lorsque le temps vous aura détrompé. Je suis, &c.

****

Lettre de consolation à une mère, sur la mort de son fils.

DIeu vous a envoyé une terrible épreuve; il vous a enlevé Monsieur votre fils qui faisoit en ce monde toute votre joie; & si votre piété ne vous soutenoit, il seroit à craindre que vous succombassiez sous le poids de votre affliction; mais Dieu y a pourvu, Mademoiselle, puisqu'il vous y a préparée à l'avance par la prière & par la méditation, & vous a mis en état par le secours de sa grace de porter une croix si pésante. Vous lui offriez tous les jours ce cher objet de votre amour; il a voulu savoir en l'acceptant si l'offre que vous lui en faisiez étoit sincére, si vous brûliez véritablement de l'amour de votre Dieu, auquel l'amour du monde est un si grand obstacle. Vous êtes à présent Mademoiselle, dans le détachement où il faut être pour vous engager dans la recherche des seuls biens solides. Dieu a rompu vos liens, & vous a mise dans l'heureuse nécessité de n'aimer que lui seul. Il est sage dans tout ce qu'il fait, & peut-être ne vous a-t-il privée de votre fils, que

pour votre salut & pour le sien. D'ailleurs, Mademoiselle, tant de meres qui perdent aujourd'hui leurs enfans ou par la guerre, ou par les maladies, au lieu de s'abandonner à l'affliction, imiteront votre constance chrétienne; elles se soûmettront à la Providence sans se laisser abattre à la douleur; elles recevront leur affliction comme un motif de répentance, & continueront à s'attacher d'autant plus fortement à servir Jesus-Christ, & à édifier son Eglise. Représentez-vous donc, Mademoiselle, que le devoir indispensable du Chrétien est d'aimer le Sauveur dans quelque état qu'on puisse être, que les châtimens dont il nous visite, sont des graces qu'il nous fait; songez qu'il a souffert le premier, & que les souffrances sont le chemin qui conduisent à la bienheureuse éternité, finissez votre carriere avec la résignation où vous avez toujours été; rendez-vous conforme au Sauveur qui est un parfait modéle de sainteté, & soyez persuadée que je suis avec beaucoup du respect, &c.

****

Lettre de consolation sur la mort d'un pere.

J'Admire votre piété & notre grand courage; je ne suis pas moins touché de votre fermeté que de votre affliction. Vous

perdez un pere qui avoit mille bonnes qualités, & qui vous étoit fort néceſſaire ; cette perte vous eſt extrêmement ſenſible, mais votre piété vous fournit les conſolations néceſſaires, & vous regardez cette épreuve du côté qu'il faut. Si c'eſt une conſolation aux affligés, de ſavoir qu'on prend part à leur douleur, je puis vous aſſurer, Monſieur, que j'en prends beaucoup à la vôtre, & que j'y ſuis auſſi ſenſible, que vous même. Monſieur votre pere eſt dans le répos de ſon Dieu, & ſommes encore ſur la terre expoſés à une infinité de diſgraces ; c'eſt ſon bonheur qui doit faire votre conſolation, vous ne l'avez perdu que pour un temps ; car vous le reverrez un jour dans le Ciel couronné de gloire que Dieu promet à ſes Saints. Continuez à vous réſigner à ſa volonté, & ſoyez perſuadé qu'il vous donnera des jours de joie après vous en avoir donné de triſteſſe. Je ſuis, Votre, &c.

Lettre de conſeil au ſujet d'un mariage.

QUoique je n'ignore pas qu'on ne demande d'ordinaire conſeil ſur le mariage, qu'après que le cœur a pris ſon parti, & que les difficultés qu'on propoſe ne ſont ſouvent que des difficultés de bienſéance,

je veux bien, puisque vous m'en sollicitez, vous dire ce que je pense de la personne qu'on vous destine. Je l'ai toujours connu pour un Gentilhomme de mérite, il a du bien autant qu'il lui en faut pour soûtenir le rang où l'a mis sa naissance, & il a servi avec réputation en Flandres & en Piémont. Vous souhaiteriez, direz-vous, que l'honneur qu'il y a acquis ne lui eût pas coûté si cher, & que ses blessures ne lui eussent rien ôté des agrémens que la nature lui avoit si libéralement donnés. Je ne suis pas de votre goût, & je regarde son incommodité comme l'éloge de sa bravoure. Je trouve un extrême différence entre les défauts naturels, & ceux qui ne sont que des suites de la vertu. Les premiers ne dépendent pas de nous, & par conséquent si l'on jugeoit des choses comme il faut, ils n'auroient rien de honteux; mais on ne peut s'empêcher de reconnoître que les autres sont honorables, & je suis surpris que vous ayez été capable d'une telle foiblesse. Je connois des Dames d'un grand mérite, qui se féliciteroient d'avoir un tel mari: & je ne puis plus m'empêcher de vous dire que si vous le refusez, vous donnerez sujet de croire à tout le monde que la raison n'est pas toujours la régle de votre conduite; & peut-être même attribuera-t-on votre délicatesse à quelqu'autre engage-

ment que vous n'osez avouer. Je vous parle franchement, parce que je vous aime, & que je serois fâché que vous perdissiez l'occasion de vous bien marier. Je suis véritablement,

****

Lettre de conseil à un ami qui vouloit se marier malgré ses parens.

VOUS ne pouviez jamais vous adresser à un homme moins propre à donner des conseils en matiére de mariage, & peu s'en faut que je ne vous demande du temps pour y penser, & que je ne vous réponde après tout comme ce Philosophe de l'antiquité, que le mieux est d'y penser toute sa vie. Ce n'est pas que je condamne le mariage ; mais il y a tant de risque à courir, qu'il est bien difficile de donner de bons conseils sur une affaire si délicate. Outre cela vous êtes dans un cas qui devroit, ce me semble, vous déterminer ; vos parens s'opposent à votre dessein, & menacent de vous déshériter, si vous vous mariez malgré eux. C'est à vous de voir si vous aimez mieux une femme que vingt mille livres de rente. Si vous faites ce coup-là, vous agissez sans doute en Héros ; mais c'est une qualité dont les hommes se dégoûtent aisément, dès que la pauvreté les

talonne. Je sai que votre passion ne goûtera pas ces raisons ; mais je crains aussi que l'expérience ne vous apprenne qu'elles ne sont que trop bien fondées. L'amour ne suffit pas pour rendre un homme heureux, & je connois mille personnes qui ont été les dupes de cette passion, prenez garde que la même chose ne vous arrive. Vous vous trompez, si vous vous imaginez qu'une femme vous adorera, parce que vous lui aurez sacrifié votre fortune. Il faut agir sur des principes plus certains & aller toujours au solide. Vous avez plus de lumiéres qu'il n'en faut pour faire de vous-même ces réflexions & plusieurs autres, si votre amour vous laissoit l'usage de votre raison. Je vous dis mon sentiment en ami ; vous y penserez avant que de vous déterminer, & sur-tout vous me ferez, s'il vous plaît, la justice de croire que vos intérêts me seront toujours précieux, puisque je suis de tout mon cœur, Votre, &c.

****

Lettre d'un ami nouvellement relevé de maladie pour apprendre à son parent l'agréable nouvelle de sa guérison.

ME voilà hors d'affaire par la grace de Dieu ; je suis revenu de bien loin, & je puis vous dire que j'ai démenti la Fa-

culté qui m'avoit impitoyablement condamné à faire le voyage de l'autre monde. Ces Messieurs, comme vous savez, ne sont pas infaillibles dans leurs décisions, non plus que .... Je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à vous apprendre mon rétablissement, parce que je sai que vous en aurez de la joie, & que vous joindrez vos actions de graces aux miennes. Pardon, si je vous écris si briévement : mes forces ne reviennent qu'à petit pas ; & je crains une réchûte qui pourroit bien m'arriver, si je m'émancipois trop tôt. Je suis de tout mon cœur, Votre, &c.

Lettre pour servir de réponse.

VOus êtes trop bon & trop généreux pour n'être pas persuadé que j'ai une véritable joie de votre rétablissement, & je sai bon gré à Messieurs vos Médecins de s'être si agréablement trompés. Leurs prédictions sont aussi sujettes à caution que celles des Astrologues : & lorsqu'ils rencontrent, c'est souvent un effet du hazard. Bienheureux sont ceux qui se portent bien ou qui ont la liberté de mourir sans le secours de la Médecine. L'espérance d'embrasser bientôt un ami que j'ai pensé perdre, c'est un

plaisir

plaisir pour moi que je ne saurois exprimer. Le retour de votre santé me redonne la mienne, & je regarde la grace que Dieu vous a fait, comme le plus grand bien que je pouvois recevoir dans ce monde. Je lui en rends graces avec vous de tout mon cœur ; & je le prie de vous combler de ses bénédictions les plus saintes. Je suis avec affection, Votre, &c.

****

d'un Officier de l'Armée de Flandres à une Dame.

L'ARMÉE a ses agrémens aussi-bien que la Ville, & lorsqu'on les connoît une fois, il n'est pas aisé de s'en passer. Les peines y sont grandes, il est vrai ; mais les plaisirs y sont encore plus grands. Pour les périls que vous me représentez, je me contente de vous dire que la mort est de tous les pays, & qu'il n'y en a point dans le monde qui ait le privilége de l'immortalité ; ainsi je ne risque rien à l'armée que vous ne risquiez où vous êtes : & sur ce pied-là ne vaut-il pas autant mourir d'un coup de mousquet, que d'une médecine? Tout ce qui me chagrine, c'est que je suis privé de la satisfaction de vous voir aussi souvent que je souhaiterois, que je n'ai pas le plaisir de

vous dire tête à-tête que je vous honnore & vous estime autant que personne du monde, & que je suis avec beaucoup de respect, &c.

****

Lettre à un ami, pour se plaindre de sa froideur.

PLUS on estime une chose, plus on a peur de la perdre. L'amitié est une de ces choses précieuses qu'on doit conserver avec soin : & sur-tout lorsqu'elle est fondée sur une estime réciproque. Je m'étois toujours jusqu'ici que vous en aviez pour moi, votre silence & la froideur que vous me témoignates la derniere fois que nous nous vîmes, commence à me faire croire que j'avois mal compté. Comme j'estime fort mes amis, leur changement m'est fort sensible ; cependant je ne suis pas d'humeur à contraindre personne ; l'amitié doit être volontaire ; je la regarde même comme une espéce de commerce, mais je veux que ce commerce se fasse honnêtement ; car dès qu'il en coûte des bassesses pour l'entretenir, j'y renonce de tout mon cœur. Ainsi, Monsieur, il dépend de vous de rompre ou de continuer des liaisons qui m'ont été cheres, & qui le sont encore : selon le parti que vous prendrez, je suis ou je ne suis point, &c.

Lettre à un ami, pour le détourner d'un amour naissant.

SI vous saviez aussi-bien que moi ce que c'est que l'amour, vous n'oublieriez rien pour l'étouffer dans sa naissance,

C'est un perfide, c'est un traître,
Il entre en ami dans le cœur;
Mais dès qu'il s'en voit le vainqueur,
Il agit en vrai Maître.

Oui, notre ami, c'est une passion dont les commencemens & les progrès sont également tumultueux, & l'on ne sauroit être trop en garde contre elle : si quelquefois elle montre de beaux côtés, ce n'est que pour faire mieux avaler son poison. Représentez-vous le triste personnage qu'un Amant est obligé de faire, & consultez ensuite votre cœur & vos forces. Il faut se reconnoître criminel lorsqu'on veut faire savoir qu'on aime; il faut pousser le soupir à propos, applaudir une Maîtresse bizarre, & encenser à toutes ses fantaisies; il faut s'expliquer par son silence, & donner de la jalousie à l'objet aimé pour reconnoître s'il vous aime, & l'on est obligé d'en prendre à son

tour pour marquer qu'on eſt amoureux ; & faut employer mille moyens pour ſupplanter les Rivaux favoriſés, & être expoſé à tout moment au chagrin de ceux qui ne le ſont pas, & au bout du compte il arrive qu'on eſt ſouvent la victime d'un nouveau venu. Dites-moi tant qu'il vous plaira que l'amour eſt la paſſion des belles ames, il n'eſt rien de plus faux, à moins que vous n'ajoûtiez qu'il faut connoître les grands maux pour les éviter avec plus de ſoin. Je ne veux que de l'amitié, qui fait goûter les douceurs de l'amour, & qui en bannit toutes les amertumes. Si vous m'en croyez, vous en uſerez de même ; cependant ne doutez pas que je ne ſois toujours, &c.

****

Lettre à une Dame ſur la retraite, & pour la prier de ménager ſa ſanté.

QUOIQUE je ſache que vous êtes à la Campagne, je vous cherche à... comme ſi j'eſpérois de vous y trouver, & je puis vous dire que votre départ m'a rendu de ſi mauvaiſe humeur, que je ne vous écrirois de long temps, ſi je croyois pouvoir m'accoûtumer à votre abſence ; mais je ſens que mon mal augmente tous les jours, & le temps qui conſole de tout, n'a pu encore

dissiper la douleur que j'ai de vous voir perdue. Ce n'est donc pas pour vous divertir que je vous écris dans la situation d'esprit où je suis, mais seulement pour vous demander de nouvelles de votre santé, & pour vous prier de la bien ménager. Je croi, Madame, qu'il n'y a rien de meilleur pour cela que d'avoir un peu de négligence & de sentiment moins délicat ; ou du moins de ne pas regarder les choses de si près. Je suis persuadé que quand l'esprit n'est occupé qu'à penser aux moyens de prévenir la maladie, cette application rend la vie moins agréable, & remplit l'imagination de mille maux chimériques ; & ces maux tous chimériques qu'ils sont, en causent souvent de véritables. Revenez le plutôt que vous pourrez & ne vous avisez pas de demeurer plus long-temps dans un désert où vos jours s'écoulent comme si vous étiez à la Cour. Je suis avec tout le respect possible. Votre, &c.

Lettre à un ami sur la bizarrerie de la Fortune.

JE vous assure que la médiocrité a ses avantages, & qu'une vie obscure & retirée est accompagnée d'un certain repos que la gloire ni les richesses ne sauroient donner.

J'ai eu de l'ambition autrefois, mais depuis que j'ai connu ce que c'eſt que la Fortune, & combien elle eſt bizarre & inconſtante, c'eſt un mal dont je me ſuis guéri peu à peu. Après trente ans les paſſions commencent à ſe modérer, & l'on commence d'avoir des idées plus raiſonnables de la gloire & des autres biens de ce monde. Pendant que j'ai été jeune j'ai cherché la Fortune avec empreſſement, je n'ai rien oublié de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à me la faire trouver, il m'en a coûté de la peine, des ſoins, & je ne ſai combien d'autres choſes qui ont été autant de coups tirés en l'air. La bizarre toute aveugle qu'elle eſt, n'a eu les yeux que trop bons pour éviter ma rencontre. Les Payens ont régardé la Fortune comme une Divinité; quoique les Chrétiens faſſent profeſſion d'une Religion plus épurée, ils ne laiſſent pas de la regarder ſur ce pied-là, & de l'encenſer à toutes mains. Pour moi, Monſieur, je ne crois pas être Hérétique de croire que cette Déeſſe, puiſque Déeſſe y a a des élûs & des réprouvés, qu'elle rend heureux ou malheureux comme bon lui ſemble: & comme l'expérience m'a fait connoître que je ſuis du nombre des réprouvés, je n'oublie rien pour m'en conſoler, & faire, pour ainſi dire, contre fortune bon cœur. Je me trouve aſſez bien de cette conduite. Ma

tranquillité augmente à mesure que mon ambition diminue. Je ne desire rien à l'heure qu'il est ; ou si je désire quelque chose, c'est avec beaucoup de modération. Ce que je souhaite avec ardeur, c'est d'avoir toujours part à votre amitié : heureux si je puis me conserver un si précieux trésor, & vous témoigner avec combien de passion je suis,

Monsieur, Votre très-humble serviteur.

****

Autre Lettre sur le même sujet.

VOus me flatez bien agréablement pour me consoler de mes disgraces, lorsque vous me dites qu'il est beaucoup plus glorieux d'être privé des avantages qu'on mérite, que de posséder ceux qu'on ne mérite pas. C'est parler en ami, mais ce sont des louanges qu'il faut prendre au rabais comme toutes les autres. Au reste, ce n'est point une disgrace que de demeurer toujours dans son premier état : aussi lorsque je vous ai parlé des caprices & de la bizarrerie de la Fortune, ça été plutôt par rapport à notre ami, que par rapport à moi ; car comme j'ai toujours rampé, s'il faut ainsi dire, ma blessure a fait ma sûreté ; mais pour notre ami, je trouve qu'il est d'autant plus à plaindre, qu'il est bien difficile de tomber

de si haut, sans sentir toute sa vie le contre-coup d'une si cruelle chute, & sur-tout lorsque la disgrace ne vient pas de notre faute. Il n'est pas plus extraordinaire de voir tomber dans un précipice, un aveugle qui veut marcher sans guide: mais je ne puis m'empêcher de déclamer contre les caprices de la Fortune: quand je vois qu'elle abandonne un homme d'une prudence consommée. Que peut-on faire après cela pour se garantir de ces sortes de revers? Je commence à reconnoître que la sagesse & la vertu ne sont pas capables de nous mettre à couvert des caprices de la Fortune, car s'ils l'étoient, les honnêtes gens n'auroient pas à craindre ses insultes, & les sots seroient les seuls malheureux. Cependant on voit arriver tout le contraire, & comme on n'en connoît pas les causes, il est bien difficile d'en prévénir les effets; & par conséquent on fait fort mal de s'en chagriner. Croyez m'en, Monsieur, il n'est guere plus raisonnable de s'affliger des changemens de la Fortune que des éclipses du Soleil ou de la Lune. Conservez-moi votre amitié si vous voulez me donner dans vos disgraces une véritable consolation. Faites-moi le plaisir de m'écrire de temps en temps, car vos Lettres me sont très-agréables, & soyez sur-tout bien-persuadé que je suis, Votre, &c.

Lettre de rémerciment.

IL eſt juſte de vous eſtimer, mais il ne l'eſt pas moins de vous écrire qu'on vous eſtime. Vous avez raiſon de croire que je vous aime; mais permettez-moi de vous dire que vous ne devez pas prendre pour un effet de l'amitié que j'ai pour vous, ce qui n'eſt qu'une ſuite de celle que j'ai pour moi-même. Au reſte, ne vous imaginez pas que je vous loue, afin que vous me louiez à votre tour, comme vous l'avez fait par votre derniere Lettre, dont je vous remercie de tout mon cœur, auſſi bien que du ſervice important que vous venez de me rendre auprès de Milord... dans une affaire où je n'avois d'autres intérêts que celui d'un de mes parens. Il vous témoignera lui-même ſa reconnoiſſance. En attendant j'ai voulu vous faire connoître la mienne, & vous aſſurer que je ſuis véritablement, Votre, &c.

****

Autre Lettre de rémerciment.

JE ſai que vous ne ſollicitez pas volontiers; cependant vous avez eu la bonté de ſolliciter pour Monſieur *** ſans atten-

dre que je vous en aie prié. Vous m'apprenez par-là à contraindre mon humeur, comme vous contraignez la vôtre : de sorte que je dois vous faire voir que je sai profiter de vos exemples. Vous savez que je n'écris pas volontiers, & vous m'avez reproché plus d'une fois qu'il faut bien des machines pour m'arracher une Lettre ; cependant comme je me fais honneur de vous imiter je vous écris, & vous remercie des bons offices que vous avez rendu à Monsieur ***. Je profiterai avec plaisir de l'occasion de me revancher au double, du bien que vous avez fait si généreusement à un de mes bons amis. En attendant faites-moi la grace de croire que je suis véritablement, Votre, &c.

****

Lettre à un ami pour l'assurer de son amitié.

MON amitié vous appartient, & il n'est pas nécessaire que vous me la demandiez. La grandeur de votre mérite & les agrémens de votre conversation m'ont déterminé à vous la donner & je suis persuadé que j'ai eu raison de le faire. Les graces que vous m'avez faites depuis, ont considérablement augmenté l'affection que j'avois déja pour vous ; ainsi vous me ferez la justice qui m'est dûe si vous comptez que je serai toujours, Votre, &c.

Lettre en ſtile coupé, d'un homme de Mer à un de ſes amis d'Amſterdam, ſur un vent forcé qu'il avoit eſſuyé en allant à Batavia.

RIEN de plus agréable que les voyages de mer, pourvu que le beau-temps en ſoit. Un vent terrible nous a balotés pendant pluſieurs jours. Il me ſemble que je roule encore. La barbe en fume, diſent nos matélots. La Mer eſt de la hauteur de Monts, quelle pitié, quand j'y ſonge, d'avoir ſouvent demi pied d'eau dans la chambre! On meurt en Mer dans ces ſortes d'occaſions. On eſt baloté à merveille, & ſans aller bien loin on ne laiſſe pas de faire beaucoup d'exercice. Adieu, je n'ai pas le temps de vous dire autre choſe. Croyez-moi toujours, &c.

****

Autre Lettre au même.

VIVE le plancher des vaches. Il n'y a plus à rire; le gros vent eſt revenu; la Mer eſt effroyable; & je ne ſai de quoi je m'aviſe de vous écrire par un ſi vilain temps. Toutes nos voiles ſont amenées, & nous ne faiſons route qu'avec la ſeule miſene. Nous roulons terriblement. Il nous en coûte déja

plusieurs moutons & cochons, qui se sont crévés, ou ont eu les jambes cassées. Un coup de Mer a noyé la moitié de notre volaille. Nos coffres s'entrebattent. Ceux qui n'ont pas le pied marin, rendent la moitié de leur ame. Vous ne sauriez vous représenter la confusion où nous sommes ; & sans notre Pilote qui paroît tout plein de résolution, j'aurois presque envie d'avoir peur. Qu'on ne me parle plus de ces mers-ci ; elles sont d'aussi mauvaise affaire que la Manche, & je n'ai rien vu de plus capricieux. Je voudrois bien que Monsieur le Vent voulut se mettre à la raison. Tout le monde prie Dieu de bon cœur. On n'est jamais plus homme de bien que lorsqu'on se voit entre la vie & la mort. Chacun pense à l'autre vie, & se console de perdre celle-ci dans l'espérance d'être fait participant de l'éternelle félicité. Heureux sont ceux qui font ces réflexions dans le péril & hors du péril ! la Mer vaut cent Prédicateurs & les Sermons les plus pathétiques ne sont rien en comparaison. Je suis malgré la peur, Votre, &c.

****

Lettre à un ami pour lui dire qu'on est ravi d'en être aimé.

VOTRE Lettre m'a donné plus de joie & plus de contentement que je ne saurois

saurois vous dire. Par malheur elle étoit un peu courte, mais je l'ai alongée malgré vous en la réliſant trois ou quatre fois. J'en uſerai de même à l'avenir, tant que vous m'écrirez auſſi ſuccinctement. Vous ne pouviez me tirer plus agréablement de ma triſteſſe, qu'en m'apprenant que vous vous portez bien, & que vous m'aimez toujours. Si je n'en étois pas perſuadé, je ſerois bien-tôt mort: ainſi ſi vous voulez m'envoyer en l'autre monde, vous n'avez pas un moyen plus prompt, que de me priver de votre amitié; mais je n'ai rien à craindre de ce côté-là: vos ſentimens ſont trop généreux & déſintéreſſés; conſervez-les, je vous en ſupplie, car vous ne ſauriez jamais me faire un plus ſenſible plaiſir. De vos nouvelles ſouvent, & faites moi la grace de me croire, Votre, &c.

****

Lettre d'un ami auquel on demande une grace.

JE vous charge d'autant plus volontiers de mes petites commiſſions, que je ſuis perſuadé que vous êtes généreux & aſſez bon pour les recevoir avec plaiſir. Je vous prie donc de faire voir à vos Libraires le manuſcrit que je vous envoie, & de ſavoir d'eux s'ils ſeroient d'humeur de s'en ac-

commoder ; & si vous avez le temps de le parcourir, vous m'obligerez de le faire, afin que vous puissiez leur dire à l'avance ce que c'est à peu près. Voilà ce qui arrive aux amis aussi obligeans que vous l'êtes ; ils sont quelquefois la victime de leur honnêteté & de leur bon cœur. Si je vous suis bon à quelque chose, je vous ferai connoître que je suis sensible aux plaisirs qu'on me fait, & que je suis véritablement, &c.

****

Lettre pour servir de réponse.

JE vous suis obligé de me donner occasion de vous rendre service, & de la justice que vous me rendez. Je n'ai pas de plus grand plaisir que lorsque je puis obliger mes amis ; & sur tout les amis du premier ordre comme vous. Le malheur est que mon crédit n'est pas assez grand, ni pour eux ni pour moi, car si le pouvoir répondoit à la bonne volonté, ils pourroient compter d'être toujours bien servis. Je verrai nos Libraires, & vous ferai savoir leurs sentimens sur votre manuscrit, dont j'ai déja lu quelque chose que je ne trouve que trop bon pour le goût présent du Public qui donne fort dans la bagatelle. Que faire à cela, Monsieur ? Il y a des modes pour les pro-

ductions de l'esprit, aussi bien que pour les habits. C'est aujourd'hui le temps des sornettes; peut être demain sera celui des bonnes choses. Quelle bizarrerie! Peut-on compter après cela sur la réputation? Un Auteur est aujourd'hui l'admiration de tout un peuple, & demain il sera l'objet de leur mépris. Pour moi je ne compte que sur votre amitié, que je vous prie de me conserver comme une chose qui m'est fort précieuse. Je suis de tout mon cœur, Votre, &c.

Lettre de rémerciment.

JE souhaite avec impatience d'être en état de vous écrire pour vous rémercier des bons offices que vous m'avez rendus. Je regardois mon affaire comme perdue, & je n'en devois le succès qu'à votre habileté & à vos soins. Le porteur vous comptera cent cinquante louis d'or, & que je vous prie de les recevoir en attendant mieux; car ne croyez pas que je m'imagine de m'acquiter par là des obligations que je vous ai, & soyez persuadé que je suis avec beaucoup de reconnoissance,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Lettre pour servir de réponse.

JE n'ai fait pour vous que ce qu'auroit fait tout honnête-homme qui vous auroit connu comme je fais, & vous payeriez trop cher le petit service que je vous ai rendu, si j'acceptois les cent cinquante louis d'or que Monsieur.... m'a offert de votre part. Songez seulement à nous venir voir; j'ai de bon vin qui vous attend, & nous aurons sur le tout le ragoût dont vous me faites tant de cas. Croyez moi toujours, Votre, &c.

Lettre à un Amant pour lui dire qu'on est sensible à ses bontés.

JE veux faire pour l'amour de vous ce que je ne ferois pas pour mon propre intérêt. Vous aimez mon avancement, c'est assez pour m'obliger à y travailler mieux que je n'ai fait jusqu'ici. Je suis si sensible aux bontés que vous avez pour moi, & je suis si aise de vous obéir, que je ne puis résister à l'ambition que vous voulez m'inspirer, & il ne tiendra pas à moi que je ne devienne bientôt grand Seigneur. Mais si j'aspire à une si grande fortune, je vous prie de croire

que c'eſt moins en vue de mon intérêt particulier, qu'en vue de vous faire connoître la reconnoiſſance que j'ai de toutes vos bontés. Si jamais l'occaſion s'en préſente, vous ſerez convaincu que ma plus grande ambition eſt de vous être bon à quelque choſe, & de vous témoigner combien je ſuis, &c.

****

Lettre à un de ſes amis ſur la flatterie.

JE vous ai dit dans ma derniere Lettre; qu'il y a toujours de flatteurs; je vous dis à préſent que les plus méchans Princes, ont eu leurs Panégiriſtes & leurs Partiſans, & que les plus auguſtes Corps n'ont pas toujours été exempts de cette dangéreuſe peſte, que j'appelle flatterie. Liſez les Hiſtoires anciennes, vous verrez le vénérable Sénat Romain donnant à Caligula le titre de très bon, & l'appellant le meilleur des hommes, quoiqu'il n'y en ait jamais eu de plus cruel & de plus ſanguinaire. Vous verrez les plus grands eſprits de la Grece occupez à faire des Epitalemes de Néron & de ſon Eunuque Sporus; vous le verrez enfin porter l'impudence à ſon comble, & prier les Dieux de vouloir bénir cet infame mariage par une heureuſe lignée. Ces exemples, il eſt vrai, ne regardent que les Pa-

yens ; mais j'oſe dire que les flatteurs de notre ſiécle ne ſont guere plus raiſonnables. Les Chrétiens font profeſſion d'une Religion auſſi pure que la Religion Payenne l'étoit peu, cependant on ne remarque point cette pureté au ſujet de la flatterie, puiſque ceux-ci portent auſſi loin que ceux-là l'impudence & l'effronterie. Cette morale eſt un peu chagrine ; il faut vous en dédommager par la briéveté de ma Lettre, ſauf à y revenir ſi beſoin eſt. Je ſuis, Votre, &c.

****

Lettre à un ami pour lui dire qu'on ſe fait un plaiſir d'en être aimé.

JE ſuis fort obligé à mes ennemis d'avoir voulu me faire accroire des choſes qui ne ſont pas : il eſt vrai qu'ils m'ont fait paſſer de fâcheux momens ; cependant je ne ſaurois me réſoudre à les haïr, au contraire je regarde le mal qu'ils m'ont voulu faire comme un ſervice qu'ils m'ont rendu, puiſque cela a été cauſe que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire la Lettre du monde la plus obligeante qui m'apprend que vous me continuez toujours l'honneur de votre amitié. C'eſt une faveur, Monſieur, dont je ne ſaurois trop vous remercier ; & comme je vous eſtime infiniment, je ne puis avoir de

plus véritable joie, que d'apprendre que vous me faites l'honneur de me mettre encore au rang de vos amis. Je n'oublierai rien pour mériter la faveur que vous me faites, & pour vous faire connoître que je suis autant qu'on le peut être, Votre, &c.

****

Lettre à un ami, pour l'assurer de la reconnoissance qu'on a de ses faveurs.

IL faut être aussi honnête & aussi généreux que vous l'êtes, pour vous souvenir de moi, & pour mettre au nombre de vos amis une personne qui n'est plus rien dans le monde. Je n'ai point de grace à espérer, puisque j'ai rénoncé aux devoirs de la société; ainsi il est juste de ne rien donner à celui qui ne rend rien: cependant vous ne laissez pas, malgré tout cela, de me faire des faveurs, qui m'obligent à une éternelle reconnoissance, & à être toute ma vie, Votre, &c.

Lettre à un ami qui voyage pour l'assurer qu'on se souvient de lui.

IL est bien difficile de vous oublier lorsqu'on vous connoît une fois. Quoique la Mer nous sépare, je ne laisse pas d'être avec

vous, puiſque j'y ſonge continuellement. La premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, j'aimai votre compagnie; & comme j'ai eu depuis occaſion de connoître ce que vous valez, je ne puis ſans beaucoup ſouffrir me paſſer de votre ſociété. Tous les momens que vous paſſez ailleurs ſont autant de plaiſirs que je perds, & je régarde ceux qui ont l'avantage de jouïr en Angleterre de votre converſation, comme des gens qui s'enrichiſſent à mes dépens; mais il ne ſeroit pas juſte de s'affliger de ce qui fait votre plaiſir. Je me conſole donc dans l'eſpérance que vous me conſerverez, malgré l'abſence, la part que vous m'avez donnée dans votre amitié, qui me ſera toujours fort précieuſe. Je ſuis, Votre, &c.

****

Lettre d'un pere à une de ſes parentes ſur la mort de ſon propre fils qui ne s'etoit pas bien gouverné.

JE viens de recevoir une Lettre de l'Armée, qui m'apprend que mon fils a été tué au dernier combat; cette nouvelle m'afflige au dernier point. Ce fils qui m'a donné tant de déplaiſirs pendant ſa vie, m'en donne encore après ſa mort. Je m'étois flatté que la raiſon lui viendroit avec l'âge, &

quelques amis m'avoient déjà mandé qu'il commençoit à se reconnoître ; mais Dieu n'a pas voulu me donner la joie de voir sa conversion. Je suis, Votre, &c.

Lettre pour servir de réponse.

UN pere est toujours pere, & il est difficile d'étouffer les mouvemens de la nature. Nous croyons quelquefois ne pas aimer nos enfans ou du moins nous voudrions nous le faire accroire, lors sur-tout qu'ils nous donnent quelque sujet de chagrin ; mais lorsqu'ils viennent à mourir, la nature se reveille, & il se trouve que nous les aimions tout de bon. Vous devez vous consoler de la mort de celui que vous venez de perdre, puisqu'il vous en reste encore d'autres. Je prie Dieu que vous en ayez plus de satisfaction : cependant je suis, &c.

Lettre de félicitation à un ami qui a été avancé.

ON est heureux de servir un Prince qui connoît le vrai mérite, & qui le sait recompenser ; il a rendu justice au vôtre en vous avançant. Je n'ai encore vu personne

qui n'approuve le choix qu'il a fait de vous, & je vous avoue que la joie que le public en témoigne augmente de beaucoup la mienne. Puissiez-vous jouir long-temps de votre nouvelle dignité, & que cette élévation fasse éclater vos vertus, & soit un dégré qui vous éleve aux plus grands honneurs. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous demander la continuation de votre amitié : vous n'êtes pas de ces gens dont le cœur change aussi-tôt que la fortune : vous n'aimez pas aisément ; mais lorsqu'une fois vous aimez, on ne sauroit mieux aimer. Je suis de tout mon cœur, Votre, &c.

****

Lettre à un ami pour lui témoigner qu'on a de la joie d'être dans son souvenir.

QUE ne puis-je vous faire connoître la véritable joie que j'ai de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi ; je suis sûr que vous m'en tiendrez compte, & que vous ne me croirez pas tout à-fait indigne de la grace que vous me faites. Comme j'en connois parfaitement bien le prix, il n'y a rien aussi que je ne fisse pour la mériter. Je n'oublierai jamais les agréables momens que j'ai passez avec vous : je me souviendrai toujours de votre esprit, & de la géné-

rosité de votre ame qui m'a entiérement charmé, & qui fait que depuis je n'ai d'autre ambition que de vous persuader avec combien de respect & de vénération je suis,

Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Lettre à un ami sur la galanterie & sur l'honnêteté.

JE ne trouve rien de plus juste que la différence que vous faites entre un honnete-homme & un galant homme. Il y a bien des gens qui ne les distinguent pas; cependant il est certain que ce n'est pas la même chose, & qu'un galant homme a certains agrémens que l'honnête homme n'a pas toujours, & quoique celui-ci en ait de grands, il ne se mêle de choses du monde qu'avec plus de retenue. La galanterie qui est d'ordinaire le partage des jeunes gens, passe comme une fumée, & souvent elle devient méprisable à ceux mêmes qui l'ont admirée. Il n'en est pas de même de l'honnêteté; car si l'on aime un honnête-homme en tant que tel, on l'aime jusqu'à la fin. C'est ce qui m'oblige à faire tant de cas de votre amitié, que je vous prie de me la continuer comme si je la méritois bien, puisque vous

ne sauriez la donner à personne qui fût plus véritablement que moi, Votre, &c.

****

Lettre à un ami, pour lui dire qu'on lui est obligé de son souvenir.

J'Ai appris que vous me faites l'honneur de vous souvenir encore de moi, qui ne suis plus bon en rien. C'est une preuve de la bonté de votre cœur, & de la grandeur de votre ame; & si je ne vous en ai pas remercié plutôt, ce n'est pas que je ne vous sois sensiblement obligé, & que je ne me fasse un très-grand plaisir de la continuation de votre amitié; mais je craignois de ne m'en pas acquiter assez bien, & de faire croire par un mauvais compliment, que je suis indigne de la faveur qui m'obligeoit à vous témoigner ma reconnoissance. Mais aujourd'hui que vous me faites encore l'honneur de m'apprendre que vous ne m'avez pas oublié; je ne mériterois point de pardon si je voulois conserver la réputation de mon esprit au préjudice de la juste reconnoissance que je vous dois. Je puis protester, Monsieur, que je suis & serai à vous toute ma vie, moins à cause des bienfaits que j'en ai reçu, qu'à cause des grandes qualités que vous possedez. Je suis avec un très-profond respect.

Lettre

****

Lettre à un ami, pour lui dire qu'on reçoit avec joie des marques de son amitié.

VOUS m'avez rendu un mauvais office en me faisant l'honneur de vous souvenir de moi si obligeamment. Je commençois à aimer ma solitude; & ma raison m'avoit si bien servi, que je commençois à oublier le grand monde, & les marques d'amitié que vous me donnez, ont ruiné en un quart d'heure un ouvrage de plus de dix-huit mois. Cependant, Monsieur, je vous suis infiniment obligé du mal que vous m'avez fait, parce que votre intention n'étoit pas de m'en faire. Mais n'en suis-je pas dédommagé du reste par la joie que j'ai d'apprendre que vous m'aimez toujours? En cela, Monsieur, vous ne me donnez que ce que vous me devez; car je puis vous assurer que je n'ai point perdu l'estime & la tendresse que je vous dois à si juste titre: & je n'ai d'autre chagrin dans ma solitude, que d'être éloigné de vous, & de n'avoir pas occasion de vous témoigner avec quel attachement je suis,

Monsieur,

Votre très-humble
très-obéissant serviteur.

Lettre à un ami, pour lui demander des nouvelles de sa santé.

COMME vous ne doutez pas que votre santé ne me soit extrêmement chere, vous auriez sujet d'être surpris si je ne vous en demandois des nouvelles. Si vous êtes donc bien aise de me tirer de l'inquiétude où je suis à cet égard, vous ne me ferez pas attendre long temps votre réponse, persuadé que vous devez être, que tout ce qui vous regarde m'est très-précieux, & que je suis autant qu'on le peut être, Votre, &c.

Lettre pour servir de Réponse.

JE vous suis bien obligé de l'honneur de votre souvenir, & du soin que vous prenez de ma santé, qui par la grace de Dieu est fort bonne. Les longues Lettres sont souvent ennuyeuses, & celles qui sont trop courtes, laissent toujours quelque chose à désirer. Vous mocquez-vous de me m'écrire que deux lignes & de ne me rien dire de l'état de vos affaires? J'ai eu cent fois envie de vous répondre en stile Ciceronien, & de vous dire *si bene vales, gaudeo, ego qui-*

dem valeo. Si vous avez eu peur de m'importuner par une longue Lettre, vous avez tort. La distance qui nous sépare, devoit ce me semble, vous rendre moins scrupuleux. Je sai bien que le défaut d'une Lettre n'est jamais à la briéveté ; mais enfin il faut se tenir en tout dans un juste milieu : & un éloignement de cent lieues méritoit plus de circonstances Vous savez combien je vous aime, & par conséquent vous devez être persuadé que j'eusse été bien aise de savoir que les pays étrangers vous ont rendu plus de justice que votre ingrate patrie : vous reparerez votre faute lorsque vous le jugerez à propos ; & si vous voulez m'obliger, vous le ferez le plutôt qu'il se pourra. En attendant soyez bien persuadé, je vous prie, que je suis très-véritablement, Votre, &c.

Lettre pour assurer à un ami qu'on est entiérement à lui.

QUOIQUE vous ne vous souciez guere de me conserver, je vous avertis pourtant que vous ne sauriez jamais me perdre, ou il faudroit qu'il se fit un terrible changement dans mes passions les plus violentes. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi ; c'est que vous n'en êtes pas trop persuadé, j'en

juge par la peine que j'ai de vous obliger à me faire l'honneur de m'écrire. Je ne voudrois pas croire pour cela que vous me regardez comme une personne indifférente que vous avez entiérement oublié : vous m'avez promis l'honneur de votre amitié ; ainsi je ne saurois me résoudre à mal juger de votre silence. Je veux donc croire pour ma consolation, que vous m'aimez encore, mais que vous êtes bien aise que personne ne s'en apperçoive pour ne faire ni jaloux ni envieux. Je ne saurois perdre votre amitié sans perdre ce que j'ai de plus cher au monde ; ainsi je n'ai garde de m'imaginer que vous n'aimez plus que celui qui est avec tant de sincérité, Votre, &c.

****

Lettre à un ami, pour lui offrir ses services au commencement de l'année.

PUISQUE nous allons entrer dans une nouvelle année, je ne saurois m'empêcher de vous souhaiter autant de prospérité que vous en méritez, en vous assurant en même-temps du respect que j'ai pour vous, & de la passion avec laquelle je souhaiterois de vous rendre service. Je vous offrirois souvent mon petit crédit, si je ne craignois de vous importuner. Si je ne vous suis bon

à rien, il est juste au moins que je sois votre serviteur dans le cœur, & que les vœux que je fais de vous servir utilement, soient ardens & sincéres. Si je suivois ma passion, elle vous importuneroit souvent. Les gens sans pouvoir sont toujours fatigans à force d'exalter leur bonne volonté. Je serais fâché de vous donner une semblable mortification; & pour ne le pas faire, je me contenterai de vous dire que je suis autant qu'on le peut être, Votre, &c.

Lettre pour inviter un ami à une partie de divertissement.

IL n'est pas possible que deux intimes amis soient toujours éloignés. L'amitié seroit un triste commerce, si l'on ne s'aimoit qu'à condition de n'avoir pas le plaisir de se voir, la vie sur ce pied-là seroit une solitude perpétuelle; car la douceur de la société consiste dans les divertissemens que les amis se donnent ensemble. Je suis persuadé que vous êtes de mon sentiment, & que vous vous rendrez volontier à.... où quelques autres amis sont priez de se trouver. Je fais mon compte que nous y passerons agréablement la journée. Nous y aurons de quoi manger, & je vous promets de bon vin.

N'oubliez pas votre bon appetit, & répassez avant que de partir votre répertoire de chansons. Je vous attends, & suis, &c.

****

Lettre de remercîment.

LE porteur de cette Lettre est de mes intimes amis, & je suis fort trompé s'il n'est bientôt de vôtres On ne sauroit le voir & le connoître sans l'aimer; & si vous voulez mettre à part pour un temps, la qualité de Plaideur & l'entretenir de choses qui ne regardent pas son procès, je suis sûr que vous ne serez pas fâché de l'avoir cru sur ma parole, & que vous ne trouverez rien que de vrai en ce que je vous dis. Je compte que vous me remercierez l'un & l'autre de vous avoir fait faire connoissance. Je suis.

Lettre solide d'un Beau pere à sa Bru.

QUoi! vous ne me voulez jamais croire, & tout ce que je vous dis & rien c'est la meme chose? Qui m'oblige à vous parler comme je fais, que l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & si vous me touchez de moins près, que m'importeroit que vous fussiez raisonnable, ou que

vous ne la fussiez pas? vous avez plus d'esprit qu'on n'a coutume d'en avoir à votre âge; & je ne sai point d'âge où l'on ait moins de raison que vous en avez. Un de mes étonnemens est qu'on puisse être sage & folle tout à la fois, & qu'il y ait tant de travers dans vos maniéres, & tant de droiture dans votre cœur. Je sai bien que la jeunesse est le temps de la joie & des plaisirs, & qu'il y auroit de l'injustice à vous empêcher d'en prendre, sur tout quand ils sont aussi innocens que ceux que vous prenez; mais vous ne savez pas que les plus innocens cessent de l'être, quand on en fait un continuel usage; & qu'il vaudroit mieux en avoir un peu moins, & vous assurer la satisfaction d'en avoir toujours. Pendant que la fortune vous est favorable, ménagez-là si bien qu'elle ne vous quitte jamais; & ne prodiguez point les graces qu'elle vous fait, de peur qu'elle ne vous les retire. Il faut si peu de chose pour l'irriter, & sa colere dure si long-temps, qu'il seroit quelquefois plus avantageux de ne l'avoir jamais connue, que de s'exposer à être mal avec elle. Quelque jeune que vous puissiez être, vous ne l'êtes plus assez pour ne songer uniquement qu'à vous divertir: vous devez une partie de vos momens au soin de votre ménage. Quand on est mere, il est temps de commencer à

être raisonnable. Est-ce l'être que de ne s'inquiéter de rien, comme vous faites? & se peut-il qu'avec tout l'esprit que vous avez, on ne puisse vous mettre dans la tête que les enfans & les soucis des peres & des meres sont ordinairement de même âge? ayez en donc un peu. Grand pere (à ce que je crois) de l'aimable petite fille à qui vous avez donné le jour, je suis obligé en conscience de vous dire ce que je vous dis, & d'ajouter même que si elle est élevée auprès de vous, rien n'est plus contagieux que l'exemple. Je suis persuadé que sur le chapitre de la pudeur, vous ne pouvez lui en donner que de bons; mais à voir les dispositions où vous êtes, j'ai bien peur que vous ne soyez pas revenue des divertissemens, quand elle sera en âge d'en prendre, & peut-être serez-vous la premiere à trouver mauvais qu'elle suive une route que vous lui aurez tracée. Pour lui donner des armes contre vous, si quelque jour vous la quérellez d'être sensible aux plaisirs, & vous faire voir que c'est moins sa faute que la vôtre, à peine commencera-t-elle à bégayer, que je lui apprendrai la Fable que vous avez ouïe dans la Comédie d'Esope, & qu'une mere ne sauroit entendre trop de fois.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

FABLE.

L'Ecrévisse une fois s'étant mis dans la tête,
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons;
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête.
Ma Mere, nous nous ressemblons:
J'ai pris par façon de vivre
La façon dont vous vivez;
Allez droit, si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

****

Réponse galante de la Bru à son Beau-pere.

QUOI! ne me rendrez-vous jamais justice? croirez-vous toujours que vos coupeons me soient indifférents? Je ne sai personne qui les suive plus exactement que moi, & qui s'en fasse un plaisir plus grand. Il est vrai que je ne les suis pas toutes à la fois: & cela me sieroit mal aussi. Vous en donnez de galantes pour l'âge galant: si je n'en profitois à dix-huit ans, en quel temps pourrois-je les mettre en usage? J'aurois bonne grace de songer à ramasser de l'argent, dans un âge où je ne souhaite

en avoir que pour en dépenser, & il me feroit beau voir, pour assurer à ma fille une vie heureuse, avoir l'impertinente sagesse de lui sacrifier les momens les plus agréables de la mienne. Je vous suis redevable des bons sentimens que vous avez pour elle; vous parlez en grand-pere bien intentionné; & si Dieu me fait la grace de vivre assez long-temps pour être grand'mere, je ne manquerai pas de dire à mon gendre ce que vous dites à votre bru. Jusques là vous me permettrez de ne laisser échaper aucun des plaisirs que je pourrai prendre avec bienséance, & de remettre la morale de votre Fable de l'Ecréviſſe à une autrefois : avant que ma fille puisse entendre ce que c'est qu'aller à reculons, sa mere ira si droit, qu'elle ne s'égarera jamais à la suivre. Je demeure d'accord que si je vous touchois moins, il vous importeroit peu que je fusse plus raisonnable, & pour répondre à votre honnêteté, je vous dirai de bonne foi, que si je ne la suis pas davantage, c'est par la considération que j'ai pour vous. N'est ce pas vous qui m'avez appris que le chagrin étoit inséparable de la raison; & non content de me le persuader en prose, pouvez-vous disconvenir que vous n'ayez mis ces vers dans la bouche d'une fille de mon âge?

Dans les heureux momens que m'offre le destin :
Je l'ai déja dit, & je vous le répéte :
Je ne veux point aller au-devant du chagrin.
Il vient toujours plutôt que l'on ne le souhaite.

Ou ne me dites pas ce que vous faites dire à une vieille Confidente, que

Souvent quand on sait le prévénir,
On l'évite par sa prudence.

Ou trouvez bon que je vous réponde ce que vous faites répondre vous-même à la jeune personne à qui vous donnez tant d'enjouement & d'esprit :

N'est-ce pas un chagrin que cette prévoyance,
Et même un des plus grands que nous puissions avoir :
Ne se mettre rien dans la tête,
Et prendre le temps comme il vient,
C'est, si l'on vous en croit, vivre comme une bête,
Et la plûpart du monde avec vous le soutient.

Trop heureux qui pourroit l'être
En bien des occasions !
On ne sauroit qu'aimer & paître ;
Et l'on ignoreroit les autres passions.
La raison qu'on nous vante, & qu'on trouve si belle,
Loin d'être un grand bien, est le plus grand des maux :
Le pur instinct des Animaux
Est bien plus raisonnable qu'elle
Guerre, Procès, vieillesse, infirmité, trépas ;
N'ont rien qu'un Animal rédoute,
S'il lui vient du bien, il le goûte :
Et s'il lui vient du mal il ne le connoît pas.
La Nature envers l'Homme est beaucoup plus avare ;
Le bien qu'elle lui fait, est trop proche du mal.
En le faisant savant, elle le rend bizarre ;
Et le faisant vaillant, elle le rend brutal.
L'animal au contraire a toujours l'ame égale ;
De tout ce qu'il rencontre, il se fait des plaisirs.
Et s'il a de l'amour, il remplit ses desirs ;
Sans blesser la pudeur ni la foi conjugale.
La joie est le vrai bien, tous les autres sont faux ;
Où je ne la vois point, rien ne sauroit me plaire ;

Si

Si l'on met cette pente au rang de mes défauts,
Je ne vous promets pas de si tôt m'en défaire.

Vous m'avez mandé que vous étiez obligé en conscience de me dire tout ce que vous m'avez dit; parlez-moi encore en conscience, & dites-moi si à mon âge il y a rien de moins raisonnable que de chercher à avoir de la raison, puisqu'elle & le chagrin ne vont jamais l'un sans l'autre. Laissez moi, je vous prie, jouir de l'avantage que j'ai de n'en avoir guére: & ne donnez rien qui soit d'un moindre prix que ce que vous m'ôteriez. Si la raison est ennemie de la joie, je consens de tout mon cœur à être ennemie de la raison. Quand même il devroit m'arriver quelque disgrace, j'aimerois mieux en être surprise que le prévoir; c'est un des motifs qui m'a empêchée de faire tirer mon horoscope, je ne veux rien apprendre qui m'inquiette, & je m'imagine que c'est moi, que vous avez voulu faire parler dans les vers que je vais mettre ici, tant ce caractére & le mien sont ressemblans.

Il m'est avantageux qu'on ne me dise rien
De ce qui m'est nuisible, ou qui m'est favorablement:

Je ne veux point languir dans l'attente
d'un bien.
Ni souffrir par avance un mal inévitable.
Je vois toujours le Sort aller son même train :
Ordinairement il envoie,
A la jeunesse de la joie,
A la Vieillesse du chagrin.
Jouissons des plaisirs que l'âge nous présente,
Sans nous inquietter de ce qui vient après :
La folie à vingt ans a pour moi plus d'attraits,
Que la Sagesse à soixante.
Voilà mon cher beau-pere, où je veux m'en tenir,
Je conviens avec vous qu'il est beau d'être sage,
Mais comme d'ordinaire on ne l'est qu'avec l'âge ;
Je ne veux pas encor si tôt la devenir.

J'ai cru ne vous pouvoir opposer de meilleures raisons que les vôtres, ni vous mieux faire connoître combien vos vers me font de plaisir, que par celui que je prends à vous les redire. J'ai l'honneur d'être toujours,

Votre très-humble & très-
obéissante servante.

****

Lettre à un grand Maître en friponnerie.

PUisque vous avez changé d'inclination, vous ne vous étonnerez pas, Monsieur, que je change de style. Tant que je vous ai cru honnête homme, je vous ai écrit comme si effectivement vous l'eussiez été; & vous jouiriez toujours de ma crédulité, si vous n'aviez cessé de vous contraindre. Je ne peux concevoir comment on peut paroître ce que vous paroissiez, & être véritablement ce que vous êtes. Combien ai-je rendu de combats contre des gens qui vous connoissant à fond, avoient pitié de l'erreur où ils me voyoient! & combien de fois m'ont-ils dit que puisque je ne voulois pas qu'ils me désabusassent, j'aurois le malheur d'être désabusé par vous-même! Ils me parloient de vous comme du plus méchant homme du monde, & ne me disoient pas la moitié de ce que j'ai vu depuis. Est-il une plus coupable route que celle que vous avez prise pour tâcher d'arriver à la fortune? & le bien que vous avez vaut-il toutes les injustices que vous avez faites pour l'acquerir? Il n'est point de crime, pour peu qu'il vous ait été utile, que vous ayez fait difficulté de commettre, point de parens que vous n'ayez

cherché à détruire, point d'ami que vous ayez refusé de trahir, point d'innocens que vous n'ayez fait gloire de sacrifier : vous n'avez été fidéle qu'à une malheureuse, qui pour être plus tranquille dans les débauches, ayant plusieurs fois attenté à la vie de son mari, ne jouiroit plus de la sienne, si la faveur ne l'eut dérobée à la Justice. Depuis que j'ai connu vos commerces criminels, je n'ai plus été surpris de ce qu'il vous en a coûté pour la retirer du péril où elle étoit, vous ne l'y pouviez laisser sans y être extrémement vous-même & vous êtes enchaînez l'un à l'autre par des nœuds si étroits, que votre destin est inséparable. Que d'amis vous pouviez faire, & que d'ennemis vous avez faits ! Votre nom est devenu l'exécration publique, & l'on ne le prononce plus sans y joindre une malédiction. Par-tout où je vous rencontre, je n'ai pas besoin d'ouvrir la bouche pour vous reprocher votre ingratitude, ma présence jette un désordre dans votre ame qui me fait pitié ; & quelque résolution que je prenne de me venger de tout ce que vous m'avez fait, je trouve que vous en êtes assez puni par la confusion que je vous cause. Vous voyez par l'avantage que j'ai sur vous, qu'il est quelquefois plus doux de souffrir une injustice, que de la commettre. Vous ne vous êtes applaudi qu'une fois de

m'avoir trompé ; & je ne vous vois jamais que je ne m'applaudisse de l'inquiétude où vous êtes. Le bien que vous avez, & celui que je n'ai pas, sont deux crimes dont vous avez peur que je ne vous accuse : & vous sçavez bien que ce ne sont pas les plus grands dont vous puissiez être convaincu. Je doute que vous en jouissiez paisiblement, & que la force de votre esprit vous dérobe aux réproches de votre cœur. Peut-être croyez-vous que la prospérité où vous êtes, la santé dont elle est accompagnée, & sur-tout le malheur que vous avez évité, soient autant de bénédictions du Ciel; & vous vous trompez : il a ses raisons. Quoique vous ayez fait pour vous déclarer mon ennemi, vous voyez que je ne suis que médiocrement le vôtre, puisque je vous donne avis du mal dont vous êtes ménacé, & que vous ne m'avez pas averti de celui que vous me vouliez faire. Je vous prends à témoin ; tout méchant que vous soyez, que dans ce que je vous écris il n'y a pas un mot qui puisse être suspect d'imposture ; & pour finir sans en être soupçonné, je vous jure que j'ai eu pour vous un si grand attachement qu'il ne falloit pas moins que toutes vos perfidies pour me faire cesser d'être, Votre très-humble, &c.

Fin des Lettres.

Préceptes pour apprendre à écrire de Lettres, & ce qu'il faut observer en les écrivant.

DANS les Lettres que l'on écrit, il faut observer les mêmes précautions que pour la politesse de l'action & du discours; c'est pourquoi on doit se servir des mêmes expressions d'amitié, d'honnêteté & de respect en écrivant, que l'on garde en parlant, pour se tenir dans les régles de la bienséance.

Pour la cérémonie des Lettres d'inférieur à supérieur, il faut remarquer qu'il est plus respectueux de se servir de grand papier que de petit: & que le papier sur lequel on écrit, doit être double, & non en simple demi-feuille, quand on n'y écriroit à la premiere page que six lignes; à moins que ce fut ou un simple complim nt en peu de paroles, ou un billet que l'on écrivit seulement pour faire ressouvenir de quelque chose dont on auroit déja écrit; car alors on peut prendre du petit papier, pour éviter la façon: mais il faut que ce petit papier soit double, aussi bien que le seroit une feuille.

Qu'après le *Monseigneur* ou le *Monsieur* que l'on met au commencement d'une Let-

tre, tout au long sans abréviation, comme seroit *Monsr.* ou *Mgr.* il faut mettre beaucoup de blanc avant que d'écrire le corps de la Lettre, différemment pourtant, selon la qualité des personnes, & plutôt plus que moins.

Il faut prendre garde que le premier mot du corps de la Lettre ne puisse pas faire de liaison & avoir construction avec celui de *Monsieur* ou de *Monseigneur*, qui est à la tête, comme par exemple: Si après *Monsieur* on venoit à commencer la Lettre par ces mots; *Votre Laquais m'est venu, &c.*

Que dans le corps de la Lettre toutes les fois que l'on est obligé de répéter *Monsieur* ou *Monseigneur*, lequel on doit répéter par respect de temps en temps, & particuliérement quand le discours s'adresse directement à la personne qualifiée, il se doit aussi écrire tout du long & non par abréviation; par exemple; *Ainsi vous voyez, Monsieur*, ou *Monseigneur*, (& non pas *Monsr.* ou *Mgr.*) *combien le bon sens est rare.*

Sur quoi il faut observer de ne le pas répéter deux fois dans une même période, de ne le pas mettre après le mot de moi ou d'une personne interposée, comme: *C'est de moi, Monseigneur; c'est [illegible] mon pere, Monsieur, dont vous devez [illegible]dre, &c.*

Lorsque l'on écr[illegible]e à qui on

peut donner un titre, comme d'*Excellence*, d'*Alteſſe*, &c. non ſeulement il ne faut point l'omettre, mais il faut s'en ſervir le plus ſouvent qu'il eſt poſſible, c'eſt à-dire, quand on peut l'employer naturellement, & ſans le tirer de loin; car autrement il faut mettre *vous*. Lors donc que le ſens le peut ſouffrir, il faut mettre le titre, & tourner la phraſe à la troiſiéme perſonne, comme: *votre Excellence ſait, elle a entendu, elle me pardonnera, &c.* Il faut obſerver auſſi qu'il faut écrire cette qualité tout du long, au moins la premiere fois que l'on a ſujet de la mettre dans chaque page; après on pourra continuer par abréviation, comme après avoir dit, *Votre Excellence*, on dira *V. E.* Votre Alteſſe, *V. A.* Votre Alteſſe Royale, *V. A. R.* Votre Majeſté, *V. M.*, *&c.*

On met *Votre Excellence* pour un Ambaſſadeur, *Votre Alteſſe* pour un Prince ou une Princeſſe, *Votre Alteſſe Royale* pour un fils ou une fille du Roi, *Votre Majeſté* pour un Roi ou une Reine. A l'égard des Eccléſiaſtiques, on met *Votre Révérence* pour les Abbés ou Chefs d'Ordres, *Votre Grandeur* pour un Archevêque & Evêque, *Votre Eminence* pour un Cardinal, *Votre Sainteté* pour un Pape.

A la fin de la Lettre pour marquer ſa ſoumiſſion, ſi c'eſt une perſonne ſimplement

au-dessus de nous, on met *Monsieur*, & ce *Monsieur* doit être dans le milieu du blanc du papier qui reste entre la fin de la Lettre, & ces paroles, *Votre très-humble & très-obéissant serviteur*, qui se doivent mettre tout au bas du papier, *Monsieur mon très-honoré père, Votre très-humble & très-obéissant fils.*

Après cela on peut faire les civilités que l'on veut à d'autres personnes; mais il faut bien se garder de le faire quand on écrit à des personnes élevées au-dessus de nous, ni adresser ses baisemains ou recommandations à des personnes qui nous sont de beaucoup supérieures; car c'est une très-grande incongruité.

Entre amis ou personnes égales & familières cela est permis, & se fait ordinairement ainsi. *Vous me permettrez, s'il vous plaît, Monsieur, d'assurer Monsieur tel & Madame telle de mes très-humbles services ou respects. Vous agréerez que je fasse ici mes très-humbles baisemens à Monsieur & à Madame, &c.*

Si c'est un Prince ou une personne éminente en dignité, on met *Monseigneur*, & on le met le plus bas que l'on peut: puis de suite, mais un peu plus bas, *de Votre Altesse* ou *de Votre Excellence*; & après, comme nous avons dit, tout au bas de la

page, *le très-humble & très obéissant serviteur : SIRE, de Votre Majesté, le très-humble & très fidéle sujet.*

Si l'écriture ou la matiére de la Lettre devoit finir trop bas, il faut la ménager en sorte que l'on en puisse garder deux lignes, pour finir à la page suivante ; mais il ne faut pas en avoir moins que deux lignes. C'est pourquoi s'il se rencontre par exemple qu'une feuille de papier soit écrite de tous les côtés, & finisse au bas de la derniere page, la bienséance ne voulant pas qu'on la mette ainsi cruément dans l'enveloppe, il faudra couvrir cette derniere page d'une demi feuille de papier blanc volante qui se joigne à la feuille écrite par une petite marge.

On n'a point d'autres termes que ceux avec lesquels nous venons de marquer que l'on finissoit les Lettres, pour exprimer son respect ; les autres regardent l'amitié, la reconnoissance, la familiarité.

Et il est tellement de la bienséance, de ne point confondre les termes de respect avec ceux-ci, qu'il n'y a rien qui soit si difforme que de les voir confondus ; & d'autant plus que les fautes des Lettres font bien plus d'impression, que celles du discours ; car on peut le redresser sur le champ.

FIN.

TABLE DES LETTRES

Contenues en ce Volume.

PRemiere Lettre où manque la Voyelle *A*, p. 1
Seconde Lettre où manque la voyelle *E*, 4
Troiſiéme Lettre où manque la voyelle *I*, 7
Quatriéme Lettre où manque la voyelle *O*, 9
Cinquiéme Lettre où manque la voyelle *Y*, 10
Lettres de compliment, 12
Autre ſur le même ſujet, *la même.*
D'un ami qui en partant n'a point pris congé de ſon ami ou de ſes parens, 13
Autre, *la même.*
D'excuſe pour avoir trop long-temps différé d'écrire à un ami, 14
Autre, 15
De prieres, *la même.*
Autre, 16
Pour répondre aux prieres, 17
Autre, *la même.*
Pour demander réponſe de celles qu'on a écrites, 18
Autre, *la même.*
De rémercîment, 19
Autre, *la même.*
Pour répondre aux rémercimens, 20
Autre, *la même.*
Pour apprendre à un ami ſon mariage, 21

Autre ; 22
Pour féliciter un ami nouvellement marié, *la même* 23
Autre ;
D'excuse pour n'avoir pu réussir dans le dessein qu'on avoit de rendre du service ; 24 *la même.*
Autre ;
Pour demander pardon de quelque faute ; 25 26
Autre ;
Pour prendre congé d'un ami ; *la même.* 27
Autre ; 28
De recommandation ; *la même.*
Autre ;
Pour donner avis ; 29 30
Autre ;
A un ami absent ; 31 32
Autre ;
Pour apprendre à un ami de ses nouvelles ; 33 34
Autre ;
D'un marchand à son correspondant ; 35 *la même ;*
Autre ;
D'un pere à un fils ; 36 37
Autre ;
D'un fils à un pere ; 38 39
Autre ;
Autre Lettre d'un fils à son pere ; 40 41
Autre ;
D'une mere à un fils ; 42 43
Autre ;
D'un fils à une mere ; 44 46
Autre ;
Autre Lettre d'un fils à une mere ; 47 48
Autre ;
D'un mari à sa femme ; 49 50
Autre ;
D'une femme à son mari qui est dans le Service, 51 52
Autre ; D une

D'une femme à son mari absent, 53
Autre, 54
D'un frere à une sœur qui se marie, *la même.*
D'une sœur à un frere sur le dessein qu'elle a de se marier, 57
Autre, 58
D'un frere à une sœur qui veut être Religieuse 59
Autre, 60
D'une sœur à un frere sur le dessein qu'elle a d'être Religieuse, & qui peuvent servir de réponse aux deux précédentes, 61
Autre, 62
D'un neveu à un oncle dont il a besoin de conserver l'amitié, 63
Autre, 64
D'un oncle à un neveu, 66
Autre, 67
D'une niéce à une tante, dont elle espere la succession, 68
Autre, 69
D'une tante à sa niéce, & qui peuvent servir de réponse aux deux précédentes, 70
Autre, 71
D'un créancier à son débiteur, 72
Autre, 73
D'un débiteur à son créancier, 74
Autre, 75
Pour féliciter un ami qui a abjuré l'héréſie de Calvin, 76
Autre, 77
D'un beau pere à son gendre, 78
Autre, 79
D'un gendre à un beau-pere, 80
Autre, 81
D'un beau-fils à sa belle-mere, 82
Autre, *la même.*

D'une belle-mere à son beau-fils, & qui peuvent servir de réponse aux deux précédentes 83
Autre, 84
A un ami sur le recouvrement de sa santé, 85
Autre, 86
A une personne pour l'exhorter à un accommodement, *la même.*
Autre, 87
A un ami sur la naissance de son fils, 88
Autre, 89
A un parent sur le gain de son procès, 90
Autre, *la même.*
A un jeune homme pour le porter à l'étude, 91
Autre, 92
A un jeune homme pour l'exhorter de s'adonner au commerce, 93
Autre, 94
A un ami pour le persuader d'épouser une Demoiselle qui n'est point belle, 95
Autre, 96
Pour exhorter un jeune Gentil-homme d'aller à l'armée, 97
Autre; 98
Pour inviter un ami à venir passer les vacances à la campagne, 99
Autre, *la même.*
Pour retirer un jeune homme d'un mauvais commerce, 100
Autre, 101
Pour exhorter un homme de parler moins, 102
Autre, 103
Pour détourner un ami de vivre dans le célibat, 104
Autre, 105
Pour exhorter une femme à garder le secret, 106
Autre, *la même.*

Pour exhorter un jeune homme d'être plus sobre, 107
Autre, 108
A une personne qui avoit mal pris une raillerie, 109
Autre, 110
A un jeune homme qui fréquente les mauvaises compagnies, 111
Autre, 112
A un Auteur sur le jugement qu'on fait de son livre, 113
Autre, 114
De consolation à un pere sur la mort de son fils, 115
Autre, *la même.*
De consolation à un fils sur la mort de son pere, 116
Autre, 117
De consolation à un mari sur la mort de la femme, 118
Autre, 119
De consolation à une femme sur la mort de son mari, 120
Autre, *la même.*
De consolation à un Marchand qui n'a pas réussi dans son négoce, 121
Autre, 122
De consolation à un homme qui est tombé dans la disgrace d'un grand Seigneur, 123
Autre, 124

LETTRES GALANTES.

LEttres de protestation d'amour & de fidélité, 125

Autre, 126
Pour servir de réponse à ces Lettres de protestation d'amour, *la même.*
Autre, 127
Lettres de plaintes, *la même.*
Autre, 128
Pour servir de réponse à ces lettres de plaintes, 129
Autre, *la même.*
Pour se plaindre d'une inconstance, 130
Autre, 131
Pour répondre aux deux dernieres, *la même.*
Autre, 132
D'un amant à sa maîtresse pour la prier de répondre à son amour, 133
De déclaration d'amour, 134
D'un amant qui espére qu'enfin sa maîtresse l'aimera, 135
Pour protester à sa maîtresse qu'on l'aimera toujours, & qu'on n'en aimera jamais d'autre, 136
D'une maîtresse à son amant pour lui réprocher son emportement, 137
Pour servir de réponse, 139
De réproche d'une amante à son amant pour se plaindre du tort qu'il lui fait de ne pas croire qu'elle l'aime, 140
D'une Dame à son amant pour se plaindre de son indiscretion, 141
De remercîment d'une maîtresse à son amant, 143
D'un amant à sa maîtresse après une rupture, *la même.*
A la même au sujet de sa reconciliation, 145
De remercîment d'un amant à sa maîtresse, sur un Sonnet qu'elle lui avoit envoyé, 147
D'un amant à sa maît. pour lui marquer la crainte où il est qu'elle ait changé à son égard, 148
Pour servir de réponse, *la même.*

D'un amant à sa maîtresse au sujet de son mérite, 150
D'un voyageur à une Belle qui lui avoit gagné son argent, 151
D'une amante à son amant, pour lui reprocher son prétendu changement, 153
D'un amant à sa maîtresse sur l'absence, & sur ses effets, 154
Pour servir de réponse, 156
Autre pour le même sujet, 157
Pour servir de réponse, 158
D'une amante à son amant pour le solliciter de reprendre son cœur, 160
Réponse à la précédente, *la même.*
D'une amante à son amant qui ne l'avoit pas connue en masque, 162
Pour servir de réponse, 163
D'une Dame à son amant qui se plaignoit perpétuellement, & qui avoit du penchant à la jalousie, 164
D'une amante à son amant, qui lui reproche l'injustice de sa jalousie, 166
D'une amante à son amant, pour répondre à un Billet tendre, 167
De compliment & de louange à une Dame d'un mérite distingué, *la même.*
D'une amante à son amant qui lui avoit donné un mauvais conseil, 168
A une Dame pour lui déclarer l'amour qu'on a pour elle, 169
De protestation d'amour, 170
D'une amante à son amant, qu'elle soupçonne de ne l'aimer qu'en apparence, 171
A un ami pour le consoler du mauvais succès de ses amours, 172
D'un amant à sa maîtresse pour accompagner

des gants qu'il lui envoye, 174
D'un amant à sa maîtresse pour lui dire qu'il la trouve belle, soit qu'elle le soit véritablement ou que ce soit un effet de son imagination, 175
Autre Lettre sans sujet, 177
Pour servir de réponse, *la même.*
Sans sujet d'un amant à sa Maîtresse; 178
D'une amante jalouse à son amant, *la même.*
D'un amant à sa Maîtresse pour lui dire qu'il n'est rien de plus charmant que le bien qu'elle fait, 180
Badine d'un amant à sa maîtresse pour lui conseiller de ne pas tenir ses tetons si étroitement enfermés, 181
A un ami sur le point de se marier, pour le prier de rompre un commerce de galanterie qui ne peut que lui faire tort, 183
Pour rompre avec un ami, 184
Pour servir de réponse, 185
De consolation à une mere sur la mort de son fils, 186
De consolation sur la mort d'un pere, 187
De conseil au sujet d'un mariage, 188
De conseil à un ami qui vouloit se marier malgré ses parens, 190
D'un ami nouvellement relevé de maladie, pour apprendre à son parent l'agréable nouvelle de sa guérison, 191
Pour servir de réponse, 192
D'un Officier de l'armée de Flandres à une Dame, 193
A un ami pour se plaindre de sa froideur, 194.
A un ami pour le détourner d'un amour naissant, 195
A une Dame sur la retraite, & pour la prier de ménager sa santé, 196

A un ami sur la bisarrerie de la fortune, 197
Autre sur le même sujet, 199
De rémerciment, 201
Autre de rémerciment, *la même.*
A un ami pour l'assurer de son amitié, 202
En style coupé d'un homme de mer à un de ses amis d'Amsterdam, sur un vent forcé qu'il avoit essuyé en allant à Batavia, 203
Autre au même, *la même.*
A un ami, pour lui dire qu'on est ravi d'en être aimé, 204
A un ami auquel on demande une grace, 205
Pour servir de réponse, 206
De remerciment, 207
Pour servir de réponse, 208
A un amant pour lui dire qu'on est sensible à ses bontés, *la même.*
A un de ses amis sur la flaterie, 209
A un ami, pour lui dire qu'on se fait un plaisir singulier d'en être aimé, 210
A un ami, pour l'assûrer de la reconnoissance qu'on a de ses faveurs, 211
A un ami qui voyage, pour l'assûrer qu'on se souvient de lui, *la même.*
D'un pere à une de ses parentes sur la mort de son propre fils, qui ne s'étoit pas bien gouverné, 212
Pour servir de réponse, 213
De félicitation à un ami qui a été avancé, *la même*
A un ami, pour lui témoigner qu'on a de la joie d'être dans son souvenir, 214
A un ami sur la galanterie & sur l'honnêteté, 215
A un ami, pour lui dire qu'on lui est obligé de son souvenir, 216
A un ami, pour lui dire qu'on reçoit avec joie des marques de son amitié, 217

A un ami, pour lui demander des nouvelles de sa santé, 218
Pour servir de réponse, *la même.*
Pour assurer un ami qu'on est entiérement à lui, 219
A un ami, pour lui offrir ses services au commencement de l'année, 220
Pour inviter un ami à une partie de divertissement, 221
De remercîment, 222
D'un beau-pere à sa Bru, *la même.*
L'Ecréviſſe & sa fille, Fable, 225
Réponse galante de la Bru à son beau-pere, *la même.*
A un grand maître en friponnerie, 231
Préceptes pour apprendre à écrire des Lettres, & ce qu'il faut observer en les écrivant, 234

Fin de la Table.